

A LA RENCONTRE D'ALEXANDRE VOISARD



LE JEUDI 13 SEPTEMBRE

A LA MEDIATHEQUE DE ST-MAURICE

1930, naissance à Porrentruy.

Son père est instituteur, sa mère d'origine paysanne.

Adolescence mouvementée ; il entreprend des études à Porrentruy, Zoug, Brigue qu'il abandonne en 1947 pour s'engager aux PTT.

1952-1954, cours d'art dramatique à Genève. Il exerce alors de petits emplois pour vivre.

1954, retour dans le Jura. Théâtre des Malvoisins et est employé dans un atelier d'architecture.

1957, mariage avec Thérèse Laval

1961, cadre commercial dans une usine textile à Alle.

Engagé activement dans la lutte séparatiste, il met alors sa poésie au service de ses convictions et publie en 1967 *Liberté à l'aube* et est considéré, avec Jean Cuttat, comme le poète de la révolution jurassienne.

1971, il reprend la Librairie du Jura à Porrentruy

1978, député socialiste au premier Parlement de la République et Canton du Jura.

1979, délégué aux Affaires culturelles de la République et Canton du Jura.

1981, vice-président de la Fondation Pro Helvetia,

1989, il est accueilli à l'Académie Mallarmé, à Paris.

Divers voyages en Italie, (1960) au Maroc (1968), en Roumanie (1969), en Yougoslavie (1973), en Tunisie (1980), en Espagne (1981), au Québec (1984), en URSS (1985), en Ecosse, en Angleterre, en Irlande (1986), en France, en Allemagne.

Aujourd'hui, retiré à Courtelevant, en France voisine, il se consacre entièrement à l'écriture.

ŒUVRE

- *Écrit sur un Mur*, Ed. des Malvoisins, Porrentruy, 1954
- *Vert Paradis*, Ed. des Malvoisins, Porrentruy, 1955
- *Chronique du guet*, Ed. Mercure de France, Paris, 1961
- *Chronique du chèvrefeuille*, Ed. des Compagnons de la Marjolaine, Bassecourt, 1957
- *Liberté à l'aube*, Ed. des Malvoisins, Porrentruy, 1967
- *La montagne humiliée*, (à René Char), 1978
- *Les voleurs d'herbe*, (à Bernard Bédât), 1978
- *Les Deux Versants de la solitude*, Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne, 1969
- *Feu pour feu*, Editions de la Prévôté, Moutier, 1965
- *Louve*, Ed. Bertil Galland, Lausanne, 1972
- *La Nuit en miettes*, Ed. Bertil Galland, Lausanne, 1975
- *Je ne sais pas si vous savez*, Ed. Bertil Galland, Vevey, 1975
- *Un Train peut en cacher un autre*, Ed. Bertil Galland, Vevey, 1979
- *La Claire Voyante*, poèmes, Ed. Bertil Galland, Vevey, 1981
- *Les Rescapés et autres poèmes*, Editions de l'Aire, Lausanne, 1984
- *L'Année des treize lunes*, Éditions de l'Aire, Lausanne, 1984
- *Toutes les vies vécues*, Ed. Empreintes, Lausanne, 1989
- *Le Dire Le Faire*, Ed. Empreintes, Lausanne, 1991
- *Maîtres et valets entre deux orages*, Bernard Campiche Editeur, Yvonand, 1993
- *Une enfance de fond en comble* Ed. Empreintes, Lausanne, 1993
- *Le Repentir du Peintre* Ed. Empreintes, Lausanne, 1995
- *Le Déjeu*, Ed. Bernard Campiche, Yvonand, 1997
- *Au rendez-vous des alluvions*, Ed. Bernard Campiche, Orbe, 1997
- *Sauver sa trace*, Ed. Bernard Campiche, Orbe, 2000
- *Quelques fourmis sur la plage*, Société jurassienne d'Emulation, Porrentruy, 2001
- *Fables des orées et des rues*, Ed. Bernard Campiche, Orbe, 2003
- *L'Adieu aux abeilles et autres nouvelles*, Ed. Bernard Campiche, Orbe, 2003
- *Le Mot musique ou l'Enfance d'un poète*, Ed. Bernard Campiche, Orbe, 2004
- *De Cime et d'abîme*, Editions Seghers, Paris, 2007
- *Dans la fièvre du migrant*, Editions Le Miel de l'Ours, 2007
- *Emergence*, Ed. Empreintes, Chavannes-près-Renens, 2010
- *La poésie en chemins de ronde*, Ed. Empreintes, Chavannes-près-Renens, 2010
- *Autour de liberté à l'aube. Correspondance 1967-1972*, Alexandre Voisard et Maurice Chappaz, Ed. des Malvoisins, Fontenais, 2010
- *Accrues. Carnets 1999-2008*, Ed. Bernard Campiche, Orbe, 2011
- *Le poète coupé en deux*, Ed. Bernard Campiche, Orbe, 2012

- *Epars*

- *L'Intégrale* de ses œuvres a été réuni en neuf volumes de 2006-2011 chez Bernard Campiche

Une œuvre riche et divers qui rassemble entre autres, **des poème en prose bref** (*Écrit sur un mur, Vert Paradis, Chronique du guet, Feu pour feu, Les Deux versants de la solitude*) ; **des poèmes en vers courts** (*Liberté à l'aube*) ; **des récit en prose poétique** (*Louve*) ; **des poèmes en vers libres et brefs poèmes en prose ou OPERA AMOROSA** (*La Nuit en miettes, La Claire Voyante, Pour la musique, Prière pour aller à la chasse avec les lièvres, Toutes les vies vécues*) ; **de la prose prosaïques ou brevissime récit ou OPERA BUFFA** (*Je ne sais pas si vous savez, Maîtres et valets entre deux orages, Un train peut en cacher un autre*) ; **des petites nouvelles** (*L'Adieu aux abeilles*) ; **un roman** (*L'Année des treize lunes*) ; **des poème bref en vers courts** (*Les Rescapés, Le Dire Le Faire, Une enfance de fond en comble, Le Repentir du peintre, Le Déjeu, Sauver sa trace*) ; **des extraits de carnets de notes** (*Au rendez-vous des alluvions, Quelques fourmis sur la plage, Fables des orées et des rues*) ; **un récit autobiographie** (*Le Mot musique ou l'enfance d'un poète*)

Prix et distinctions

- Prix du Jura libre 1967
- Prix Schiller 1969 et 1994
- Prix du Canton de Zurich 1982
- Prix des arts, des lettres et des sciences du canton du Jura pour la

législature 1987-1990 (1991)

- Prix Max Jacob 1996
- Prix Alain-Bosquet 2011 pour l'ensemble de son œuvre

Naissance à la poésie...

Le cœur de la terre...

Un jour, j'étais alors âgé de sept ans, j'avais demandé innocemment à mon père ce qu'il y a sous la terre et si quelque chose de vivant y habite. « A l'intérieur de la terre, me dit-il, il y a le cœur de la terre. »...

J'avais trouvé bientôt un coin de terrain sablonneux et je me mettais à creuser un trou large comme une paume. J'avais à peine donné quelques coups de pioche qu'une forme flasque de la grosseur d'une noix m'apparaissait. Je la pris vivement dans ma main : c'était doux et chaud, c'était bien un cœur, probablement un cœur d'animal. Mais la découverte était si inattendue, si brutale, que je criai comme un fou : « Le cœur, j'ai trouvé le cœur de la terre ! » Bien vite ma joie se changea en scrupule, puis en peur. Enfin je cédaï à une véritable panique et j'enfouis à la hâte le cœur où je venais de le trouver. Un sentiment de sacrilège et de malédiction s'empara de moi, les arbres se mirent à danser, les maisons à pencher et j'eus le sentiment que le ciel s'assombrissait...

Toujours est-il que dès ce jour je fus préoccupé par le moindre événement qui se joua devant mes yeux et qu'une certaine angoisse ne me quitta plus, implacable et légère, scellée sur ma poitrine tel un scapulaire...

Plus tard, vers ma quinzième année, une anthologie poétique que ma sœur aînée utilisait en classe était parvenue entre mes mains. J'y lisais distraitement des textes peu faits, à cette époque, pour susciter mon enthousiasme ... lorsque je tombai sur un poème d'Eluard comme un papillon nocturne bute sur la lampe. Le titre en était Sans âge et le poème commençait ainsi :

Nous approchons

La terre en a le cœur crispé

Je relus plusieurs fois ces deux vers sans pouvoir poursuivre. J'étais bouleversé. Je revivais obscurément, à la limite de la conscience, la mésaventure prodigieuse de mes sept ans. Je me revoyais petit enfant, mais je me voyais mal à travers plusieurs images superposées, comme dans une vie antérieure, je me revoyais étrangement penché sur la terre avec ma petite pioche. Comment décrire, et cerner, comment éclaircir ces choses qui se sont passées dans les marges du rêve ? Tout s'illumine et aveugle le regard trop vorace, le paysage s'enfle, les oiseaux familiers se dispersent en milliers d'étincelles, les mots se déforment en un écho inextinguible. Je n'ai qu'une seule certitude. C'est que ces deux vers d'Eluard, phares soudain projetés sur ma première enfance, m'ont fait sortir d'un seul coup de ma chrysalide. Je venais de naître à la

poésie et ma sensibilité ainsi libérée, aiguillées n'allait plus cesser de me pousser au-devant des périls et des passions.

Pour une maison dans un arbre

Les débuts...

Pierre-Olivier Walzer, un maître qui « a guidé mes premiers pas, si incertains sur la voie difficile de la poésie, qui m'a guéri de mes angoisses et de mes doutes et qui a ouvert toutes les portes utiles à mon épanouissement... »

1946. Derniers remous de guerre. En moi, adolescent de seize ans, un désarroi qui ne s'apaise pas. Des tourments confus me retiennent d'être, l'incertitude et le vague à l'âme me retiennent de devenir. L'ennui me cloue au fond des classes où je rêve et m'étiolé.

Je saurai bientôt que je me mets en état de résistance. Contre l'institution scolaire d'abord. Contre la famille ensuite qui est solidaire, ô combien, de ladite institution. On dit en de tels cas : « Il est en crise. » Et c'est un euphémisme. En réalité, j'écris. J'entre en écriture comme on prend l'habit. Je m'y plonge tout entier et m'y enferme clandestinement. La poésie est mon étoile, mon cap, mon recours. Et nul ne sait car nul ne doit savoir. C'est une affaire intérieure qui ne tolérerait aucune ingérence étrangère. Vient néanmoins le temps du doute, la terrible interrogation sur le sens de cette folle entreprise. Le sens... Quel sens ? Toute chose doit-elle avoir un sens ?

M. Walzer me reçoit dans son cabinet de travail. Tremblant, je lui remets une forte liasse de manuscrits. Le maître parcourt les papiers rapidement et me parle avec douceur. Il me demande de revenir une semaine plus tard pour lui permettre de lire à loisir. Quand nous nous revoyons, il ne me parle pas de moi, mais de la poésie, de ses grandeurs et de ses exigences. Il ne portera pas de jugement sur mes poèmes mais approuvera que j'y voue toute mon énergie. Il me convaincra que l'écriture est un long, un très long apprentissage et qu'il me faudra beaucoup travailler avant de mériter quelque éloge que ce soit.

Quelques années plus tard, le maître m'écrit que je semble « cette fois (...) tenir le bon bout ». Ce sont ses mots, et il ajoute : « J'ai été très heureux de vous découvrir (...) tel qu'en vous-même, enfin, la patience et la longueur de temps vous ont changé. »

Dès cet instant, je sais que je peux compter sur moi-même et que Walzer me fournit une sorte de brevet de poète qui me donne une confiance et un courage fou.

L'attention de Walzer ne s'arrêtera pas là puisqu'il créera, avec son ami Jean-Roch Helg, les Editions du Provincial tout exprès pour moi. Puis, par ses démarches audacieuses il m'ouvrira, à Paris, les portes prestigieuses du Mercure de France.

Au soir du 5 juillet 1959, souvenez-vous, c'est, ici, consternation et désespoir. A quelques mille voix près, le peuple jurassien vient de refuser le principe de l'autodétermination. Le lendemain, Pierre Olivier m'écrit spontanément :

«... C'est une folle entreprise que de vouloir faire le bonheur des peuples malgré eux. Mais c'est à ces folies-là que l'on mesure la vertu de quelques-uns. Ce sont de bien grands mots, mais c'est vrai, je me sens blessé, avec vous, dans notre dignité jurassienne. Pour toi, c'est facile. Il faut avaler ton amère salive, et penser à autre chose. Cette lutte est maintenant sans issue pour longtemps. Alors travaille comme un fou pour devenir quelqu'un du premier ordre, pour parvenir à cette hauteur où tout mot tombé d'une plume peut devenir mot d'ordre, drapeau, explosif. En dehors de cela, on se laissera grignoter par les vaines agitations qui sont le lot commun des mortels, et qui ne prennent pas inscription dans l'histoire. Toi, tu as tout ce qu'il faut pour ne pas rater ton inscription. Allez, courage ! ...

Voilà la grande leçon d'un homme qui veut garder constamment, et qui y parvient, la bonne hauteur par rapport au provisoire terrestre, la bonne distance par rapport à l'événement. Non qu'il faille refuser l'événement. Il s'agit de ne pas se laisser broyer par lui, en lui opposant les ressources de notre seule force créatrice. Travaillons, travaillons farouchement dans la mine, au cœur de l'essentiel, pour en extraire et en magnifier le durable. Travaillons à faire fructifier nos talents pour que notre propre vérité soit entendue et trouve sa juste place dans le concret des œuvres universelles. Mon maître, mon ami

La poésie, « une planche de salut » ?

« Je peine sur le sens je compte sur mes sens... »

L'homme, présent au monde, observe, écoute, tandis que le poète traduit, confiant dans ses sens....

Le temps m'enseigne qu'il n'y a pas de vérité. Ou plutôt que la seule vérité est celle qu'on écrit, à laquelle on sait donner une forme. Le monde n'est pas tel que nous le voyons, il est tel que nous le disons. L'art seul, en son éternel et ravageuse remise en question des relations de l'homme avec la nature et la culture, donne un sens à notre destinée...

Oui, le poète donne un sens à la vie et sa poésie n'a de sens qu'elle-même. Mais si la vérité est dans l'encrier, l'aventure est au bout de la plume. Figurez-vous que le monde s'élabore mot par mot, syllabe par syllabe devant vos yeux hallucinés. Vous comprenez que vous êtes encore en vie parce que vous avez trouvé réponse à des questions qui n'étaient pas formulées...

Quand il s'agit de prendre parti, le patriote se dresse en même temps que le poète, tous deux se conjuguent pour tenir le discours naturel qui ne déroule pas à priori d'un projet intellectuel. Mes pairs vous l'affirmeront d'une voix unanime : l'engagement jurassien est une affaire de cœur et de tripe. René Char m'écrivait en date du 30 septembre 1967 : « Nous poètes empêchons auprès des meilleurs que l'espoir soit tourné en dérision... » Quel rappel, quelle leçon ! Ces paroles m'en ont convaincu depuis lors : la poésie est liberté, c'est en elle qu'on trouve les ressources d'espérance pour échapper aux gouffres et aux monstres glacés. La poésie a éclairé notre nuit, que la poésie soit remerciée.

LE BAGNE DES MOTS

L'écriture est un effort incessant de fourmi sur l'ardoise trop lisse, une tâche d'abeille en un printemps de givre, et je n'ai guère connu, moi qui ai trimé dans toute sorte de petits métiers, de travail plus concret, plus matériel. Les mots roulent sous votre plume comme des billes dans l'huile...

Nous avons une culture parce que nous avons appris à vivre ensemble, à nous exprimer en tant qu'individus sur une terre donnée et que nous jouissons des intérêts d'un patriotisme commun.

Pas à pas mot par mot

Tirant leçon des paroles échangées au long de sa route, il note, élague, tempore, épure, ratisse, jauge, tamise, tâtonne, se hasarde sur ces chaumes, se risque à ces feux de petit jour.

L'informulé le tenaille et l'accable. A chaque foulée les mots lui viennent comme des touches de pollen sur la bouche. Pour quel miel perlant à ses lèvres ? »

« Qu'attend-on du poète qui s'avance avec son livre ouvert ? Qu'il nous parle de lui, assurément, avec sincérité et talent et, ce faisant, qu'il nous parle de nous. Qu'il nous parle de lui comme de nous. Que sa trajectoire lumineuse nous éclaire sur la nôtre. »

« Songeant à cette distinction constante que l'on fait entre la poésie et la prose (pour éviter de parler de dichotomie), je vois que l'exercice de la prose consiste à être dedans (les choses, le concret, la logique) tandis que la poésie pousse vers les confins et l'au-delà, vers l'exploration du dehors (incidences, fatras, éboulis). ...

La prose nous requiert en l'enclos de la clarté et de la règle, la poésie nous attirant vers les marges, repères si aléatoires qu'ils sont vite tentaculaires jusqu'à l'envoûtement. Coques de noix sur l'océan déchaîné. »

« L'acte poétique est par essence paradoxal. Le poème, dans son effervescence, dit tout et son contraire. C'est ainsi, sans doute, que la poésie est totale... »

« Du poème comme journal intime. Ma poésie aura été un chantier, à jamais inachevé (et désespérant) où j'ai eu à m'interroger pour me comprendre et pour situer mon rapport au monde. Préludes et fugues autour des trois règnes, parmi les quatre éléments présents à chaque pôle de mon être. Dans cet enchevêtrement baroque et sorcier, j'ai souvent et avec insistance évoqué l'animal, la bête comme une parodie d'alter ego. Le frère inférieur ne m'a pas fui, ne m'a jamais fait faux bond. »

« Celui qui aborde la poésie comme un exercice n'est pas de ma tribu. Ni celui qui désosse les vers jusqu'à la moelle. Ni celle qui demande à sa poésie de se faire écrin pour ses larmes. Quiconque lit le poème comme il se mire dans l'eau étale est mon frère. »

« Écrit-on seulement pour se consoler de n'être que soi-même en face de l'autre qui pâlit dans le miroir ?

De poètes réécrivent interminablement le même poème en lui inventant de nouveaux atours. D'autres republient sans fin le même livre comme une affirmation du « meilleur d'eux-mêmes ».

Tel un mouvement perpétuel infernal ramenant désespérément à celui qu'on fut dans une macération de réminiscences fermant l'horizon à celui qu'on sera. Le salut ne serait-il justement dans l'oubli de qui l'on était et l'attente sereine voire laborieuse de celui qu'on deviendra ? »

La poésie en chemin de rondes, Ecriture

« ... il arrive au poème d'emprunter une voie de traverse pour parvenir à son dessein: risquer l'image incandescente qui illumine le territoire où s'accomplisse (atout singulier) l'aventure

de la parole. Pour autant, la métaphore n'a pas pour vocation d'égarer le lecteur, qui aurait tort de voir en elle, immédiate ou apprêtée, une triviale ruse destinée à le troubler. Subissant lui-même sans relâche une mise en demeure du langage, qu'il ne saurait asservir mais dont la maîtrise est tout l'enjeu, le poète s'évertue à mettre en garde qui veut l'entendre: retourne les pierres, gratte le sable, méfie-toi du sens premier. »

Le Déjeu, Avant-dire

« Terre ou fer ? Taire ou faire ? Faire le fer ou taire la terre ? Derrière les mots, cette attention obstinée, cette intention qui ne s'avoue pas, ce drame de revivre sans cesse le monde dans les mots perpétuellement torturés. »

Carnets furtifs, in Ecriture, 1983

Le poète meuble le silence de ses propres doutes bourdonnants et fertiles. 31 mai 93

Braves gens, calmez-vous ! Le poète ne traque pas, comme vous le supposez, l'indicible dont la capture ne vous réserverait que des pièges. En quête seulement du réel, ce qu'il vous en restitue est bien la réalité en creux, le creux du relief que tant d'autres, pour le célébrer, polissent à l'envi. 21 octobre 97

Au rendez-vous des alluvions, Djoffe

Je traque les signes qui parfois s'organisent en signaux. Saisir les signes de poésie, être attentif à ce qui clignote et reste cependant invisible.

Dire sans attendre. Que la parole s'élève aussitôt dans l'urgence. Par exemple pour raconter vertigineusement la brève histoire du bourgeon. Ou celle de la cascade pour qui la mort seul à un sens.

Pousse tes mots devant toi comme le scarabée roule sa pelote. Qu'ils soient tout ensemble ton secret et ton emblème.

La poésie n'existe que par ce que tu lui apportes de sens, par ton expérience personnelle...

Au rendez-vous des alluvions, D'un calepin de brindilles (à Jean-Pierre Monnier)

On peut fréquenter la poésie, la pratiquer comme une pure ascèse balisant des voies vers un ailleurs. Mais on peut aussi l'exercer dans le quotidien en un travail concret sur les mots qui

est aussi un travail sur soi. Cet exercice, alors, tient assurément éveillé, il constitue la meilleure des chances d'entendre et de déchiffrer les rumeurs du monde. 18 novembre 95

Etre non pas de son temps mais présent au temps ainsi que, à l'aube, l'églantine en son calice. 29 décembre 95

Au rendez-vous des alluvions, Décritures

CARACTERISTIQUES

Une œuvre nécessaire

« Je suis poète. Je le suis profondément et, aussi loin que je fouille dans mon passé, je ne me souviens pas d'avoir échappé à cette condition, privilégiée sans doute, mais encombrante à bien des égards. L'enfance m'a confié un poids de trouble que les ans n'allègent pas... »

Le rôle de l'écrivain est d'écrire et je crois qu'il faut mettre en doute tout ce qui n'est pas dans ses livres...

Ma vie de poète me relie au monde, non à des abstraction.»

« Pourquoi j'écris », Gazette littéraire 1971

Style

« Poète, Voisard s'est inventé toutes sortes de langages, toutes sortes de ruses rhétoriques, toutes sortes de figures et d'alter ego, tout un réseau compliqué d'images pour essayer de formuler l'informulable... » (A.W.)

« Solennité d'un discours lyrique personnellement habité, tendu par le recours à des façons de proverbes et à des adages privés, référence constante à un environnement naturel, avec sa faune, sa flore, les quatre éléments, avec des personnages désignés par leur fonction, leur statut ou leur activité, et qui sont plutôt des figures que des individus -autrement dit un réel familier, connu, repérable et reconnaissable, et donc très proche, mais en même temps rendu à distance de la figuration et du symbolique... » (A. W.)

Musique et rythme...

« Dans les années 60, j'avais demandé au poète comment il écrivait, et il m'avait dit cette chose étonnante pour un adolescent amateur de poésie : la phrase tourne et se forme et se reforme longuement dans la tête avant de se poser, alors presque définitive, sur le papier ; et ce qui est le critère déterminant pour décider que le moment est venu de déposer la phrase, c'est un critère d'harmonie et de nombre au sens où je l'entends ici. »
(A.W.)

Les thèmes

Une œuvre qui prend naissance dans l'enfance du poète et qui puise sa sève dans les mots et la nature, tous deux allant former un langage ininterrompu: *«Toute chose alors me parlait un langage dont je ne saisissais que des bribes que j'entassais fébrilement et qui finirent par constituer un fonds d'énigmes auquel, devenu homme, je mesure encore ma chance et mes cadences».*

Le pays et le rapport au pays natal est essentiel et partout au travers des paysages parcourus, animaux, végétaux observés, hommes rencontrés...

Le pays aussi de l'enfance...

« Mais en m'enracinant de plus en plus profondément dans ce Jura natal, je crois que je n'ai pas cessés de me battre pour préserver ce pays d'enfance, justement parce qu'il intègre, symbolise et exalte à la fois tout ce qui le constitue et le prolonge, terre, faune, paysage, amitiés, communauté d'hommes rivés à leur sol. La conscience absolue de participer à une harmonie majeure, d'appartenir pleinement à une entité qui, au nom même de la poésie et de son exigence, ne se met pas une seconde en question... »

En disant les autres et leurs folies, en célébrant l'espace qui nous réunit et où nous nous reconnaissons inmanquablement, je m'aperçois que j'ai dégorgé mes propres obsessions, qui viennent de loin et qui me donnent, au seul sens propre, des ailes infatigables. Rien de littéraire là-dedans. La littérature n'intervient que par référence et subsidiairement par convention de langage. Je suis habité par la passion d'épouser fraternellement la chair la plus chaleureusement proche. La poésie m'aveugle, mais elle me tient debout. »

Passion du pays natal

L'enfance... rappelée, regrettée, imaginée, elle qui pousse le poète vers les choses non à voir mais bien à « appréhender », à « épouser ». Rapport charnel et « poétique » aux choses.

« Enfance ! Il me semble, aujourd'hui que je me vautre dans les hautes herbes du souvenir, que la mienne aura duré mille ans. Peut-être même survit-elle au coin du feu, à l'angle d'un matin banal. Immémoriale, infinie, éternelle, elle me suit pas à pas dans mes allées et venues, elle me pousse vers des bosquets inconnus où je cherche quoi que ce soit non pas à voir, à découvrir, mais à appréhender avec les mains, mais à épouser avec la voix, quelque chose de simple comme une feuille d'érable ou d'incroyable comme une ancolie. Elle m'arrache à la vaine sérénité du travail accompli, elle m'engage à la solitude, à la rêverie qui ouvre de nouvelles portes dans l'épaisseur des nues. Elle marche à mes côtés, comme une sœur de fumée, comme une brise apprivoisée. Parfois cependant elle s'attarde, sans doute en un lieu où j'aurais dû être : alors, esseulé, je ne suis plus qu'un pauvre comptable, un béat buveur de bière, un benêt insulteur de grives, un bourgeois fatigué cherchant des sous. Mais à peine est-elle à nouveau près de moi qu'elle m'invite à prendre de la hauteur, à renouer avec l'éclair et la lueur, avec la clairvoyance et le frisson. Sans doute ni Tristant, ni Dante, ni Orphée n'eurent-ils de compagne plus secrète, plus exigeante, plus salutaire. Je la vénère aujourd'hui pour ce qu'elle me berça naguère, pour ce qu'elle me cache maintenant encore de délectable ou de brûlant. »

Pour une maison dans les arbres

« Toute chose alors me parlait un langage dont je ne saisisais que des bribes que j'entassais fébrilement et qui finirent par constituer un fonds d'énigmes auquel, devenu homme, je mesure encore ma chance et mes cadences. Sans doute l'enfance ne m'a-t-elle pas révélé l'essentiel. Du moins m'aura-t-elle légué le besoin de m'interroger sans relâche sur les abîmes que je frôlai, sur les sommets que je pressentis subrepticement parfois. »

Pour une maison dans les arbres

L'amour et le désir de la femme, mère ou maîtresse...

« L'amour a les cheveux du monde, la voix de tous les jours, et les flèches du soleil. Il court quand il veut, si les saisons de miel s'arrêtent de tourner ou si la folie monte la garde aux carrefours. L'amour s'assied où il peut, sur les murs de la mélancolie ou sur les chevaux maigres de la pluie. L'amour ne voit pas ce qu'il fait, il caresse les rivières et bâtit son aurore à midi. L'amour s'endort sur les clous des étoiles. L'amour n'a pas de nom. »

La quête... d'une place dans ce monde

Le poète voyage vers quelque chose d'indéterminé. De là l'angoisse ou tout au moins l'impatience. Sort commun à toute l'humanité : le désir sans objet, que la vie ni ses souffrances ne peuvent assouvir, regret sans nom qui alimente les fantasmes.

La solitude...

LE PAIN DES TENEBRES

Solitude, ma douce amie, retournez à vos troupeaux de feuilles mortes, à vos orages sans appel, à vos ouvrages sans défense. Je ne piétinerai plus vos siècles de rumeur et de proverbe. Je ne dirai plus mes mots qui brûlent, ni les comptines qui saignent.

Les enfants montent sans fin à la cime des chênes. Leurs corbeilles s'emplissent de rires et de visions. Ils se marient aux creux des branches et se séparent au clair de lune, puis ils marchent jusqu'à ce que le rêve les saisisse par la chevelure.

Solitude, ô solitude, la journée est finie. Et tu n'as pas quitté le carrefour où je ne passe plus. Ta main d'herbe tremble au milieu des broussailles et les enfants perdus s'endorment en la multitude de mes bras dispersés par le vent, hors de la mémoire, hors des espaces jaunissants redevenus chimères.

Les deux versants de la solitude

LA SOLITUDE

Lorsque l'hiver se présenta au seuil de sa maison, le chasseur vieillissant accorda sa complainte au cri noir des furets siégeant dans les taillis tombés du ciel, le geai solitaire, vêtu de brume et d'espérance, mit au jour ses bijoux méconnus, fables, colliers, glands et pierreries diverses.

Les pièges étincelèrent sous l'humus où les saisons accumulent l'encens.

Les deux versants de la solitude

Écrit sur un mur et Vert Paradis sont des livres de l'enfance et de l'adolescence : à peine vécues, elles reviennent hanter la poésie.

Voisard parle alors de ses jeunes années comme si c'était de l'histoire ancienne, avec des regrets et comme si cette époque, presque mythique, avait duré mille ans.

Prose poétique qui emprunte à la poésie ses images denses, son énonciation particulière, mais est fidèle à la prose par le fait que ces textes sont construits chacun comme un tout dont les éléments sont très solidaires.

Les poèmes s'organisent en un livre avec un début, un développement et une fin, plutôt qu'en un recueil de textes indépendants.

Écrit sur un mur, 1954, Edition du Provincial, Porrentruy

« Celui qui a écrit sur les murs »

Jean Cocteau

Je me souviens souvent des choses que je faisais pour oublier celles qui me faisaient mal. Je recompte les jours perdus d'avance, la lumière écrasée de mon vieil amour pour Sophie. Je me dis : où ai-je connu cette main en forme de flamme, le sel de cette rose ? Et tout est à recommencer. Apprendre à marcher au bord du toit, comme les hirondelles.

Je n'ai pas chanté les rivières et les épines du monde pour qu'on croie à ma folie. J'ai souffert quelque fois de l'atrocité de mes mains pâles en face du soleil. J'ai crié souvent à cause de la solitude qui ne m'apportait pas le fruit tant attendu de l'amour et du temps. J'ai chanté pour qu'on me reconnaisse entre les millions d'amoureux. Ce que je chante et que je cherche, je le trouverai peut-être pendant la fête humide du sommeil.

Chaque fois que par mégarde nous étions deux sur la même montagne. Chaque fois que montait la sève dans le mois mort. Chaque fois que les papillons souffraient de leur grandeur. Chaque fois que le bonheur consistait en un simple silence, simple comme la pierre précieuse. Chaque fois que nos pas tournaient. Nous étions tous semblables, et jamais les mêmes, descendus de la même étoile vers la même issue.

Ceux qui s'aiment connaissent les haies secrètes de l'attente. Ceux qui s'aiment savent où murmure la pluie et où dorment les roses du rêve éternel et multiple. Ceux qui s'aiment cuirassent le sommeil et mènent les étoiles au bout du monde, du bout de leurs doigts. Ceux qui s'aiment brisent les frontières du sentiment. Ceux qui sèment la lumière de leur regard sur les pierres de minuit.

Ma poitrine trouée se lasse de me voir espérer. J'ai encore toutes les marches à monter, tous les fronts à affronter, tous les sourires à apprendre. Me retrouverai-je après l'oubli ? La

poussière des choses s'échappera de mes doigts. Il me faudra compter les pavés des hommes et établir leur équilibre entre les jours douteux et les doutes nocturnes. La besogne sera rude. Mais quand l'été aura glissé derrière l'horizon, les faibles seront prêts à régner.

L'amour a des flèches pour percer les cloisons du délire, des clés pour annuler les énigmes. Il fait vivre les arbres et mourir les poisons de la pierre. S'il prend l'allure indécise du jour, c'est pour mieux assaillir les grises volutes de l'incertitude. Il sème les brises de mai sur les mémoires solitaires et démasque le soir les ombres des songes, dans les ruelles désertes. L'amour survit aux silhouettes de parfum. L'amour marche la tête haute.

Vert Paradis, 1955, Edition du Provincial, Porrentruy

VI

Il faudra bien qu'un jour les cours de château longtemps visitées renoncent à leur secret. Que de journées avons-nous passées à attendre devant la porte que le fronton parle, enfin ! et que l'on sache à quelle heure, ici, à quel instant l'ombre ne trahit notre véritable stature. Mais l'ombre tournait, et tourne encore, et l'on ne put jamais l'habiller de nos minces soucis...

Au réveil nous avions un goût de belladone sur les lèvres et nous avions oublié les images des étranges contrées. Sophie, après le rêve, tenait ma main serrée dans la sienne. Il me semblait à ce moment qu'elle au moins ne me quitterait jamais. Mais nous changeâmes de lieu en même temps que d'âme, et les étoiles s'assombrirent.

VII

Je me souviens aussi : le silence. Le silence que les forêts avaient seul admis comme témoin de leur inépuisable majesté. Lorsque livré à moi-même je m'égarais dans les sombres galeries de ronces et d'arbustes, je cherchais le coin de mousse pour m'asseoir, dans l'attente du cri du geai. Et le miracle, chaque fois, avait lieu : c'est en cherchant le repère de l'oiseau que je sentais mon chemin venir à la rencontre de mes pas. Le labyrinthe s'éclairait...

L'aboiement lointain de la chienne nous rappelait à nos cartables froids, mais nous nous en allions malgré la présence noire du maître, vers les chaleureuses clartés de nos herbiers.

VIII

Il suffisait d'écarter quelques rameaux dans la haie pour qu'apparaisse le pâle et émouvant visage de Sophie. Derrière elle, derrière son sourire, le cortège printanier passait lentement, couvert de pétales frais et de parfums où les abeilles trouvaient assez de suc pour leur vie.

Je me souviens que dans la main de Sophie l'épine du rosier renonçait à ses droits, la rose était plus odorante que nulle part en nos jardins. Au petit matin, il nous était permis de boire la rosée, et nous savions que la fraîcheur ainsi acquise restait pour longtemps en nous comme un trésor.

Que fallait-il pour que nos yeux gardent le reflet de cet inestimable bien ? De la patience peut-être, et le courage de tenir la lame dans sa main, jusqu'à ce que la route poussiéreuse soit visible. Mais tout acier, sur notre peau, était devenu brûlant.

XIII

« Nous ferons, disaient les enfants réunis sous les arbres, que le printemps ne s'use pas, que la litorne vienne encore manger l'avoine sur nos sentiers, que nos papillons ne soient pas emportés vers des cryptes ténébreuses où se hasardent d'anxieuses chauves-souris. Nous ferons que les visages auxquels nous avons cru repassent sous nos yeux. »

Le soir venu, ils se séparaient, chacun emportant une page vierge du livre nostalgique qu'ils écriraient plus tard. Ils devenaient subitement graves en pénétrant dans la tiède maison où la mère, qui préparait les bouquets de lilas, égrenait à haute voix ses frêles souvenirs, dont les plus banals étaient pour nous les plus émouvants.

C'est dans le recueillement, dans ce crépuscule que les enfants faisaient l'addition de leurs illusions tandis que leurs mains toujours plus fortes, se préparaient à d'autres conquêtes.

XVI

...

Je me souviens des mots que je ne comprenais pas, que je ne comprends pas encore maintenant, et qui restent ma raison de rêver, ma raison de vivre derrière des murs gris. Qui fut cette femme sentant l'orange et le jasmin, qui écrivait des vers en imprégnant sa plume de son sang ? (Louise Labé)

Sophie aussi, à ce sujet, interrogeait les gravures et les roses, dans sa haute chambre jaune. Peut-être découvrit-elle quelque indice lorsqu'un jour, dans le verger. Une larme glissa sur sa joue. « Pourquoi tant de réelles blessures, dit-elle. Pourquoi cette tristesse toujours à l'affût au tempes les plus pures ? » Et, avant que je pusse répondre, elle disparut.

XVII

Je passai un été en dehors des villes, à chercher le nom de la pierre qui croissait au fond de ma gorge, à mesurer les chemins de mon souffle. Mais les jours et les nuits allaient plus vite que mes certitudes. Au bord de l'étang paisible, je me mis à lire dans mon visage : les tempêtes ravagèrent mes miroirs.

Sophie partie, mon épaule fut abandonnée aux loups et au givre. Il eût suffi qu'elle soit là, avec sa paume tiède, et qu'elle parle. Des papillons eussent accueilli nos dialogues de sourds, des lampes eussent éclairé ses seins à peine mûrs. Mes diadèmes restèrent sans rubis au fond du lac.

Ô enfance, navires engloutis, feuilles d'érable arrachées, blancheur sur tant de front mal défendus contre la pluie, ô cerisiers ! J'erre sans voix dans vos dédales, et quand même je murmure, avec l'espoir d'être entendu dans la ville qui ne sait rien de ma misère.

R/ Sophie rappelle la Sylvoie de Nerval

Préface aux testaments de l'ermite, 1955, Edition du Provincial, Porrentruy

« Ainsi passent mes journées, à chercher dans le temps les insaisissables formules de la grâce.
Je me rapproche chaque jour de la montagne bleue dont les replis recèlent d'évidents secrets.
Ma quête peut bien affaiblir mon orgueil et mon corps : je vis de peu de fontaines. »

Epars

Chronique du chèvrefeuille, 1957, Ed. des Compagnons de la Marjolaine, Bassecourt
(offert à Thérèse Laval en bouquet de fiançailles)

Je quittai mes jeux de dés et mes adages sous le chêne et marchai vers le village où une fenêtre,
malgré l'heure avancée, restait allumée.

Un miel ancien m'y fut offert, ainsi que l'eau-de-vie qui, légère, arraisonne les tourments. On
mit la table devant moi et celle que j'aimais approcha la lampe.

Aimée ! tu déposas le chèvrefeuille entre nos paumes, de sorte que toute parole eût été vaine.
Tu n'as plus désormais d'aveux à mettre à ma portée.

Mon île fortunée
Ma lingère docile
Mon courage
Mon aveuglante page blanche

Chronique du guet, 1961, Mercure de France, Paris

Le désir a changé d'objet, mais il reste lui-même.

Le livre et l'écriture deviennent des thèmes comme en témoignent les titres : préface, testament, chronique, bulletin, cahier.

Le sentiment d'une certaine urgence est permanent : poète guetteur,
poète inquiet, poète amoureux aussi.

Poésie de la rencontre avec Thérèse Laval, sa femme.

Poèmes d'amour, d'errance, de recherche. Le poète devient le guetteur amoureux.

Recherche amoureuse mais doublée d'une recherche intérieure :

« Toute recherche d'un passage entre les marais, d'une lueur dans l'étranglement des villes, toute démarche hors des peines quotidiennes rapproche de la source. »

CAHIER DES LEGENDES

*J'ai cherché la paix de l'âme, la certitude de survivre tour à tour dans l'aventure et le sommeil.
L'ivresse fut mon bâton.*

Or aujourd'hui je goûte à des joies simples et incroyables dont néanmoins peu de paysans s'enquièreent.

Reconnaître le vol de l'oiseau, la feuille des arbres.

Subir telle une épreuve la métamorphose des graines. Prédire le périple des vents à leur accent.

Surprendre le dernier sursaut du coq de bruyère, vainqueur et accablé.

Tirer parti de l'oseille et du thym.

Il fut un temps où je vivais de doctrine violentes pétries d'orge maigre et de cruauté. Je tenais pour salutaire la véhémence qu'on aimait en moi, et la facilité du chant me préservait des labyrinthes où d'autres baladins se fourvoyaient, privés de tout recours à la justice du printemps. Poussé vers les villes, j'exprimais dans des conciliabules sans issue de difficiles charades dont la réponse n'était point donnée. Vénéral des comédiens célèbres, je finis pourtant par craindre le point du jour, l'urgence de la fortune...

Mon père m'embrassa et ce baiser m'ouvrit le cœur tel un tison, libérant la vouivre de ma gorge. J'étais au bout du voyage. L'indulgence des forêts réclama cependant des gages de mon attachement. Je fis vœu de durable méditation et de fidélité au pays d'enfance. Une tendresse inouïe envahit mon corps entier, gagnant mes yeux, y mettant à jour des rêves insoupçonnés. Alors la sittelle chanta, et l'étoile du berger réapparut au firmament.

CAHIER DES RANDONNEES

Je fus image de prouesse, passeur de gouffres pour mes amis. Et me voici vannier solitaire tressant patiemment le jonc pour ma descendance. Le dossier de mes chaises épouse mon attente.

Je ne quitte pas la trace des journées blanches que je projette devant mes yeux...

Les livres m'ont enseigné le refus des périssables conditions. Je ne crains pas les ténèbres soudaines. Mais suis-je celui que je pressens, celui qui s'en vient chassé d'un lointain royaume et qui sans cesse en cherche le chemin ?

Un soir encore. L'air tiède des jardins accompagne mes songes vers la brèche du couchant.

Le buisson ardent, ce n'est pas le flamboiement de corail devant lequel je dresse un arbre nu. Le buisson ardent, c'est ma volonté de poursuivre contre vents et marées ce dialogue farouche avec l'étoile de solitude. C'est aussi le courage de celle qui partage mes défaites et mes repas, femme muette dont le regard ouvre de grands espaces dans notre toit léger.

... J'ai dit cette journée très simple dans mes cahiers, afin que mes passages entre les crépuscules et les torrents gardent leur part d'évidence dans la trame de mes pèlerinages. Ainsi n'y a-t-il point d'abîme de mes nuits à leurs lendemains, ni de temps perdu.

Les Deux versants de la solitude, 1969, Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne

Poèmes écrits de 1963 à 1967 et donc parallèlement à l'écriture de ***Liberté à l'aube***.

« Le lyrisme de Voisard se fait encore plus intense et plus resserré qu'auparavant. Son univers est toujours plus visuel et toujours plus purement composé d'un monde réel proche, de celui qui se rencontre dans

la promenade ou le voyage aux alentours; mais ce monde n'est plus métamorphosé en paysages romantiques ou mythiques, et quelque chose de plus intime s'installe dans le rapport du sujet chantant à ce décor. »
(A. W.)

Poèmes de la famille, de l'histoire familiale, enfin de la société villageoise.

J'AI

LA SOLITUDE

Lorsque l'hiver se présenta au seuil de sa maison, le chasseur vieillissant accorda sa plainte au cri noir des furets siégeant dans les taillis tombés du ciel, le geai solitaire, vêtu de brume et d'espérance, mit au jour ses joyaux méconnus, fables, colliers, glands et pierreries diverses.

Les pièges étincelèrent sous l'humus où les saisons accumulent l'encens.

L'ÉTENDUE

Passé mille années d'errance, me voici revenu au pays que je n'ai jamais quitté.

Voici la contrée que je ne quitterai plus, la plaine autrefois parcourue que je retrouve sans l'avoir à aucun instant perdue.

Voici mon pays tremblant que j'emporterai vers le secret de l'aube, mon étendue matinale qui ne sommeille bien qu'entre mes bras.

Je te retrouve, mon aire chaude traversée d'odeurs de noix et du bruissement des feuilles. Tu es semblable à la forêt où je retourne en sommeillant, tu es la rivière qui ne cesse de recourir à son enfance.

Mon pays de fougère qui habite ma main comme une horloge endormie.

LES CHANDELIERS DE LA TOUSSAINT

LE SOMMEIL INAVOUABLE

Ferme la porte derrière toi. L'auberge s'est éteinte et dans l'étable l'hiver s'allonge lourdement entre les bœufs. Un seul murmure réchauffe dans la paille le chiot mourant : sourcil brûlant de l'avoine qui se rappelle le vent d'autrefois.

Entre dans l'étable, car l'auberge s'est fermée pour toujours et les chaises luisantes, n'ayant plus ni passé, ni destin, ni sommeil attendent, dressés sur des coffres vides, l'aurore impossible des refrains brisés.

LE PAIN DES TENEBRES

Solitude, ma douce amie, retournez à vos troupeaux de feuilles mortes, à vos orages sans appel, à vos ouvrages sans défense. Je ne piétinerai plus vos siècles de rumeur et de proverbe.

Je ne dirai plus mes mots qui brûlent, ni les comptines qui saignent.

Les enfants montent sans fin à la cime des chênes. Leurs corbeilles s'emplissent de rires et de visions. Ils se marient aux creux des branches et se séparent au clair de lune, puis ils marchent jusqu'à ce que le rêve les saisisse par la chevelure.

Solitude, ô solitude, la journée est finie. Et tu n'as pas quitté le carrefour où je ne passe plus. Ta main d'herbe tremble au milieu des broussailles et les enfants perdus s'endorment en la multitude de mes bras dispersés par le vent, hors de la mémoire, hors des espaces jaunissants redevenus chimères.

Feu pour feu, 1965, Editions de la Prévôté, Moutier

L'édition luxueuse de ***Feu pour feu*** marque la première collaboration du poète avec un peintre, *Gérard Bregnard*, qui commence lui aussi à entrer dans la carrière.

« Le lyrisme de Voisard se fait encore plus intense et plus resserré qu'auparavant. Son univers est toujours plus visuel et toujours plus purement composé d'un monde réel proche, de celui qui se rencontre dans la promenade ou le voyage aux alentours; mais ce monde n'est plus métamorphosé en paysages romantiques ou mythiques, et quelque chose de plus intime s'installe dans le rapport du sujet chantant à ce décor. »
(A. W.)

FEU POUR FEU

Les chevaux soudain ont relevé la tête. Le vent de la plaine a dispersé les passions tenaces. Voici que nous allons vivre du trépas des mers, et que toute ivresse sera bonne à notre songe recommencé, à notre étoile descendue.

Ici s'arrête tout cheminement des hordes, ici prend fin le simulacre des sourds.

La forêt chevelue est un esclavier doux et ignoré où l'aigle s'écartèle. Les fougères y meurent sans rien savoir de ce qui nous lie, de ce qui nous incruste à la même lucarne pourrissante.

Verrons-nous le firmament accourir à ce repas de cendres ? Serons-nous assez forts, libérés de nos traces, pour parcourir encore, de ténèbre en ténèbre, le feuillage frémissant de la parole, le mouvant polygone du désir première ?

Saurons-nous enchaîner de si loin la rétive clarté en son lit ?

AVEUGLE AU SOUPIRAIL

*Aveugle au soupirail du présent morose, contemple le crépuscule qui brunit et t'entourne.
Ecoute son refrain au campanile ensommeillé. Saisis au vol la virgule de ses aveux.*

*Car il emporte dans sa besace la suave blancheur de celle qui ne me voit pas et pourtant
m'appelle, au-delà du couchant où sa voix éclate en végétales plaintes.*

*Rien ne me quitte, rien ne me brise, rien ne me brûle ni ne m'accable comme ce cri menu et
désolé qui de la montagne me parvient depuis tant d'années à travers l'abominable et lent
manteau des brumes.*

*Et ta poitrine nue ensanglante toute nuit où je m'engouffre, toute baie noire que je cueille,
toute chevêche qui me parle de devenir argile, froment ou roche.*

LE POEME D'AUTREFOIS

*Le ciel est vide, la terre est blanche. J'avance, transi, entre les roseaux dont l'ombre s'agite sans
fin sur l'eau morte.*

*Une sarcelle que je connais compte vraiment les saisons qui passent devant ses yeux comme
des filles affolées. Mais l'automne meurtri accourt avec sa détresse sur l'épaule tel un joug, et
de toute part les clameurs s'élèvent et se multiplient des pages humides qui s'échappent de
mes mains.*

*J'avance vers la plaine sans passé, et j'allais vers les monts en devenir, vers le reflux du verbe
sanguant, à la croupe de l'aube.*

UN JOUR L' HIVER

*Quand les froments se coucheront dans mes yeux, quand la rivière aura cessé d'êtreindre mes
fontaines et que la truite aura rejoint l'olivier en son sommeil, je saisirai dans mon élan la
seule colombe qui me fuyait encore.*

*Quand les forêts auront dispersé mes visions dans l'humus embaumé, quand les collines
dévastées gémiront à ma porte, quand il n'y aura plus rien à meurtrir, quand il n'y aura plus
de braises au cœur des mères, l'hiver couvrira de fumée le chemin précaire qui me connut sans
me briser.*

L'herbe et le coq brûleront dans la même légende pétrifiée.

Ici-bas les étoiles seront semblables à ton corps nu traversant la nuit qu'enfin je dénoue.

Louve, 1972, Editions Bertil Galland, Lausanne

« Dans un pays « *d'avoines et de renoncules* », un homme marche vers un village abandonné « *sans mémoire ni feu* » et qui le fascine. Mais il a cru voir une fumée blanche s'élever entre les toits et, « *à elle seule, elle réfutait l'absolu de la mort* ». Dès lors le récit se transforme en quête, le pays et le temps en « *espace intérieur* », la fumée en appel d'un ailleurs qu'on ne peut que rejoindre.

Dès lors l'inconnu se peuple de signes ; des obstacles, des contraintes, des chutes dans le sommeil sont autant d'étapes dans l'annihilation de la volonté, dans le déconditionnement. Les choses ensuite deviennent aisées : la maison est là, la porte s'ouvre, une chambre malgré sa nudité accueille, une femme vêtue de noir descend un escalier, elle l'attendait, elle le connaît... »

Doris Jakubec, Journal de Genève

... Une femme désirable, fantastique et irréelle et qui se révèle à la fois fille-femme, femme-mère, sœur-maîtresse, femme-paysage, femme-terre...

Objet et symbole du désir qui constitue un miroir pour le poète dans son errance, voyage initiatique avec l'éternel conflit entre désir et réalité
Elle représente aussi la femme et le pays, elle est chair et argile.

« *Ventre arlequin, embué de neige molle, voici la terre première assiégée de socs et de mulots ravageurs.*

Glacis des seins levés à la boulange de paume, j'endure de l'ongle le tétin rebelle, cerné d'écaille et de framboise.

À l'épaule le pouce bûcheron, à la gorge tendue comme un drap l'huile répandue des lèvres, à l'aisselle forestière le front qui ne peut descendre au flanc ténu où convergent les affluents et toutes les collines.

Puis l'ombre de l'aine apaise le souffle qui bientôt agitera les feuillages de nuit jusqu'à l'éclatement des cratères où luisent les rougeurs matinales.

L'écorce craque, le tronc se fend de haut en bas dans un long gémissement de porte et la chouette ulule entre les branches réveillées. La mer s'éloigne et revient cingler la falaise qui voudrait à son tour reculer mais ne réussit qu'à se soulever un peu d'un frisson battu

d'énormes bouillonnements. »

Ma bouche est une étoile filante

Tombée du nid.

Mes yeux sont des cerises violettes

Mûries au pérou des flamboyances.

Qui suis-je?

Tu es mangeuse d'ombres

Ivresse des chercheurs de corail.

"Aujourd'hui encore je n'attends rien que de ma seule disponibilité, que de cette soif d'errer à la rencontre de tout, dont je m'assure qu'elle me maintient en communication mystérieuse avec les autres êtres disponibles, comme si nous étions appelés à nous réunir soudain. J'aimerais que ma vie ne laissât après elle d'autre murmure que celui d'une chanson de guetteur, d'une chanson pour tromper l'attente. Indépendamment de ce qui arrive, n'arrive pas, c'est l'attente qui est magnifique."

André Breton, L'amour fou

Elle a une histoire qu'elle est capable de dire...

C'était l'hiver. La maison de mon père, blottie dans les taillis, abritait des fourmilières où mes frères et sœurs élevaient des chrysalides, des cocons bleu-vert d'où naissaient parfois des papillons aux formes extraordinaires, évoquant tantôt une feuille de marronnier, tantôt un nuage, tantôt une tête de taureau. Une nuit, le plus rêveur de mes frères se leva, lorsque toute la maisonnée fut endormie, ravit un cocon à la multitude vorace des fourmis et le déposa délicatement dans le berceau vide qu'il couvrit ensuite de duvet d'oie, puis de fine paille. Mais les fourmis ne se résignèrent pas à cette séparation. Elles vinrent nombreuses, l'hiver durant, recouvrir de salive leur protégé lointain. Au printemps, la nymphe était devenue énorme, occupant toute la nef du berceau, et bientôt apparurent des jambes, des bras et des mains puis une tête d'enfant qui portait, curieusement pour un nouveau-né, une épaisse chevelure sombre. Une musique d'orgue ébranla brièvement toute la cabane tandis que l'enfant, dans un grand cri, s'éveillait à la vie. Ce nouveau-né, cette source jaillie, cet éclair de sang intact, c'était moi.

Perdus dans nos forêts sauvages, nous n'avions pour nourrice qu'une chienne lourde et paisible qui me prodigua durant mes jeunes années un lait dont l'âcreté stimula tôt en moi des instincts combattifs...

La bête alors mourut et je n'ai depuis lors cessé de la pleurer.

Esseulée, éperdue, je devins à mon tour une sorte de barbarisme personnel qui, volontiers accroupi sur la terre battue de la chaumière, grognait en rongant une couenne de lard. On me mit dehors à garder la porte des intrus. La nuit, je me pelotonnais dans un nid de feuilles mortes et je contempiais longuement la Voie lactée où je finissais par distinguer des centaines, des milliers de mes semblables qui, noyés dans l'immensité du ciel, se hâtaient d'étinceler tour à tour pour me soustraire à ma misère. Mais je sus lire en leurs chatolements de grisants et graves présages.

Un soir d'arrière-automne, engourdie par le froid de plus en plus vif et n'étant bientôt plus moi-même, je fus emmenée, inerte, par un homme des bois hirsute, vêtu de peaux de chèvres, qui me recueillit dans sa tanière.

L'arbre est un homme

Le feuillage est une femme

Les feuilles griffent le vent Mes cheveux claquent dans l'air

*Le désir me tient droite C'est une écorce autour de mes reins
Le feu me dévore en même temps que l'aube
Clarté dans les branches où la fumée m'attire
Le feu meurt avant moi
Le sapin grandit
C'est la fin de la nuit.*

Ainsi les choses s'ordonnaient et chantaient en moi. Je participais de toutes les fibres de mon être au moindre souffle, à la moindre rumeur, à la plus modeste goutte d'eau. Ombre, je flottais autour des frênes.

En fin....

Il y avait tant d'années, maintenant, que je vivais avec elle dans le dénuement de la chair et du délire, que j'appréhendais de me trouver abruptement devant un être vivant, fût-il capitaine ou cloporte.

Et pourtant je n'eusse pas dû craindre. Nous avions tissé entre nous, autour de nous, un filet aux mailles si serrées, que le monde extérieur ne pouvait avoir aucune prise sur la lisse enveloppe de notre intimité. Nous appartenions dès lors à un monde hors des murailles, à l'écart des chemins battus par toutes les espèces et tous les règnes.

Nous appartenions à un ordre nouveau et n'étions redevables de notre commune existence qu'à la prééminence du désir qui soudait nos souffles. Notre ombre, qui seule eût pu être vulnérable, n'était que la projection de notre innocence et elle échappait avec nous à toutes vicissitudes...

Louve bascule et disparaît devant moi, son visage émerge une fois encore, je ne la reconnais plus, elle me hurle un mot que je ne comprends pas, un dernier cri qu'un tourbillon emporte. Alors je lâche sa main car je n'ai plus de forces, et bientôt plus de désir, et je la vois s'en aller.

Une fumée passe, mémoire évanouie d'un automne lointain que je connus de tous mes sens, comme une femme allongée.

L'ŒUVRE ENGAGÉE

Liberté à l'aube, 1967, Editions des Malvoisins, Porrentruy

Ouvrage écrit et publié pour défendre l'indépendance du Jura. Cette lutte menée pendant près de 10 ans aboutira à la création de « la République et Canton du Jura ».

Blason littéraire et identitaire dans la littérature jurassienne !

Ouvrage engagé et de résistance. Le poète, devenu porte-parole de ceux qui comme lui sont attachés à cet environnement, use des mêmes images pour parler d'un pays réel à défendre !

« En 1967, lors de la 3^{ème} journée des Jurassiens de l'extérieur à Moudon, le poète Alexandre Voisard dit à la foule son *Ode au pays qui ne veut pas mourir*, et scande ses vers célèbres...

Mon pays de détresse et de révolte

Mon pays de souffrance et de lueur

Mon pays voué aux serments, aux paroles brûlantes

Mon pays traversé du sang des éclairs

Rouge d'impatience, blanc de Courroux

« La foule répète, comme une grande prière, comme une grande respiration, certains vers du poète... Derrière moi, Maurice Chappaz répète les vers de Voisard, posément, intensément. »

C'est ainsi que le journaliste du Jura Libre relate la rencontre de la poésie et de la politique, clou de la manifestation qui accompagne le 20e anniversaire du Réveil du peuple jurassien. Une dizaine d'années avant la concrétisation de l'utopie, la fondation d'un 23e canton suisse, des créateurs s'engagent et annoncent la « liberté à demain ».

PREFACE A LA PREMIER EDITION DE « LIBERTE A L 'AUBE », Maurice Chappaz

« Mais voici que par Voisard j'entends de nouveau ces coups au-delà de la paroi, ces coups de mine au-delà d'une frontière, ces messages, ces affirmations, ces plaintes et ces serments, ces jurons aussi frais que l'églantine. Mais pardieu, c'est la chanson de la Résistance ! Mais parbleu nous sommes retournés en l'an quarante ! Où ça ? En Suisse. Le Jura halète, prie, se fâche. Une colère de printemps le soulève, une allègre, joviale, bucolique colère...

Quel pays ? Un pays pas encore né. Car ils ont été divisés, changés. Ils vivent une réalité très sournoise. Ils se battent, se rassemblent. Ils reforment l'arbre. Leur parole surgit contre la nôtre. Contre nos amis, nos alliés, un canton voisin très patriarcal, honnête et rusé, très fort. Mais ils ont raison. Ils en ont assez. Ils veulent révérifier une adoption. Les gars qui veloutent les veillées à coups de prune décident d'éclaircir une fois pour toutes leurs droits particuliers, fonciers, leur juste par à l'égalité et à l'amitié. Non d'un ciel bleu, ils ne revendiquent pas en tant qu'individus : en tant que peuple. Ils récusent le faux lien même s'il est séculaire...

Voisard a pris la parole. Voisard a vécu sa patrie comme un drame, avec rage et humilité. Il est sorti dans l'événement et il est resté discret et

artiste dans sa violence. Il a prêté son souffle à une politique. Il est monté à la tribune. Il était un ingénu qui voulait communiquer sa sincérité. Il invente ses symboles. Il reprend d'anciens cris. Il tente de corriger sa passion, d'en revenir à une passion d'enfance. Dans l'immédiat il bouture une légende...

Cela aussi est poétique, fou et raisonnable. Il sait être cinglant, il sait développer un grand rythme. La foule et l'*Ode* se compénètrent. Voisard a mâché avec dix mille poitrines son *Ode au pays qui ne veut pas mourir*.

Un grand cri de joie calme.

CHANT DU PAYS DE PEINE

*O contrée de passions et de chaume,
J'ai appris à lire les proverbes
Dans la poussière crue de tes chemins,
Dans les feuillages des chênes las.*

*Je n'ai qu'à tendre la main
A travers les frondaisons de nuit
Pour atteindre la rude chevelure
De nos mères oubliées dans les siècles des siècles.*

*Leurs yeux si profonds
N'ont pas cessé de luire
A la lucarne étroite
Où passèrent les ans.*

*C'est à elles que ce soir je pense,
Elles qui n'ont pas brisé la parole,
Elles qui ont déposé à nos tempes
Le fardeau de neige des verbes essentiels...*

*J'ai signé les labours qui saignent
De strophes claires et sans merci.*

*J'ai signé les toits d'argile
De noms sauvages et nouveaux.*

*J'ai nommé le seigle dans la main du pauvre,
Le tourment séculaire dans la braise défaillante.*

*J'ai fait à mon pays un chemin
De tendresse dans les éboulis de l'opprobre,*

*Une eau insaisissable à ses flancs menacés,
Un vent de galop à sa prière retrouvée...*

*La source ne ment pas, d'où émergent
Incessantes les années de lumière,*

*Intarissables soleils dont les franges
Déliorent d'un siècle d'ombre.*

*La source ne ment pas, si profonde.
C'est elle qui éclaire les poings
Tendus à l'aube sur le journeaux
Inépuisable d'immondices et de vents mensongers,
Les poings tendus sur les chroniques pourrissantes.*

*Ah ! l'autrefois demeure
Dans l'inoubliable secret des hameaux
Qui se serrent au creux des légendes mal enfouies.
Et d'ombre en ombre, de grenier en grenier,
On sait que les secrets des contes ne s'usent pas
Au passage des maximes abominables...
Je sais les mots qui contraignent
A vivre, à mourir et à vivre,
Les mots qui prolongent les jours brûlants
Et abrègent la courbe glacée des nuits,
Les mots qui piétinent les vouivres dénaturées
Et frappent au flanc les messagers sournois
Dont la langue jaunâtre ne piège que les mouches...*

*J'ai dit ce qu'il fallait dire
Pour que le seigle survive dans la plaine,
Pour que la pluie blanchisse nos savoirs,
Pour que l'hiver annule les séquestres...*

*J'ai fait ce chemin interminable
Qui des gouffres du temps
Mène aux clartés les plus hautes.*

*J'ai fait taire en mon cœur
La crainte des alliances aigres.*

*J'ai signé chaque vœu de neige
A la porte noire des prisons.*

*Nous sommes restés et nous avons vu
La trahison des sourds
L'allégeance des boiteux
L'abandon des buveurs de ruse.*

*A l'ombre de leur enseigne un nous verrons
Les sourds trahis par leurs yeux déserts
Les boiteux enchaînés à leurs privilèges
Les buveurs de scrutins abandonnés aux vents...*

Tout ce mépris, toutes ces chaînes,

Toutes ces haines, tout ce déchaînement
De flammes, de fureur et de serments,
Cette plainte oubliée qui s'évade en tumulte,
C'était hier, c'est aujourd'hui déjà.
Chaque printemps survit aux trahisons...

Passe l'été, passe l'hiver,
L'horloge bat plus vite
Selon les élans du peuple
Celant la braise sous les labours...

Descendus des étoiles, grivers errantes,
Descendus des montagnes étoilées
Où nous murmurions de tendres plaintes,
Descendus des murailles hantées,
Nous nous sommes allongés sur notre terre
Et nous vous senti ce corps éperdu
Enserer nos reins de chaudes paraboles
Et nous avons goûté à sa mamelle d'écorce.

La voix du poète, le regard de l'augure,
Ont répandu le vin dans le vent.
La terre fraternelle tremble,
Car les bourrasques portent nos cris
Et nos cris portent les arbres
Frémissant à chaque rameau de mots de passe.
Il faut maintenant vêtir nos vocables,
Vêtir nos chants et leur étendue,
Il faut maintenant vêtir nos œuvres
De durables clartés enlacées.

ODE AU PAYS QUI NE VEUT PAS MOURIR

*Argile, mon pays d'argile,
Mon pays de moissons et de tourments,
Mon pays tourné vers le dedans,
Lové sur ses amours, sur ses noires racines, Mon pays aux cathédrales en devenir,
Mon pays au passé de semailles verdies,
Forgé d'aventure, de pardon et de brisures.*

*Mon pays de détresse et de révolte,
Mon pays de souffrance et de lueur,
Mon pays voué aux serments, aux paroles brûlantes,
Mon pays traversé du sang des éclairs,
Rouge d'impatience, blanc de courroux,
Mon pays de charges et de chaînes sonores,
Mon pays allongé sur l'ardoise des siècles.*

*Ils sont venus, les avides bergers,
Les jaunes marchands de paille et de privilèges,
Les songe-creux à la langue cousue de grelots,
Par-delà les vallées livrées au sommeil...*

*Mon pays, ô peuple qui patientes
Dans les jardins où les chansons survivent,
Mon pays qui t'impatientes au creux des branches,
Au pied des sapins où flambe la sève incessante,
Tu te lèves et ton cri parcourt les champs de blé
Si brusquement que la nuit enfin recule
Et que les forêts tremblent comme un matin premier.
O pays, la hache brille,
Les prières cheminent de veille en veille,
De chaumière blanche en auberge de gueule...*

*Mon pays de cerise et de légende,
Rouge d'impatience, blanc de courroux,
L'heure est venue de passer entre les flammes
Et de grandir à tout jamais
Ensemble sur nos collines réveillées.*

*Mon pays d'argile, ma liberté renaissante,
Ma liberté refluyente, mon pays infroissable,
Mon pays ineffacé, ineffaçable,
Ivre du bond sans retour et farouche
De ta liberté nue.*

LES ALLUVIONS INCORRUPTIBLES (à Tristan Solier)

LA SOURCE TRAHIE

A dos de vent malgré le jour, malgré l'orage,
Suspendu au nuage en dépit de l'abîme,
J'arpente la mémoire éteinte du sourcier,
Taisant le pire, feignant le doute près des puits.

J'ai sur mes lèvres l'argile obscure de sa vieillesse,
Ma poche est pleine du grouillement de ses proverbes.
Il sait que je viens, il se lève, il n'a pas peur.
Je compte les ruisseaux qui meurent dans ses yeux.

Le silence ne vient tresser à ma fenêtre
Que des bruissements d'eau, que des plaintes de chèvre.
Où t'en vas-tu, hommes des sources, hors de la nuit,
Hors de quel horizon, vers l'écho de quel cri ?

AUX CONFINS DU CADASTRE

Ailleurs s'éteint le cliquetis des charrues
Ailleurs tremble la laine, tremble ma main
Ailleurs les trains désespérés s'engouffrent
Ailleurs l'ourse maligne feint
Ailleurs s'affolent les couteaux dans les étables
Ailleurs ma prière vaque au bout de son bâton
Ailleurs, ailleurs mes amis ne sont pas
Ailleurs le crépuscule n'a plus de mère
Ailleurs je brûle mes livres, je ferme ma maison
Ailleurs la faux se tait et tes cheveux se fanent.

CORYDALIS LUTEA

Plus qu'au ciel jonché de jurons et de fumées,
Plus qu'à la colline écartelée à l'aube,
Je veux rêver à toi, fragile éternité,
A l'infortune ruée soudain à ta gorge dorée.

O mon inoubliable, ma renommée,
Je veux revivre encore, pénétré de ton souffle,

Le prodige des images ensemble traversées,
Revivre à en mourir ton premier sanglot de feu.

LA MONTAGNE HUMILIEE (à René Char), 1978

PICHISSON DERRIERE LA LUNE

*Cascades abaissées, écorces de sang,
Jeune ramée battue à mort,
Pardonnez-nous les offenses
Que ne savent briser nos poings.*

*Oubliez que nous avons délaissé le soc
Et méconnu le tranchant de la hache.
O sapins de misère, aidez-nous à brandir
Les flammes du pardon au mufler des outrages.*

LA LOUVIERE EN FEU

*Fermez les lèvres à ce gisant de pierre,
Brisez cette sournoise épée d'ortie
Qui s'avance sous des sourires noirs,
Fermez vos cœurs à ces luisants vocables.*

*Déchirez les jolies dentelles d'ombre
Où les gnomes trahissent le chant de l'aiguille.
Dites non au simulacre des refrains dorés,
Dites non à l'hiver qui n'ose dire son nom.*

LES VOLEURS D'HERBE (à Bernard Bédard), 1978

Voisard ne parle plus ici pour son peuple, mais s'exprime en son nom et dit le rapport au pays presque en confidence.

Il parle d'une relation maternelle au pays, quelque soit le pays...

PETIT MARCHÉ DE NUIT

J'habite un pays maternel ! J'y vis, j'y dors, j'y mange, j'y remue comme dans le ventre d'une mère...

Il y a entre mon pays et moi des liens obscurs que les années ne parviennent ni à rompre ni à éclairer. Complicité incestueuse du chancre et du blason, de l'orage et du poète, ou encore de l'amante et de son parfum. Ce sont les grains de sable d'une histoire que l'eau disperse et réunit à nouveau selon les saisons. Je vais, je viens dans ce voluptueux désordre d'humeurs et de désirs...

(Certes j'aime, je vénère la violence sauvage, celle des passions et des torrents, mais je hais tout autant la violence calculée, le sourcil qui s'arc-boute derrière la lorgnette, bref je hais la brutalité politique des saigneurs de veaux et des chanteurs casqués.)...

Je colle mon oreille à la terre. Ce n'est pas que j'aie vraiment besoin de savoir. L'événement ne m'émeut que par son auréole, ses éclaboussures. Il y a, avant et après lui, des chapelets de murmures qui sont en eux-mêmes le commencement et la fin...

SAUF-CONDUIT

Marque une crise dans la relation au pays, à son histoire, à ses habitants...

Je ne veux pas célébrer un monde perdu pour que mes enfants en sauvegardent si peu que ce soit de graine. Je voudrais dire seulement que la hache qu'on tue n'immunise pas le bûcheron contre la mort, que le violent vocabulaire des marchands n'absout pas la misère. Je vois le monde déchu, qui m'avait nourri, comme un arrière-pays où je peux encore glaner l'épi merveilleux et inutile : une once de courage pour rejoindre l'effrayant convoi imaginé par les rusés constructeurs. J'y ai ma place, je ne suis pas un déserteur. Aucune indulgence pour le poids mort. Soyons pesant de mots -ou soyons bois sec dans l'au-delà des mémoires.

Je vous ai attendus, camarades, dans la pénombre des clairières, où les mots dits tout bas martèlent d'avantage l'écho de tant d'années à venir. Je n'effacerai pas mes traces : on ne quitte la nuit que pour l'avoir traversée...

Un jour, j'ai senti le temps passer. C'était une sorte de long cri d'effroi emporté par le vent. Je savais que ce cri-là jamais plus ne se présenterait à mon oreille. J'ai tremblé, je me souviens, de tout mon corps. Mais dès lors j'ai su que notre destinée ne s'incarne pas dans un essaim d'abeilles qui déroberait aux regards les pans souillés de notre agonie. La mort n'est que morsure qui nous incite à l'évasion.

Des torrents de lave irriguent nos consciences. Nous n'avons pas le temps à nous, nous n'avons que des distances toujours plus grandes à parcourir où nous ouvrons sans relâche de nouvelles pistes pour des convois méfiants ou avinés. Et qui néanmoins oserait aliéner la couvaision obstinée de l'alouette niaise ?

Voilà notre sauf-conduit (ô feuille d'étable) déjà oblitéré de la bave des crapauds-rois.

*« **Autour de Liberté à l'aube** », correspondance de 1967 à 1972, entre deux militants, Maurice Chappaz et Alexandre Voisard...*

LETTRE D'ALEXANDRE VOISARD A MAURICE CHAPPAZ, 20 octobre 67

Pour en venir maintenant à notre problème, je vous dirai tout net qu'il est essentiellement, rigoureusement politique et que la solution ne peut être que politique. Pendant quinze ans, nous avons pratiqué la politique « de la main tendue » à nos compatriotes d'Outre-Sarine et nous n'avons eu en retour qu'indifférence, incompréhension, injures, mépris. Nous savons aujourd'hui que notre canton se fera non seulement sans eux, mais surtout contre eux, c'est-à-dire contre leur gré et contre leur hégémonie. C'en est fini des sourires, et de nouvelles tentatives de « compréhension réciproque » ne seraient que vinaigre et hypocrisie. Les choses ne pourront s'arranger que lorsque sera reconnue notre nationalité, c'est-à-dire notre dignité. Ne vous y trompez pas : notre attitude est révolutionnaire, ce qui explique sa dureté inflexible.

La correspondance commence en fait en 1950. Alexandre Voisard a vingt ans, il est en stage linguistique à Lenzbourg et se fend alors de cette première lettre à l'écrivain valaisan modèle, celui qu'il appelle L'Homme de Cœur, Maurice Chappaz :

LETTRE D'ALEXANDRE VOISARD A MAURICE CHAPPAZ, 27 novembre 1950.

Je viens vers vous à pas de loups, homme de cœur, en marchant sur la mousse, avec des escarpins en matière solaire, un peu de vent rose dans les orbites, et des galets de magicien dans les poches....

J'ai relu hier **Les grandes journées** (Ed. des Portes de France, 1944 que l'auteur caractérise ainsi : « Récits de mes libertés imprévues et d'une vie légère comme une fumée » dans **L'Apprentissage. Abrégé d'une autobiographie.**)

Et j'y ai trouvé un immense bonheur, un peu mélancolique, mais qui m'a conduit à une tour d'ivoire que j'avais perdue de vue depuis longtemps : j'ai pleuré. Pleuré de joie, de paix. Enfin j'ai retrouvé ce paradis lointain de ma dernière enfance. Or vous êtes devenu pour moi non seulement l'image parfaite et rayonnante du Poète, mais l'homme de cœur, l'Homme de Cœur...

Joint à ma lettre, vous trouverez un livre où je vous demande d'écrire quelque chose, pour ma plus grande joie (A Alexandre Voisard, cette quête et cette inquiétude de l'enfance, en amical hommage, Maurice Chappaz, le Châble, 6 décembre 50)

Alexandre Voisard demande alors à Maurice Chappaz de lui dédicacer l'un de ses livres. Suivent deux missives. Puis plus rien jusqu'en 1967, où l'amitié renaît.

LETTRE D'ALEXANDRE VOISARD à MAURICE CHAPPAZ, 8 mars 67.

Cher ami,

*Je vous envoie le texte définitif de la prochaine publication des MALVOISINS, qui fait suite à la **Corrida** de Jean Cuttat. Ce sont des poèmes de moi qui paraîtront, accompagnés d'un disque où l'on m'entendra dire une partie du recueil.*

Cet opuscule, naissant en l'année du 20^{ème} anniversaire de notre lutte, est dédié à notre peuple, à notre amour de la terre et à la survivance de notre race. Il s'agit bien d'une poésie engagée, d'une poésie politique. Je suis conscient que le poète a un rôle privilégié dans ce combat pour l'indépendance : ces poèmes me sont sortis du cœur comme un jet de sang comme un cri dans la montagne. J'ai voulu éviter les subtilités du langage, j'ai voulu un chant direct. »

LETTRE DE MAURICE CHAPPAZ A ALEXANDRE VOISARD, 11 mars 67.

*Après avoir lu la **Liberté de l'aube**, lu à la nuit et lu ce matin.*

Il y a une rhétorique puissante, musclée, alliée à un lyrisme délicat, champêtre. Vous avez su allier satire et poésie.

Alexandre Voisard prépare l'édition et la diffusion de **Liberté à l'aube**. Maurice Chappaz savoure et commente : «*Votre livre est un acte et un cri, mais avec l'intérieur de l'âme.*»

Voisard qui déteste reprendre son texte, consent cependant à l'affiner sous la houlette de Chappaz. La correspondance s'insinue sous la plume, dans l'âme de l'écrivain. A Chappaz qui écrit...

LETTRE DE MAURICE CHAPPAZ A ALEXANDRE VOISARD, 13 avril 67

Mais sachez encore que votre livre est beau et que vous aurez un grand succès car il est unique. C'est votre seul livre de guerre après tout. Vous et Jean Cuttat vous allez vivre une grande aventure, vous allez être saisis par un pays en mouvement, par un pays qui domine sa naissance, qui a besoin de légende pour faire l'histoire, qui a besoin de votre intimité. Poètes, vous serez vraiment le levain de la pâte...

Je voudrais vous entendre réciter votre poème repris par la foule où un chœur exercé relancerait les vers à la fête du peuple à Delémont. (en septembre, à Delémont, chaque année,

la Fête du peuple rappelle le « réveil de 1947 ». On procéda dès 1967 à une récitation poétique en place publique reprise par la foule, à l'initiative de B. Galland et M. Chappaz)

... Voisard confesse en 1967...

LETTRE D'ALEXANDRE VOISARD A MAURICE CHAPPAZ, 28 juin 67

Cher ami,

Vos dernières lignes m'ont beaucoup touché. Je pense en effet que vous avez saisi le fond obscur de ma poésie qui est, sinon une source pure, du moins une nostalgie, une poursuite inlassable d'une certaine innocence égarée -et nécessaire à la survie. Mais les motivations profondes sont si vagues, même pour moi...

Maurice Chappaz, de son côté, se fait l'un des meilleurs ambassadeurs du canton-projet.

Il écrit ceci dans la Gazette de Lausanne en 1967 : «*Je reviens du pays de l'amitié et de la poésie. Dans toute la Suisse romande, je note là la pulsation, la vibration la plus sensible.*»

L'amitié et des échanges divers se poursuivront jusqu'en 1972...

LETTRE DE MAURICE CHAPPAZ A ALEXANDRE VOISARD, 3 juillet 67

*Alors j'ai ouvert **Écrit sur un mur** (non, je ne l'avais pas reçu, je vous remercie) comme on ouvre parfois les Bibles pour que le hasard vous donne le verset qui vous convienne. Je me disais : « Que va me dire Voisard ? Alors j'ai lu : « J'ai vu les merles du dimanche chercher leurs souvenirs dans le jardin. Une grande émotion naissait entre les moissons » »*

LETTRE DE MAURICE CHAPPAZ A ALEXANDRE VOISARD, 11 février 68

On parle de toi à Paris.

1. *Voudrais-tu envoyer à lui dédier, à moins que tu ne l'aies déjà envoyé*

2. *Et dédié à Aragon **Liberté à l'Aube***

Et à François Nourissier.

Borgeaud verra Aragon et Nourissier et leur transmettra à chacun ton livre en te présentant.

3. *Et puis peut-être directement à Pierre Emmanuel, Centenaire Baudelaire*

61 rue de Varenne,

Paris 7^{ème}

*Aussi un **Liberté à l'Aube.***

Louis Aragon (1897-1982) assumait la direction des Lettres françaises, qu'il avait fondées avec Jacques Decour pendant la guerre, jusqu'à leur disparition en 1972.

François Nourissier (1927), écrivain et journaliste, alors conseiller aux Editions Grasset et critique aux Nouvelles littéraires (1960-1970).

Noël Matthieu, dit Pierre Emmanuel (1916-1984), dont l'œuvre poétique a illustré l'esprit de la Résistance.

LETTRE D'ALEXANDRE VOISARD A MAURICE CHAPPAZ, 19 décembre 68

Ma vie... disons mes vies, car je mène une double, voire une triple vie. Et dans chacune, l'oppression des deux autres s'installe infailliblement, avec une régularité d'horloge.

L'employeur ne comprend pas bien que le don total à la situation qu'il m'offre implicitement ne serait possible qu'à la condition d'un reniement auquel je ne me résous pas.

Quant à la famille, elle n'accepte pas facilement cet « ailleurs » où je m'absente trop souvent à son gré. Et je ne parlerai pas de l'incompréhension, parfois du mépris manifestés par certains confrères pour une telle vie... Il faut croire que j'ai choisi la voie la plus difficile, mais je ne peux guère changer de cap aujourd'hui.

J'espère pouvoir aller passer quelques jours à Paris en début d'année. Je vais tâcher de voir Borgeaud, mais il paraît qu'il est souffrant et qu'il doit se faire soigner quelque part (?). Mais je verrai surtout Jean Vogel, un vieux copain (frère du chanoine) très cher qui fait du journalisme catholique avec un détachement et une désinvolture très plaisants.

Le poète Jean Vogel (1920-1997) : « Et je n'oublie pas ceux qui si longtemps, au gré des interminables veillées bruntrutaines, m'ont nourri de leur amitié et de leurs talents, Dédé Lachat, Paul Noir, Jean Vogel.... C'étaient les joyeuses années de mes universités d'auberge » (« Pas à pas, mot par mot », dans Alexandre l'Ajoulot, Société jurassienne d'Emulation, 1991)

LETTRE D' ALEXANDRE VOISARD A MAURICE CHAPPAZ, 25 septembre 69

Je voulais te parler, l'autre jour, d'un poème nouveau que j'ai lu à la Fête du Peuple, mais nous avons eu si peu de temps. Ce poème a été diversement apprécié, voire controversé parmi certains de mes amis. D'une part on me reproche -gentiment- mon ton trop direct (j'ai voulu être tel), pas assez symbolique (pourtant il l'est), et d'autre part on est gêné d'y reconnaître des événements précis et récents de la « geste » jurassienne. Moi je prétends que le poète a le droit d'utiliser les événements réels s'il en fait une matière réellement poétique. Or je crois que mon poème (qui doit être travaillé çà et là, bien sûr) est équilibré et qu'il tiendra le coup. Si je me trompe, c'est grossièrement, et je serais heureux si tu voulais bien me donner ton avis là-dessus. Tu peux m'en parler sans arrière-pensée, sans ménagement aussi. Sais-tu que quelqu'un m'a dit que j'avais tort de « vouloir jouer mon petit Cuttat... » (un certain goût de l'excès, de la violence), ce qui me pousse à des interrogations sans réponse ! Je ne devrais écrire, selon ceux-là, que des choses tendres, ma voix étant telle...

LETTRE D'ALEXANDRE VOISARD A MAURICE CHAPPAZ, 4 janvier 1972

Mon cher Maurice, Ah oui ! J'ai mis du temps à t'écrire ! c'est que je suffoque de travail. Je viens de quitter « mon » usine et maintenant, libre, je m'évertue à rattraper l'énorme retard que j'ai pris dans ma librairie au cours des mois précédents. Crois-moi, ce n'est pas une petite affaire... Il me faudra encore plusieurs mois pour y voir clair. Mais les signes extérieurs sont favorables. Le commerce se développe bien, la clientèle se fait plus vaste et plus assidue. »

En avril, Alexandre Voisard a effectivement repris à son compte la Librairie du Jura, à Porrentruy, à côté de l'Ecole normale des instituteurs et de l'Ecole normale.

OPERA AMOROSA

La Nuit en miettes, 1975, Editions Bertil Galland, Vevey

Poèmes d'amour avec, au centre, la femme et en face le poète.

Poésie sans fard, dure, parfois cruelle

Poèmes composés parallèlement aux textes de *Je ne sais pas si vous savez* avec lesquels il contrastent, mais dont ils ont pris quelque chose de direct, brusque, dévoilé...

*Rien n'est sûr
rien ne résiste au regard obstiné
qui se pose comme un oiseau là où
on l'attend le moins
rien n'est sûr
ni le cadenas qu'on suspend aux lèvres
ni la parole donnée en hommage
ni l'horloge qui suinte aux tempes
ni les chambres fortes où se chiffrent
les souffles
rien n'est sûr
et pourtant je t'écoute
parler de mes épaules de mes seins*

*comme de papiers-valeurs ou de
dentelles orientales
tu tires de moi des vérités de fusil
des accents incendiaires bouleversant
le relief des ambassades
rien n'est sûr
et pourtant je t'aime davantage
à chaque calicot nouveau que tu brandis
sur ma devise dressée en sang
sous tes liqueurs.*

Je ne la vénère pas.
Je ne la crains pas davantage. Je ne fuis pas sa compagnie. Au contraire je me mesure
à elle, à ses ongles aigus et emmiellés.

*Si je voulais
j'imaginerais vraiment les étendues que tu parcours chaque nuit dès que tes yeux se ferment
j'en dessinerais les contours au bas de ton dos pendant que tu t'enfouis en elles je ferais un
livre de toute cette blancheur que tu traverses à reculons de ces mamelons de brume que tu
frôles au passage de ce lait répandu le long de tes cuisses ralenties
si tu voulais
je me gliserais entre tes paupières pour rabattre les quatre coins de l'étendue sur tes
misères réellement nouées au vide j'irais chercher dans les poubelles de Tokyo tes ongles
fraîchement vernis j'épouserai ta descendance passée au crible des jugements à venir
si tu voulais
si tu pouvais vouloir.*

Si je ne la détruis pas, elle finira par capturer le rebelle que je lui cache depuis tant
d'années sous mes lambeaux d'enfance.

*Tu peux guetter l'écho
entre deux murs bien charpentés
tu peux cerner les murmures
sur les lèvres fermées des badauds*

*je n'ai pas dit mon dernier mot
je le retiens encore sous la braise
où il éprouve longuement ses pouvoirs
apurant sa transparence et sa rougeur*

*et voilà tu patientes c'est bien
tu te relèves c'est mieux
toute droite comme je t'aime
prête à saisir au bond
mon dernier mot.*

Le silence que nous avons célébré
puis appauvri
Les envols de grives que nous avons préférés
puis assombris
Les lucioles que nous avons séduites
puis répudiés
Les cousins tartares que nous avons inventés
puis reniés
Les breuvages que nous vous épargnés
puis trahis
NOUS FONT FACE

*« infiniment d'espace
pour une immensité d'absence »
te souviens-tu de pareil vœu
c'était le temps sans mesure
au temps où nous parlions
si peu de nous-mêmes
nous nous parlions si peu à nous-mêmes*

*et le temps ne passe pas
il est là englué sur la pointe des pieds
nuage qui ne parvient plus
à traverser la coque et
plus la mer est mauvaise plus
la houle est en nous
si tu pouvais si je pouvais crier
comme le vent serait léger
à Babylone sur les éclats de voix.*

Résumons-nous. Je cours, les routes abondent. Je reviens, les petites cavités vivement apparaissent, s'agglutinent, s'absorbent, se fondent en un seul gouffre. Que faire, sinon y dormir jusqu'au prochain passage de l'absurde goélette ?

*Mais le voyage sera long
poussiéreux l'abondance des roues
et rude l'ouragan sur les veines larguées
amères seront les haltes dans les caillots de sang
il en faudra des sandales
des bottes de sept lieues et plus
des élans des astuces des ruses
des années et des années de manœuvre
des galaxies de feintes et de subterfuges
courage courage sur les océans
courage dans les tornades et les marécages
le voyage sera long
de toi à moi*

de mon mutisme à ton silence épanoui.

LA NUIT EN MIETTES
N'AVANCE PLUS
ALEXANDRE VOISARD

Le vent de l'histoire peut menacer notre lit installé en plein ciel nous en savons autant que lui des révolutions qu'il disperse sans reconnaître ses enfants il ne sait pas que nos draps sont de flammes et que nos corps déjà brûlent dans l'orbe secret des guerres.

La Claire Voyante, 1981, Bertil Galland, Vevey

Poèmes d'amour avec au centre, la femme et en face le poète.

Contrairement à *la Nuit en miettes*, c'est ici la face lumineuse de cette relation amoureuse.

« La comparaison des titres donne une idée significative des contenus. Si les miettes d'un côté impliquent le désastre de quelque chose qui est du passé, la voyante dont il est maintenant question est une figure qui tend vers l'avenir, même si c'est de façon très ambiguë...

Le lyrisme règne de bout en bout dans ce poème -long poème en nombreuses parties. L'énonciateur y est un homme qui s'adresse à une femme. Certes on ne saura pas qui est « je », encore moins qui est « tut » : Claire est-elle sa compagne ? sa muse ? son idéal féminin ? un avatar quelque peu sibyllin de Louve ? » (A. W.)

La qualité de voyante reste énigmatique.

Viens, glisse-toi dans cette rue inconnue où je te précède sans hâte. Trouve la main que je tends derrière mon dos. Tu verras : la première vitrine qui s'éteindra te fera apparaître le seul visage que je te cache encore, celui affleurant à peine quand tombe la nuit et aussitôt s'enfuit en elle, torche d'un instant qui échappe à l'instant.

Puis serre-toi à peine contre mon épaule : les chardons de nos yeux, l'os blanc de nos fronts, le judas de nos bouches se recouvriront dans un autre espace, se chercheront sans se rencontrer vraiment, se mêlant pourtant sans cesse, tenaces rêves qui s'affrontent persécutés par l'insomnie.

Glisse-toi dans cette rue comme dans une nouvelle robe que je t'aurais choisie, plus vapeur que rempart, moins aisance que transparence, plus remous que doux abri. Tu verras. Tu verras.

N'attends aucune louange, aucun geste dans l'air, aucune ombre furtive sur le voile qui hésite à ta peau.

Ouvre la bouche comme si tu voulais dire un ultime et introuvable mot, sache patienter comme un piège.

Et dès que le nuage montrera le bout tendre de sa langue, élance-toi sur ta proie sans trembler, détends tes cuisses, dévore la nuée et remercie le ciel qui te broie.

Ton ombre passe, je la vois s'étendre dans le trèfle et chercher le trèfle sans le trouver. Tu es derrière moi et pourtant tu n'es pas là, car tout se joue hors de toi dans cette incertitude verte où tu grandis démesurément à ton corps défendant.

Je te nomme Claire par défi. Comme si brusquement tu ne faisais plus qu'un avec l'eau fraîche qui étreint ma gorge, avec le sang fou qui monte à ma tête pour mieux voir.

J'aurais voulu que tu viennes ce matin, que tu viennes sur la pointe des pieds sans prévenir comme passe un souvenir d'enfance et que tu poses tes mains chaudes sur mon ventre et que tu souffles à peine derrière mon oreille et que d'un doigt de salive tu touches ma lèvre et que tu rires de moi sans bruit tandis que je dors et que tu tombes inanimée dans le théâtre sombre où je me glisse somnambule à la pointe de l'épée.

Avons-nous la sagesse de croire à l'inimaginable ? Je ne vois plus quand le chemin s'arrête et je marche dans les roseaux comme s'il était encore sous mes pas. Et toi, Claire défiée, tu m'appelles de loin et me dis de m'arrêter croyant que les routes s'achèvent lorsqu'elles se ramifient invisiblement.

Si je te dis : Je t'aime, c'en sera fait de ta part d'horizon, de ton peu de laitage au matin. Tu ne verras plus alors que par mes yeux hagards le lacet de ma route d'ivrogne.

Si je parle, ma Claire Voyante ne verra plus où vont ses propres pas.

Pour la musique, 1981, Bertil Galland, Vevey

« Célébration allégorique des rapports entre le langage poétique et les bruits de la « nature », du monde réel, dans ce qu'il présente parfois d'hostile...

On retrouve le poète guetteur, le poète attentif au monde qui l'entourne, monde hostile et attirant tout aussi bien. » (A.W.)

On me répétait : « Allons, fais un pas, rien qu'un pas ». Et je risquais ce pas vers le néant, convaincu que finissait là sinon ma vie, du moins l'histoire de ma vie et ce qu'elle supposait de luttres avec les mots qui ordonnent, qui pèsent, qui éclairent en de perpétuels compromis qui à leur tour s'effondrent si vite.

Tout commençait pourtant. Tout. L'espoir et la faim. La liberté et l'angoisse. Le prodigieux désir et le froid. Tout recommençait à zéro.

Va, il n'est plus temps de prétendre résoudre ce que d'autres ont laissé pourrir sur leur balcon de nuit. Laisse la porte ouverte derrière toi.

Voilà. Cela devait arriver dans cette époque pourrie : un violon brûle, solitaire, solitaire, solitaire et sans gloire, entouré de l'absurde grincement des archets. Que pouvait-il contre la vanité des gongs, que vouliez-vous qu'il fit contre cent vingt tambours huilés et aguerris ?

Et il a beau brûler, pourtant, son chant passe, perdue, s'élève encore jusque dans les branches où les oiseaux sont tristes qui laissent tomber leur triolets en cendres. Cela pourrait s'éterniser, mais quoi ! il faut coûte que coûte en finir avec les seigneurs à voix haute d'autrefois.

Mais encore ?

Si l'on voulait entendre à tout prix, une dernière fois, ce pur chant de source qui filtrait d'une gorge enfantine, quel cri désespéré dans le brouhaha des aéroports, quelle plainte touchante et vaine. Une seule fois. Assiégés nous sommes. Sans voix. Répit néant.

Toutes les vies vécues, 1989, Editions Empreintes, Lausanne

Poèmes d'amour avec, au centre, la femme et en face le poète.

« ... est le livre érotique par excellence ; l'amour charnel s'y expose de façon la plus directe, avec un foisonnement d'images et une intensité dans l'imaginaire sensuel qui en font un exemple très accompli de poésie amoureuse et d'une poésie érotique où les jeux du corps importent plus que les sentiments...

Comme dans La Claire voyante, l'homme s'adresse à la femme pour célébrer leur histoire tant de fois répétée, toujours désirée, jamais complètement jouée, ni jouée toujours de la même façon...

Les images présentent alors un monde très concret et tout à fait individualisé, très loin de l'énonciation prophétique des recueils où le poète parle non pas d'abord en tant qu'individu, mais en tant que traducteur de hiéroglyphes que le monde donne à déchiffrer. » (A. W.)

ROSEROS

*Un jour nous prendrons
l'été par la main
nous le conduirons sans hâte
dans une maison de lierre
et il se couchera siur notre lit...*

*Tes yeux me disent
quelle rue arpenter
dans le noir
quelles cimes reconquérir
sous mes paumes...*

*Jamais l'églantine ne dira
ce que nous a vons omis
fais confiance au myosotis
qui vient et va sur des plages d'averse
amour ce que nous n'avons pas encore été
un jour par patience nous serons.*

INCARNATS

MATIN MIDI

*Qui prétendrait être plus heureux que nous deux enlacés de nos trente-deux bras et même
prisonniers de notre propre obscurité ? Nos yeux se sont soudés comme hiver et printemps.
Nous ne voyons de l'autre que des pensées d'amour tournoyant sur leur tige, astres déroutés,
comètes rebelles.*

DELITS

*J'attends que tes cheveux
tombent dans les miens
qu'ils se mêlent comme des eaux
comme l'eau du fleuve et la mer
comme des étrangers qui
s'ébrouent s'épousent sans le savoir
tes cheveux parmi les miens
dans un univers qui se perdra
un jour nous ne nous souviendrons plus que de ce bref instant
que de ce geste dérisoire et fou
égaré esseulé dans les années-lumière
chacun de nous se souviendra
et nous serons heureux
un bref instant encore
au large de l'éternité vacillante.*

*... La plupart de nos chemins se croisent pour finir. Je compte mes pas et tu allonges ta foulée.
Tu me regardes surgir et débattre, tu me vois neiger.*

*Tu me résumes.
Pardonne-moi
je ne peux pas t'aimer
comme on aime un arbre
ou comme la cathédrale qui
nous survivra mêlée de brume
je ne peux t'aimer que
comme le loup chérit
la nuit qui le pousse au péril
que comme le pétale
qui doucement se dérobe
sous le fruit mûrissant.*

Ne change jamais

*un âge tendre
contre un âge borgne
et que le temps d'aimer
t'installe en son éternité.*

Prière pour aller à la chasse avec les lièvres, 1975 (à Jacques Chessex)

« ... allie la poésie à l'ironie dans une forme apparemment lyrique. Texte énigmatique dont il est difficile de décider quel est le sujet, la cible, car le sarcasme est ici ce qui paraît dominer. » (A.W.)

*Laissez-moi prendre place me mettre à l'aise
laissez-moi prendre l'air prendre le large
laissez-moi vous dire
laissez-moi tourner autour du pot
palper quelques genoux*

*Je voudrais germer lentement comme un rire ancien
(se peut-il qu'un jour je devienne abeille pour mériter
cette goutte de trop qui étreint l'églantine)
laissez-moi sombrer dans le lit des pétales tombés*

*que mon aiguillon germe
dans l'humus des labeurs défaits
jusqu'au noir de la terre où s'ébroue
ce qui ne finit pas
vous dites que ce n'est pas possible ?
qu'on n'a jamais vu les poètes germer
qu'il n'y a pas de formule et pas de lieu
où l'inimaginable ose s'enraciner ?*

*Oh souvenez-vous
souvenez-vous des frémissants poèmes d'hier
montés en graine ce matin
qui peut dire ce qu'ils seront demain
une fois passés les déhanchement nocturnes
dans la pourriture des feuilles.*

*Qu'on me laisse à l'épreuve de la chimie première
je mesure mes chances à l'angle aigu
de la fontaine renversée le fût en terre
je troublerai si peu l'eau sage de vos lessives
j'attirerai la ville entière sur mon ventre
les murs d'enceinte cambrebront mes reins
et comme il est d'usage le tocsin
ébranlera les toits sous ma nuque apaisée.*

*Et puis ? demandez-vous
puis là où vous ne serez plus je serai
avec mon havresac ma migraine ma salive nouvelle
pour vous plaire feignant la lassitude.*

*Et je vous parlerai enfin de ce qui change
à votre insu
vous entendrez votre cœur battre
quelque part dans ma voix
vous entendrez je vous le jure
« ce n'est qu'une cigale » direz-vous peut-être
ou bien « n'est-ce pas plutôt une fusillade ? »
mais qu'importe ce que vous ouïrez
ce qui compte c'est que bourdonnent vos oreilles
au souvenir du torrent où nous riions ensemble.*

Les Rescapés et autres poèmes, 1984, Editions de l'Aire, Lausanne

« De quels personnages ces textes parlent-ils, si ce n'est du poète lui-même ? Il entre dans la confidence et fait partager ses tourments dans une sorte de journal poétique sans dates, mais où se trouvent consignés les bons et les mauvais événements « du jour », dans un langage bien plus transparent qu'il ne l'avait été jusque-là.

L'Amour par l'exemple est une correspondance sans dates, car elle est faite pour l'essentiel d'adresses à une femme, à des femmes...

Ce n'est pas dans l'espace de la promenade, du voyage ou de l'errance que se meut le sujet parlant de ces textes, mais dans la chambre, dans la ville, dans la société. Ou plutôt dans un espace intérieur qui semble rendre toute demeure difficile.

A propos de La poésie est toujours debout il faut noter que depuis Liberté à l'aube la part politique des écrits de Voisard était devenue très discrète, se limitant à quelques interventions éparses... Le poète retrouve à l'occasion des événements violents de la révolution fascistes du Chili, la virulence, la netteté, la chaude éloquence de ses poèmes « patriotiques ». » (A. W.)

I) LES RESCAPES

TETE-A-TETE

*Le pain blond du matin je le connais
et le pain rassis du crépuscule
je le connais de même
entre les deux il y a
tes larmes qui cherchent
un chemin près de ta bouche
entre nous deux il y a aussi
cette horloge guerrière battant
convulsivement les moissons
et nous mitraillant sans répit
de centaines de millions de fétus
qui nous aveuglent et nous clouent.*

REVEILLON

*Peut-être un jour arriverai-je
à aimer sans trembler
à rire sans m'étrnagler
à raconter sans devoir frémir
à rêver debout sans condamnation
à lécher le ciel en toute impunité
à boire sans être bu
dites est-ce que ce jour
est encore si loin
me laisserez-vous vivre
jusqu'à ce jour qui voudra
m'éteindre en sa tenaille ?*

II) RAPPELEZ-MOI VOTRE NOM

CERTAINS MESSAGERS

*Ils avancent ils peinent
ils tirent derrière eux
des siècles d'inutile savoir
dont les roues grincent
on les hèle ils se retournent
il n'y a plus rien après eux
que des rumeurs de sacoches vides
souvent sur leur passage
les enfants d'émigrés
cessent de compter leurs doigts
il fait froid tout à coup
sur les rudes chemins de campagne
et plus le cortège avance et peine
Plus les villages reculent
au fond des bois.*

LES ASTRES TOUJOURS PLUS PROCHES

*Vous dites : c'est Pâques ?
les cloches c'est vrai
s'élancent de toutes parts.
A leur tintamarre
répond le tumulte des garnisons
on ne sait plus qui meurt
le deuil s'étale comme la gloire
on se demande qui chante
derechef sous les rafales
y a-t-il encore des marronniers
quelque part
pour cacher nos amours ?*

L'HEURE EXQUISE

*Je me rappelle avec quelle douceur
la nuit écrasait mon père fatigué
et je vois ce soir les heures
tomber comme une brume
sur les citoyens
sanglés d'ennui
impassible devant leur beaux livres fermés
rêvant à quelques caraïbe où la chair rajeunit
j'en connais ainsi
des milliers repliés dans leur étui
vivant à l'image de ces nuées d'étoiles
qui se connaissent depuis des années-lumière
et ne s'adressent jamais la parole.*

LES PAS PERDUS

*Députés masqués de craie
on ne vous demande pas de rajeunir
ni de tirer de vos vaisselles des sons purs
les pires machines ne s'embrasent pas à reculons
comme on vous aimerais chevauchant les collines
fumant la pipe et vous taisant.*

IL PLEUT SUR BRESSAUCOURT

*On y est arrivé quand même
au bout de cette journée travaillée à la pioche*

*l'horloge d'atelier enfin baisse les bras
on s'écoute souffler on se remet
à dérouler des kilomètres de désirs vagues
on pense à ceux qui dorment en rêvant
à ceux qui dorment pour ne plus se réveiller
l'air s'alourdit de relents orageux
on boit un peu on dit à demain la raison
et voilà dans nos pensées que les morts sont ivres
tandis que les rêveurs tombent en agonie
qu'il fait bon la nuit venue s'allonger dans les nues
mais une fois de plus ce con de vent s'en mêler
se mêler de ce qui ne le regarde pas
et le jour aussitôt reviendra
l'œil noir et la pioche à la main.*

III) L'AMOUR PAR EXEMPLE

MADRIGAL

*Ferme les yeux ouvre la bouche
une chanson pour toi
toi que je ne vois plus guère
depuis que le temps sème
ses cailloux blancs sur mes faux-pas
depuis que les diligences
racontent leurs fredaines au ciel
une chanson pour toi
que j'ai tant aimée
quand l'ouragan de partout
de partout me bannissait
ouvre la bouche ferme les yeux*

*l'amour qui ne tient pas en place
avec le vent sans doute reviendra.*

EGLOGUE

*La passion passe
d'un calendrier à l'autre
comme on passe à gué
du rêve au crime
avec une dent branlante
la nuit se brise
dès qu'on y pense
caché dans l'angle
avant que la sentence tombe
en hurlant tout près.*

IV)

LA MARAUDE

D'UNE PARENTHÈSE A L'AUTRE

*Insouciance astre rudimentaire
je m'enfonce dans la vase tiède
où les orphelins refluent et s'accommodent
ils m'offrent un lait une pipe de buis
l'accueil réveille en moi de superbes proverbes
et quand soudain je m'étonne de tout
ils me disent Retournez à vos brochures
à vos téléphone qui crachent par terre
retournez à l'air libre aux flagrants délits
là où l'avenir est pour toujours en pente.*

UN OCTAVE PLUS BAS

*Ah quel vacarme les semelles cloutées
sur le chemin qui gèle et craque
l'écho dans les chênes fait claquer ses doigts
voilà qui va une fois de plus dérouter les morts
déjà maugréant au seul passage des saisons*

*maintenant leurs pensées vont se rallumer
comme au bon temps des alouettes et des moissons
quand les fourches caressaient le chaume
(en dessous les gisants chantaient comme des véroniques)
elle vont se remettre en branle les pensées enfouies
les disparus vont rouvrir les journaux
et rameuter leurs stridentes misères
ils vont lâcher leurs pigeons vengeurs
parmi les débris fumants de nos économies
ohé frères d'en bas baissez donc vos fusils
nous ne vous cherchons pas querelle
nous écoutons seulement s'éloigner l'étendue
comme nous consultons l'infini pas à pas.*

V) LA POESIE EST TOUJOURS DEBOUT (A la mémoire de Pablo Neruda)

*Ecoutez-moi braves gens
il est temps que vous entendiez
l'agneau qui est en moi
vous parler le langage du loup
faites taire vos fourchettes et ne pleurnichez pas
en écoutant l'histoire que j vais vous conter...*

Vous rappelez-vous Maria...

*c'était durant les dernières vacances
nous étions jeunes alors si jeunes
que nos enfants sur leurs motocyclettes
riaient de nos émois*

*mais il se turent quand dans les garnisons
les sergents se mirent à caresser le téton des grenades
et quand ils virent les capitaines
huiler l'œillet bleu de leurs armures...*

*écoutez bien ce que disent aujourd'hui
les avoines sauvages qu'on fouette
les bourgeons qu'on punit sous la cendre des guitares
écoutez les cachalots expirant aux falaises
ah comme la vie s'arrache petites filles
comme la vie s'arrache à la hauteur des champs
comme la vie tremble
d'être cette lueur sous vos cils matinaux...*

A ces mots

*Maria posa sa joue sur mes genoux
Puis comme les mois passaient elle se leva
Je lui dis« comme vous êtes belle Maria
comme vos cheveux ont blanchi
depuis l'année dernière où*

nous fêtions nos vingt ans
à Alicante sous les eucalyptus
comme vos seins se sont alourdis
comme ils pèsent à ma mémoire fraîche
oh comme vos rides
parent joliment votre jeune front »
« Ne soyez pas cruel, dit-elle
vous voyez bien que les enfants nous écoutent »
et il a fallu baisser la tête
valser lentement dans les sous-bois
pendant que les mitrailleuses crachaient au coin des rues
je ne sais plus quels humiliants refrains
et nous dansions petite fille
et nous valsions mère-grand...
« Ecartez-vous qu'elle respire »
les soldats reculèrent de quelque pas
elle respira encore à peine
un souffle de paix passa
qui nous fit sursauter tous
c'était le deux juillet
et les tilleuls mouraient
sous l'averse d'abeilles...

BILANS

Le Dire Le Faire, 1991, Editions Empreintes Lausanne

« C'est l'heure des bilans, la période productrice où le poids des ans commence à se faire sentir, avant que n'intervienne la sérénité, l'acceptation.

Il y a dans ces poèmes quelque chose de douloureux dans l'invective... »
(A. W.)

A noter l'ambiguïté du titre... Parler, écrire, mais agir aussi...
Discours, Action, poète, homme....

*Prendre le bon chemin de plein midi
était aussi téméraire et ardu
que donner un nom à l'herbe
et pourtant on nous en avait appris
des couplets qui expliquaient l'univers
ainsi peu à peu nous sommes devenus des anges
dont la seule raison d'être fut de se fondre
au peuple des fourmis qui tracent les routes
mais n'indiquent jamais ni l'heure ni le jour.*

*On se regardait sans mot dire
sans aucun geste qui pût être pris
pour une allusion même quelconque
à quoi que ce fût d'insignifiant
on pensait que la vie vraiment tient à un fil
on espérait trouver une pureté au fond de soi
on attendait un grand cri d'indifférence.*

Plus d'une ombre

*se glisse dans les bosquets
où les prédictions vont bon train
à propos des temps qui changent
les anciens tâtent leur bourse sous la table
ils vous toisent de leurs yeux de chaume brûlé
la mélancolie les mord
jusqu'à l'os*

*(On en voit qui peinent
dans les dédales de fourmis
qui ruminent des vengeances
contre les saccages
des lézard
on en voit qui agonisent
avec des simagrées de loups cocus.)*

*Avant que la lune fasse
de nous des disciples résignés
prendre des nouvelles de la planète
l'oreille collée contre l'érable
tandis que le camarade ailé
au large des étangs
s'accroche à des vestiges d'illusions.*

*Mon souffle court
remue en moi comme une source
se mêle dans le vent d'orage
au mugissement de l'univers.*

*Le regret des ruades utopiques de jadis
nous presse de toutes parts
la foudre ralentit la géométrie
dont la houle siècle après siècle
immergea les rêves imprudents
mais laisseraons-nous l'amertume
tamiser les effluves sur notre seuil
oh abandonnons ces bannières défaites
aux rebouteux hagards
assis sur leurs aumônes.*

*Prendre acte du poème fragile
que vous adresse l'énergumène
de ma maison incendiée
ne vous dispense pas d'écouter
l'argument du sang sous la tempe
ni de mettre votre main au feu*

à l'instant où vous saisit le doute.

*Champ d'orge sur la mémoire
qui voudrait mûrir
avoir chaud dans
la main de son jardinier
un rideau de verdure
nous coupe en deux
présent et passé.*

*Il dit ceci
faites cela
le matin n'attendra pas
que midi vienne à reculons
que le sel remonte
dans la gorge.*

*La terre nous prend par la racine
suçant l'un après l'autre nos doutes
insupportables délices
elle nous veut tout à elle
à ses alchimies à ses astuces
à ses arguties
la terre voudrait en son ventre
nos envolées de vœux
plus légers que l'air.*

A l'homme qui joue aux dés avec son ombre, 1991, Ed. Empreintes,
Lausanne

« Le destinataire ou l'allocutaire de cette suite pourrait bien être le poète lui-même : le ton est presque en permanence lié à des scrupules toujours formulés en rapport avec la fonction du poète. « Jouer au dés avec son ombre » a quelque chose de surréaliste et pourtant de familier ; on perçoit toute sorte de défis, d'enjeux, de concurrence ou du moins d'émulation avec soi-même. Si de surcroît l'homme en question est poète, on comprend que l'expérience, le travail, le dessein, le rapport au monde et aux mots, les choix esthétiques, mais éthiques aussi bien, que toutes les facettes de l'activité du poète sincère et responsable soient dites ici. »
(A. W.)

*Il ne suffit pas de maugréer
avec les coqs
dans la fumée des travaux finis
pour accéder au quai
incertain du crépuscule
nous avons autopsié toutes les horloges
appris tous les horaires par cœur
il faut encore nous résigner à entendre
grincer sur ses gonds
le temps perdu.*

*Ne mange pas l'églantine
si tu veux comprendre le monde
si tu veux que ton souffle
soit au diapason de ta parole
on a assez embrasé les talus pour rire
tu n'as plus désormais qu'à vivre
à petites gorgées de feuilleton et de miel
jusqu'à ce que le fruit mûrissant
couronne de pruline ta pensée.*

*Tu voudrais accéder
aux labyrinthes menant à l'infini
quelque part dans une rue de Pékin
tu voudrais disposer
d'un savoir-faire de fourmi.
Puisque tu réveilles
sous l'arbre à l'air fourbu
dans le grésillement des odeurs résineuses
et tu te mets à décortiquer
à écorcer égrener
épépiner des façons de dire
mais tu sais bien d'avance
que la pomme de pin
ne s'appréhende ni crue ni nue.*

*Le ciel n'attend plus que tu marches
il guette tes nausées de busard
il voudrait que tu grandisses
dans la verticalité des résines
sur l'écorce
du moins c'est ce qu'ils chuchotent
les inconnus sous les taillis enivrés.*

*Il n'y a plus qu'une image
dans ton revolver brûlant
que ta sagesse alors
en révèle le pigment suave
et l'accablante transparence.*

Une enfance de fond en comble, 1993, Editions Empreintes, Lausanne

« Le poète donne dans ce livre tendre et apaisé la face claire du souvenir et de son écriture...

Ensemble de réminiscences « à la Proust », c'est-à-dire où la mémoire est involontaire et tout à fait tributaire des suggestions du moment, des déclics provoqués par toute sorte de choses qui vous adviennent par hasard...

Le titre dit admirablement aussi ce qu'il faut attendre de la lecture : l'exploration « de fond en comble » de l'enfance, c'est une exploration complète, absolue, peut-être courageuse parfois, de tout ce qui, ayant marqué dès le jeune âge, continue d'habiter, de hanter le sujet, mais c'est assurément aussi une exploration qui va des fondements jusqu'aux combles, de toutes les pièces de la demeure où le souvenir habite, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus enraciné jusqu'à ce qu'il y a de plus fort dans l'imagination et peut-être plus encore dans l'imaginaire...

On comprend dans cette Enfance le point capital : que la vocation poétique d'Alexandre Voisard remonte à ses plus tendres années.»

(A. W.)

Dans l'AVANT-DIRE, le poète y dit clairement ce qu'il a voulu faire.

« J'avais décidé de m'arrêter pour souffler et jeter un regard derrière moi, sur un destin, le mien, qui ne m'avait guère inspiré de curiosité jusque-là. Je me surprénais à retracer dans le paysage le cheminement d'une vie hachée. Le temps perdu, j'ai toujours cru pouvoir en dresser un compte juste et bénéficiaire. Ma quête autobiographique, projet entêté que d'autres passions au jour le jour avaient tenu à distance masi en haleine, se compliquait soudain d'une exigence identitaire ancrée loin dans l'enfance.

J'avais une sœur, témoin privilégié d'un passé ou ma propre mémoire trop souvent faillissait. Je recourais de plus en plus à ses souvenirs sans fautes car elle tenait le fil d'Ariane avec une sûreté admirable. Aussi, lorsqu'elle disparut inopinément, dans les premiers jours de 1992, fus-je

saisi d'un désarroi qui représentait bien davantage que le chagrin de perdre un être tendrement aimé. En vérité, mon guide le plus précieux m'abandonnait irrémédiablement.

C'est alors, dans le recueillement des adieux où les sanglots disent que plus rien ne sera comme avant, que survient le prodige...

Et j'entendis parler, d'une voix calme et posée de séraphin, de mon enfance partagée avec cinq frères et sœurs et envolée aux quatre vents...

Après l'ensevelissement, je continuai à entendre ses murmures qui, d'anecdotes en phrases lapidaires, m'évoquaient des pans entiers de mes origines lointaines avec une telle force que je me mis à transcrire fébrilement, comme sous la dictée...

C'est ainsi qu'est né et que s'est façonné ce livre.

ETERNITE

Dans un souffle de comète passent les générations. On dit qu'elles errent mais on ne les voit pas à l'instant de disparaître. Elles tombent de l'âge du muguet dans l'âge de la fourche, de l'âge du cochon dans l'âge du masque.

Les fils entrent dans les sabots du père comme en l'œuf pascal. Les filles épousent sur le tablier maternel jusqu'au vertige.

Et moi qui n'ai jamais rien su compter ni dans l'éblouissement terrestre ni dans la suie des voies lactées, j'ai conscience d'être depuis des millénaires la même feuille d'érable toujours recommencée.

PAYS

On a dit : ce pays est une mère, peut-être une mère plus vraie que la vraie. On a dit : ce combat, ces sacrifices, nous les offrons pour ce pays qui est celui de nos enfants.

Aujourd'hui, un peuple de corps entrelacés, sous nos pieds, étreint ce territoire hanté, miroir sublime des bustes.

ENFANCE

En ce temps-là, les enfants suçaient les mères en toute quiétude. Il n'était pas rare, toutefois, que les mères dévorent leurs petits pour les soustraire à l'esclavage auquel le père les vouait. La tradition avait ces violences capricieuses.

CHAMP

Dans le petit matin, la paupière bat au diapason de l'alouette. Le talent se terre mais l'espoir s'élève comme la pupille se dilate. Une fois de plus la nuit n'est qu'une légende et pour longtemps encore.

Bientôt l'huile de bouc va ruisseler sur le hongre harnaché à en crever. Et les odeurs aussi vont monter, en même temps que les dernières brumes sur les crevasses des champs.

CANICULE

Quand les attelages passaient dans les relents de graisse rance et couverts de taons en grappes, nous n'avions plus le courage de nous rappeler nos devoirs. La pioche restait piquée dans sa motte, la langue lourde s'achoppait aux mots. On ne savait plus si nos baisers de hue à dia avaient vraiment un sens.

GLANURE

Un grain est un grain, chaque grain compte, n'en perdez jamais aucun. Avec dix grains tu peux convaincre le moulin de prendre son souffle. Avec trois épis tu t'assures la considération du meunier.

C'était l'évangile du blé qui alors nous cassait le dos. Penchés sur les chaumes à vif, portés par de graves prières vagues, il nous fallait déjouer les ruses du mulot venu à l'ouvrage bien avant les orphelins et les pauvresses. La chienne mettait en fuite les intrus, décimait d'entières tribus de souriceaux.

Ainsi d'un chemin à l'autre nous avons arpenté une enfance ébouriffée de rêves drôles, dans le voisinage légendaire des bêtes.

FARIBOLES

On te disait : n'écoutes pas cette petite qui a une cervelle d'oiseau... On te disait : tu auras mon vieux porte-monnaie quand les poules auront des dents... On te disait : un soldat ne pleure pas pour un hanneton ou pour une pomme... On te disait : prends garde à la rivière qui mange les enfants... On te disait : à la Saint-Martin la musaraigne passe du jardin au cellier... On te disait : ne mets pas ta cuillère dans l'assiette de ton voisin. On te disait : attendons la nouvelle lune...

Et tu écoutais docilement, tu feignais d'approuver. Mais secrètement tu t'interrogeais sur le sens des mots, en eux-mêmes et en formules, comme tu interrogeais les mystérieuses figures des cartes à jouer.

Les anges voletaient et il arrivait que l'un s'assît en tailleur sur la table de nuit, fredonnant quelque fredaine.

MISEREUX

Nous n'avions rien, en vérité, rien à nous. Ni l'aile iroquoise du faisan (non plus que sa chair délectable au bout de la fourchette), ni la prairie moutonnante, ni la farine grasse tombée du ciel, ni les soies parfumées de l'autorité.

On en voyait, en face, qui d'un imperceptible signe du menton déplaçaient d'énormes convois et du doigt faisaient couvrir les tables de fines victuailles. Nous n'avions rien, quant à nous, que le quignon sec dans le baluchon honteux, les rires au cul des souprières, les inventions du giore et les facéties du verglas. Que l'ellipse de l'espérance.

AVANT-VIE

Si petits, si innocents que nous ayons été en ce temps-là, nous proclamons que nous avons alors élevé la voix et fait retentir des poèmes pour être crus et entendus. La fraise des bois tremblante dans notre paume immaculée nous a toujours donné raison. Jouir des neiges n'était pas dans nos projets. Nous étions avant d'être.

VEPRES

Nous ne prononcions jamais le mot amour que dans l'ombre des chasubles, au voisinage des homélies. Hors de l'église et des missels le mot était trouble et banni. Quand à la chose, elle était rayée de l'ordre du vivant.

FRONTIERES

Entre fenaison et fusillade, nous n'avions guère plus de chances de survie que le renard, visé dès le premier matin du monde, aujourd'hui enfumé dans sa tanière.

On passait à gué de paix en guerre, puis de déchirure en embrassade avec le même légèreté feinte.

Le viatique récompensait dans le même éblouissement le bon et le méchant.

GUERRE

Ils ont en riant débouclé leur ceinturon et tombé la vareuse. Il émanait de leurs chemises rapiécées de lourdes odeurs d'urine et de paille. Ils parlaient des femmes qui faisaient de leurs sourires une grimace constante et raide comme un drapeau périclité au verglas.

C'étaient des hommes de mon pays qui désespéraient de voir un jour le monde dans une vérité compréhensible à chacun. Ils avaient l'œil vague et la bonhomie en travers de la gueule. Ils apprenaient à désapprendre le parler.

FORET

L'errance forestière abolissait les distances, réduisait la géométrie. Jamais le pas ne se posait plus loin que la pensée mais il arrivait que la pensée, loin en avant, s'absente, qu'elle s'assoupisse un rien. Certaines tempes bourdonnaient.

LARMES

Les sanglots au détour des pages, bien plus que les peines d'amour et que les hurlements des pères cruels dans les chambres, donnaient un sens à la vie.

EPISODE

Au détour du chemin, un homme descend d'un arbre et vous demande l'heure. Vous avez peur parce que vous n'avez pas de réponse. Il n'est pas bon de ne savoir répondre à une question. Toutefois, vous survivez à cette angoisse, même si, cinquante ans plus tard, une question toute pareille au coin d'une rue vous réapprend instantanément la frayeur d'autrefois.

DIVIN

« Seul le divin n'est pas mortel, entendait-on, cherchez le divin en vous. » J'ai cherché un peu tandis que beaucoup d'autres faisaient semblant ou se gaussait.

Un jour, je me suis mis à croire que le désir d'amour, si insistant, avait anéanti le divin en moi. Depuis lors je nourris d'inguérissables nostalgies, plus farouches que des vipères nouées.

POETE

La Peur, le Rire, la Ruse, tout allait se soi. Mais la Poésie, qui savait ?

On oublia vite la leçon des méchants maîtres qui vous égaraient avec volupté. On apprit tôt par soi-même que la Poésie est tout cela, ruse, peur, rire, volupté. Dès lors plus aucun maître ne bourdonnerait à votre place dans la serrure des boîtes aux lettres.

ETERNITE

Les volets verts ont bruni, il est vrai. Mais la maison n'a pas bougé, n'a pas fait un pas hors de ses gonds.

Nous étions et nous sommes. C'est ainsi que nous voyons clair en notre nuit qui prend de la hauteur.

Même les disparus nous parlent entre deux portes calamiteuses, nous rappellent leur parfum vif et leurs points d'exclamation.

LIMBES

Bois mort. La même poussière de siècle en siècle. Bouches cousues.

La mémoire retient ses eaux. Les souvenirs cuisent et crient.

« Il y a, dit Antonin, deux manières de venir au monde : naître et mourir. »

***Le Repentir du peintre**, 1995, Editions Emprintes, Lausanne*

« C'est l'heure des bilans, la période productrice où le poids des ans commence à se faire sentir, avant que n'intervienne la sérénité, l'acceptation.

Ce livre est dans des images apaisées, dans des adresses à soi qui se font moins pressantes, dans une attitude plus débonnaire face à la malice des temps et des choses.

Heures ici des adieux et des renoncements, mais sereine, bien qu'il s'agisse de choses graves : le « ravaudage des souvenirs », la vérité sur soi, la mort (celle du père, la nôtre), le rapport avec la transcendance. »

(A. W.)

RECONNAISSANCES

Longtemps, la montagne m'a servi de théâtre où je jouai ma vie, sur les pentes, en d'incessants déguisements et emmailloté d'honorables bannières. Un souffle à toute épreuve me porta, le temps passant, par-delà les sommets où les voix finissaient par se confondre en pauvres joutes.

Aborder l'autre versant ne me coûta qu'une pleine barrique de larmes. Je quittais un monde où le simulacre est enseigné comme règle de marché pour affronter les éboulis du deuil: je n'en sortirais certes pas meilleur...

Voué à refaire sans fin le chemin des origines, le sage ne se soucie pas d'effacer ses traces équivoques. Au contraire, leur lisibilité dans le limon du poème atteste du sens premier, de l'irréfutable incandescence des mots qui propagent, à leur lisière, une lumière noire et féconde.

LE REPENTIR DU PEINTRE

*Tu disais
change de voix
si tu veux être entendu
interroge tes espérances
si tu veux retrouver
la verdure des champs magnétiques*

*Risque un pas
hors les murs survivants
sors de ta demeure
et parle au monde ébranlé
ton langage le plus clair
ces verbes polis à la pierre
qui redonnent un sens
à ce qu'on nommait espérance.*

*L'ombre ne bondit pas
davantage sur les substituts vénéaux
que sur les dévots enfarinés
l'ombre n'est péril
que dans le doute d'elle-même
quand elle plagie
les mauvais peintres
en leurs perplexités.*

*Ne dresse pas ton poème
entre l'arbre et le bec du pivert
fais le poing dans ta poche
pendant qu'au faite ils parlent de toi
comme d'un passant estimable et pauvre
à qui chacun propose un chemin différent*

*va donc de l'avant avec tes antennes
plus innocentes que les voyelles du ruisseau.
Que l'effraie se penche
sur le livre ouvert
et le poème en réponse
jette ses braises
aux joues de l'insomniaque
dès lors l'oiseau
tremble de savoir.
Je traverse les journées
à grands coups de miroir
allumant les portraits dans le noir
répandant les mêmes mots
d'amour sur les blés
que les éternels vols de ramiers
tout est dit depuis toujours*

*mais le monde attend encore
que morde la braise
sous le feu de la parole.*

*Chérissons les vestiges
qui nous sauvent de nous-mêmes
et de nos écœurements
qui nous sauvent de nous amers géomètres
recroquevillés sous les tentures utopiques
naguère plantés sur des cadastres phosphorescents
nos drapeaux dressés aux quatre coins
du savoir et de la folie
de l'amour et de la honte.*

*Un peu d'enfance en nous revenue
désormais aiderait à vaincre
les frimas intérieurs
un peu d'enfance à prendre
comme une hostie sur la langue
puis le lierre augural
nouerait nos ceintures
luisantes et vraies
sous la lune.*

*Nous avons de long en large
parcouru tant de labyrinthes et de contrées
que l'étendue peut bien dès lors*

*se coucher docile à nos pieds
la fatigue empourpre nos joues
et grisonne à nos tempes
les enfants guettent nos paroles sur nos lèvres
il n'est pas indigne de nous
d'allumer maintenant des brindilles d'espoir
dans leur paumes criblées de craie.
Plus loin toujours
plus loin creuse le désir
forant galeries et labyrinthes
où la raison et la sagacité
se perdent bel et bien
comme la science géographique et le désir seul
nous mène aux pays nouveaux où la vie vient à vous
avec des mots inconnus
et des ardoises toutes chaudes.*

FEU LE CALLIGRAPHE

*Titre qui nous laisse méditer sur les rapports entre peinture et écriture.
Le calligraphe est peut-être le Juste, le père défunt...*

*Dormir n'est pas s'appesantir sur l'invisible
dormir n'est pas boire au sein de l'irréel
dormir trace des voies dans les champs clos
rassérène les anciens dont l'heure n'est pas venue
étreint d'amour les veuves restées sans courrier.*

*Ecoute ce matin
le chant des écorces
auxquelles l'hiver arrache
toutes les vérités cachées
sur le mystère de vivre
hier encore elles retenaient
ce doux psaume de la poussière
qui nous console de n'être rien
et nous assure de survivre
sans fin dans les moindres rameaux
que vante le ciel aux astres.*

*Dans sa hâte à changer d'horizon
la lune parente appauvrie des calendriers
renverse son encrier sur les collines
alors tous feux éteints
les rondeurs halètent
derrière le rideau que tire
celle dont on espère une lueur encore.*

« Un peu de misère ne vous fera pas tort

*quelques épines ne vous porteront pas ombrage »
lance-t-on à ceux qui plus que nous
sont rongés par la soif et voient
leur chemise jour après jour rétrécir
il se peut qu'à l'automne nous soyons contents
d'avoir prononcé des paroles essentielles
mais quelle panique si l'on nous dit alors
« c'étaient là vos derniers mots ».*

*« Venir de là
être d'ici
au bout du sentier
régler ses comptes
être d'ici enfin
pour savoir aller
plus loin plus loin.*

CHASSEURS A LA PAUPIERE DE PLOMB

*La tempête ne menace pas
l'homme recroquevillé
sur sa poignée de graines
elle ne veut que le tenir éveillé
prêt à répondre
à la faim du loup.*

*Couché là j'attendais une paix
un semblant de paix au moins
même une parodie de paix
le temps de colmater les ébréchures des rêves
de se refaire un visage de séraphin
avec des pommettes de psalliotte
et les coqs ont passé à grands battements d'ailes
assombrissant l'aire musical du serpent
lui déclarant une guerre coûteuse et inutile.*

LE JUSTE (à la mémoire de mon père)

*Les troupeaux vont vers leur destin
qui est de ne jamais revenir
à leur point de départ
et de se compter sans cesse
ainsi vagabondent les amours
sans collier ni licou de prairie en prairie
s'inventant des passés exemplaires
qui ne trouvent d'existence
qu'aux dernières pages du livre.*

*Au bord de l'âge
l'ivresse vient en rêvant
même si le vin lèche encore
les bouches cousues
penche-toi davantage
vers le gouffre de plein ciel
qui te donne des nouvelles
de si loin.*

*Dernier voyage du juste
qui s'absente pour quelque éternité
dont les angles ne sont qu'imaginables
il laisse la porte entrouverte
pour permettre à nos bouvreuils
de le rejoindre un jour
nos petites mains d'enfants jouent encore
dans la chatière qu'un matin il façonna
pour nous aider à passer
d'un monde à l'autre.*

*Le juste nous avait enseigné
à ne pas avoir froid
et nous voilà grelottants
au bivouac insurgé
il nous avait montré les sentiers
de traverse parmi les ténèbres
et nous pleurons devant la porte close
le jour pourtant est proche
où sa leçon illuminera
les pages du cahier perdu.*

*Il était parti à pas de loup
traversant les jardins subtils
où les petits seigneurs affichaient leurs décrets
il ne cessa de marcher vers une certaine lumière
qu'il connaissait dès l'origine
sans la nommer jamais
il savait marcher comme les fauves
s'il le fallait
à la vérité il était un orchis
dressé sur ses couplets patiemment ourlés
il avait appris à lire
dans les astres dans les pommes et les iris
et le voici revenir au galop
dans une poussière d'or et de mélancolie.*

*Enfin le torrent ferme sa gueule
on a brossé le givre sur le toit
les ténèbres cessent de broyer le père
qui n'avait pour salut que son obstiné refrain
dont les humbles notes tremblotèrent
jusqu'au matin
puis la lumière cloua les yeux du juste
qu'elle emmena au loin
en lui tenant la main.*

ARRIERE-PENSEES D'ANTONIN DE CALABRI
L'épine

*piquée dans le cœur
tremble à peine et avoue
des regrets de parchemin
elle se hérissé d'un sang trop noir
elle s'empoisonne d'une goutte perdue.*

*Aimez au moins la pointe de l'iceberg
disent-ils
faites comme si
accompagnez votre courrier jusqu'au port
pour pouvoir dans l'autre vie
dire à vos petits enfants
que vous avez vécu ailleurs déjà
que vous avez quand même vu le monde
si peu que ce soit*

Le Déjeu, 1997, Editions Bernard Campiche, Yvonand

« Dans mon pays, les joueurs de cartes éclairés (qui ont l'œil vif et la science des registres) pratiquent volontiers le déjeu. Ainsi, dès la première levée, l'un des joueurs commet délibérément une présomption bévue censée alerter, par son incongruité même, le partenaire sur ses possibilités de jeu. Il s'agit moins de déjouer la stratégie de l'adversaire que d'inviter son camp à la vigilance. De même, il arrive au poète d'emprunter une voie de traverse pour parvenir à son dessein : risquer l'image incandescente qui illumine le territoire où s'accomplisse (atout singulier) l'aventure de la parole...

Le poète s'évertue à mettre en garde qui veut l'entendre : retourne les pierres, gratte le sable, méfie-toi du sens premier. »

Texte adressé peut-être au poète, déchiffreur des images qu'offre le monde et dont il doit se méfier du sens premier, lui qui les considère comme des paraboles, des allégories, des mythes...

C'est peut-être cette lecture allégorique du monde que le poète récuse quelque peu.

LE DEJEU

*Tant d'années passées
à courir le sens*

*en deçà du réel !
et le bruant dans la confusion des roseaux
d'un seul coup d'aile
t'explique l'incalculable
trajectoire du désir.*

*Si reconnaissante soit-elle
la bûche que tu façonnes
(et qui fait de ta main
d'hiver une main de printemps)
ne brûlera pas toute l'année
pour la sauvegarde de ta tribu
elle partira un beau matin
en douce à la façon des chots
écoutant en eux-mêmes
le sang noir prennant congé.*

*Ce soir-là nous parlions
entre nous à voix basse
sur le même ton que les augures
toujours s'adressèrent aux chiffres
entre les pages de notre livre de comptes
nous avions beau soustraire du langage nos défaites
nos chagrins s'additionnaient sans merci.
Si l'on prend garde
la mémoire vous coupe en deux
à la césure de vos musiques
et l'on tombe de blanche en noire
sous la médiation des gris
sans recours au point d'orgue
qui sauraient faire la lumière
sur la sincérité de vos grammes
et du coup vous voilà
ou le paria de ceci
ou l'arbitre de cela.*

*L'arbre que terrasse la tempête
ne dit hélas ni merci
il s'allonge sur son secret
à son mystère il donne congé
l'au-delà convient aux fuyards
tout est bien.*

*La pluie mourante console
le dernier pétale de l'églantine
c'est ainsi qu'on nous demande
de demeurer ce que nous sommes
dans le désordre de nos débris
alors que l'amour atermoie
à la porte.*

*Préparons-nous à disparaître
hors du désarroi d'une vie
d'abeille flouée par ses sœurs
préparons-nous dans les élancements
de miel qui dressent les corymbes du sureau
la pente alors devient bien douce
il ne restera bientôt plutôt qu'à attendre
que le tain s'arrête longuement dans les gares.
LOUANGE A QUI REVE DEBOUT*

*Solitaire au bout du rameau
tremble la tendre feuille
elle est à la fois
le commencement
et l'achèvement
et c'est pourquoi
elle ne dérobera pas
à l'insulte et aux morsures
de qui se croit
immortel.*

*Tu n'es plus à l'école devant tes terreurs d'encre
et pourtant tu hésites à prédire
le parcours du scarabée à la poche percée
il est moins rusé que toi
qui ne dors que d'un œil
et qui demandes consolation
pour chaque écaille que tu perds
et qui se change jour après jour
en cendres et humus.*

*Tu voudras aller toujours plus loin
dans l'incroyable dans le rougeoyant
tu voudras mériter des éloges de papier
il te faudra porter
bien haut ta tête de morille
sur ce tronc de malle-poste en rade
il te faudra courage et bannière de venin
pour passer ainsi les bornes cuirassées
sans encourir ni indignité
ni châtement*

*et tu sauras pleurer debout
à peine penché sur les ruches
éventrées une à une.*

*Tu t'éloignes de ta maison
sans te retourner sur tes pas
tout va semble-t-il comme il est écrit
mais si le doute soudain
te fait frissonner
confie-toi au scarabée
lourd des noirceurs du monde
plutôt qu'à la violette prolix
compte tes amis
entre le pouce et l'index.*

*Devant l'énigme de faux ciels délavés
ne te décourage jamais
même si ta bonne étoile
ne répond plus à tes lettres
qu'une amitié de chien de paille
suffise à te rafraîchir la tempe
et que les humbles grains de glanure
te consolent d'avoir laissé
mourir de honte ta faucille d'infortune.*

*Le moindre rameau sur ta têtet
t'invite à prendre de la hauteur
à te considérer sans fard dans la glace
à la rigueur dans le miroir du ciel
mais ton regard insiste sur les cailloux du chemin
tu vois tes pieds en canard te conduire à la messe
tu margotes dans le chant grégorien
parions qu'un jour tu ne sauras
sous quel nom on t'a demandé de mourir.*

*Si dans ta main la plume de geai
se rebelle autant qu'au bonnet du chasseur
rapproche-toi du chemin des écoliers
pour te remémorer comment
l'encre chantait dans l'encrier
ce chant qui te guérit
à jamais des limaces arithmétiques
ne t'étonne pas d'avoir enfant déjà
sosouffert ce qu'endure
un poète aujourd'hui.*

PAPIER DANS LA FENTE DU MUR

*De l'ombre qui te poursuit
même quand tu lui jettes des pierres
tu n'auras jamais ni l'adresse
ni l'agilité ni le mordant
tu n'auras davantage son audace
ni sa légende légère entre les yeux
tu n'auras même jamais
la première lettre de son prénom.*

*Vous me voyez comme en détresse
avec mes valises lacérées
mes cordages défaits
mes focs rapiécés
vous me voyez avec vos yeux d'otages
alors que je reprends mon souffle
dans l'éclaircie des pages blanches
pour secourir vos épaves au large.*

*Ai-je trop hésité
dans l'entrebâillement des portes
la tombe vite sur les incertitudes
dès lors je n'ai plus peur de mon ombre étale
je crains plutôt
celui qui la gouverne.*

SCENES ET RECITS AU BIVOUAC

*Un bâton bien droit
dit autant de mensonges
qu'un bâton noueux
sachez trouver le seroiteur
qui même courbant l'échine
ne trahira jamais vos pensées
quand il passera
d'une maison à l'autre
en clopinant.*

*Ne me gardez pas rancune
si je renonce à jouer cet épervier
qui d'un œil rouge vif fait taire
tous les chants et leurs tentatives
je ne souhaite que méditer
sur les carnages dont vous me parlez
tandis que sursaute au bout dfe ma langue
la première goutte de sang
tombée de dieu sait où.*

*Pierre par pierre
je bâtirai mon église
entre deux vagues attardées
entre la dune et l'éther
à la façon d'un arbre
plongeant des racines profondes
dans l'indifférence des ingénieurs.*

*L'écureuil que tu envoies et qui te nargue
n'en sait pas plus que toi
quant aux nouvelles qui n'arrivent pas*

*des territoires arides qu'on t'assigna
et tu as beau interroger l'œil du lézard
ou les restants de pive sous le sapin
fais-toi petit toi qui doutes du lendemain
que ta dernière chance soit ton souffle
oh écoute écoute
les rires des filles libres au loin.*

FABLES DE L'ENVERS DES CHOSES

*Prends garde à la lucarne
qui te regarde au fond des yeux
elle défait les plis de ton secret
elle t'invite vers un au-delà
dont tu as tout lieu de craindre
qu'il ne soit pas une récompense
ni un espace parfumé de moissons.*

*Que diriez-vous d'une croisière
dans l'aigre fraîcheur des fourmilières
d'un déjeuner sur l'herbe d'un autre monde
ou d'une escapade aux lisières de l'infini
à l'endroit si imprévisible de l'envers des choses
que diriez-vous d'une brève halte
dans l'hémicycle des saisons inachevées
que diriez-vous de toutes ces joies
que nous saurions nous donner
si nous le voulions
si nous savions patienter
sous n'importe quel masque ?*

Sauver sa trace, 2000, Editions Bernard Campiche, Yvonand

Suite de textes autobiographiques et qui reflètent la relation que le poète entretient avec son présent.

Remémoration qui va de pair avec la quête du rapport à soi, au monde, à la poésie.

« Quiconque voit sa vie passer en un rêve incendié brûle de montrer ses plaies et d'afficher ses épreuves. Ainsi le poète, sur son infini chemin de ronde qui le retient loin des sources qu'il invoque pourtant, débusque dans le labour du temps les effluves dont il s'enivra pour dire son périple. Il a chanté souvent pour couvrir l'assourdissant tumulte du monde et, tout aussi bien, pour se consoler d'avoir été à jamais banni de son enfance. »

*La rivière parfois
Tremble se noue
Pourtant jamais
Elle ne se retourne
Pour voir si on la suit.*

LE MUGUET PERDU

PREFACE A UN LIVRE DES REGRETS

Nous avons arpenté la forêt insoucieusement tout l'après-midi, sur des sentiers de framboisiers, quand à l'orée d'une clairière la présence odorante d'une touffe de muguet nous

étreignit. Nous fîmes un petit bouquet de cette fleur si belle, que nous connaissions un peu pour l'avoir rencontrée une seule fois dans quelque jardin très châtié. Quelle surprise heureuse nous réservions à maman et quelle joie en nous aussitôt tandis que, vautrés parmi les aspérules et grisés de tant de parfums, nous dévorâmes notre part de brioche ! Plus tard, à l'instant de pousser la lourde porte d'entrée de la demeure familiale, l'un de nous s'écria : « On a oublié le bouquet... »

Consternés, nous retournâmes sur nos pas jusqu'à la haie qui avait hébergé notre agape. Nous eûmes beau fouiller et refouiller le sous-bois en tous sens avec des yeux d'éperviers, le muguet resta introuvable.

Nous avait-il fuis ? Avait-il pris la clef des champs ? Nous rentrâmes tristes et penauds à la maison et pénétrés d'un lourd sentiment de négligence coupable...

La faute impardonnable, impardonnée, resta toujours notre secret d'enfants et le regret ne nous quitta jamais. Plus rien désormais ne serait comme avant. Rien, plus rien, même pas la douceur des contes ni l'enivante saveur du serpolet et du pain de coucou, ni les rêveries dans le miroir des eaux. Nous avons sept ans, huit ans, cinq ans... Et depuis lors l'injure au muguet n'a pas cessé de nous hanter. »

AVOIR EU

Un feu m'habitait
je le choyais
lui laissant la meilleure place
partout où nous faisons halte
nous n'avions pas de secrets
l'un pour l'autre
puis un jour un torrent
a déferlé entre nous deux
couvrant à jamais nos paroles
de limon et de gravats.

En ce temps-là
on vivait entouré d'ombres en nos enclos
les jours ne cheminaient guère
en tout cas moins vite que les tours d'horloge
parfois une morsure d'orage
était notre seule pitance de la journée notre mère prenait son temps pour pleurer
et j'ajoutais mes sottises à sa peine.

A quoi bon retourner sur ses pas
à quoi bon remonter les pendules
la mémoire n'en brouille pas moins
nos jeux d'osselets et de salive
il suffirait de revenir avec nonchalance
à ce qui hier flambait en vérité
coupant le souffle des plus endurcis
la vie la mort sont devant nous camarades
deux lueurs qui balisent notre route
parmi les trappes en relief
et les pièces en creux.

*Pleurer sa mère défunte
n'est pas renoncer à s'enivrer
du parfum des linges dans l'armoire crevée
mais il faut beaucoup d'années
pour baisser de quelques degrés la fièvre
pour apprendre à ouvrir les yeux
sur les jupons étrangement dévastés
et les lettres d'amour à jamais illisibles.*

*Sur mon chemin d'écolier
j'aurais aimé faire quelques pas de plus
hors des règles et des marges
et que cet épisode fût une tache
indélébile au cœur du livre
un précipice un à-pic entre deux pages
et qu'il n'en fût jamais question
de génération en génération.
« Connaître le bonheur sur terre »
voilà juste un rêve d'oiseau
qu'on a chantonné toute sa vie
pour croire à quelque chose
se retenir à quelque aspérité
entre deux mondes
entre le vide d'en bas
et le désert d'en haut
on ne pourrait s'être trompé
que sur les bémols
comme la corneille criant
sans fin papa.*

*Et mon enfance passa
comme un orage
n'oubliant aucune colline
laissant à d'autres
le soin des braises et des brindilles
gardant à son profit
la cire et les épingles
pour façonner les sortilèges.*

AVOIR ETE

*Ce matin la violette
m'a regardé au fond des yeux
et dès lors je ne saurai plus voir
perler au sein de lait
et je n'y entendrai goutte
qu'est-ce donc que le printemps
en termes saisissables et matériels
qu'y a-t-il d'ailleurs à comprendre
en dehors de l'indicible ?*

*Las de tout et de lui-même
le poète somnambule
traverse la nuit hivernale
en jetant des pierres en l'air
qui rallument dans l'œil
givré du faucon
des vengeances d'homme.*

*Me donnerait-on mille ans de plus
pour récolter tout ce que j'ai semé
que je n'éviterais pas le vertige des chiffres
qui dès l'enfance
me rongea les sangs et les os toute saison à chaque carrefour
du calendrier me le crie « l'eau-de-vie native n'a pas de cousins
n'a pas raison contre le cours des semences ».*

*Sois heureux
si l'automne te laisse
une seule noix et
un unique papier minuscule*

*pour dire ton âge
pour t'émerveiller encore
et survivre.*

*Où se reposer de ses chimères
on vous le demande
quand votre chat rôde
d'une solitude à l'autre
narguant les vieilles qui
de l'aube au crépuscule
enfilent des sanglots
où se cacher pour rêver
sans susciter les convoitises
où fuir où s'engouffrer
où disparaître ?*

*Je marche j'avance
j'avance sur un pâturage pauvre
grand comme une main d'homme
j'essaie de me rappeler quelques noms
parmi ceux de mes compagnons
dont il ne me reste qu'un rire ou un juron
et la mémoire renâcle parmi les ronces
pourquoi continuerais-je de marcher
avec en tête des initiales estropiées
qui ne disent plus rien à personne ?*

*Les ans ont passé il est vrai
comme des fumées de locomotives
lancées dans le désert
mais d'autres années viendront encore au relais
parce qu'il faut bien affronter
les traquenards jusqu'au bout
des années qui ne seront guère
que des saisons désordonnées
pour devenir enfin
des nuits et des jours sans pain
avant que les minutes ne s'égrènent
du bout des lèvres au sein dernier.*

SAUVER SA TRACE

AU SILLON RETROUVER SA VOIE

Dira-t-on, ayant usé un à un tous les chemins d'écoliers, que la boue fut notre plus fidèle compagne tant dans l'envolée conquérante parmi la cohue des rêves que dans le cahotement des rencontres de hasard ? Certes, la fange à nos semelles révéla-t-elle notre passage en maintes régions que la sagesse nous eût commandé de fuir sitôt gagnées. Nous suivions un sillon vague qui, à la longue, ne nous conduisit qu'à nous-mêmes et à nos incertaines aventures de loups bien trop civils : on ne nous céda pas le moindre lopin de telle géographie de jachère. Déjà, c'est dans la glaise que nous progressions.

Ayant appris à disparaître (par force, par raison, par ruse), nous nous fîmes gloire de passer inaperçus. Mais à ce jeu nous ne semâmes guère que le doute sur la réalité de nos cheminements. Il s'en fallut même de peu que nous ne disparaissions à notre propre regard. C'est pourquoi, passé les bévues et les lunes, les coups redoublés du sort commun nous amenèrent à retourner de plus en plus souvent sur nos pas, vérifiant anxieusement que le limon avait bien enregistré nos traces. Sinon, pensions-nous, rien n'attesterait jamais que là nous avons aimé, là nous avons forcé le destin, là nous avons porté des cris aux nues. Réplique fut donnée à ceux qui nous avaient accablés de railleries et de Montrez donc vos cicatrices ! Faites voir vos brûlures ! Dès lors, ayant été autant qu'on puisse l'être au fond, nous osons dire : voyez, nous ne cessons de devenir.

FAIRE (HALTE)

*Parvenu au port après tant de peine
j'aurais voulu remonter le courant
non pas faire machine arrière
pas davantage que battre en retraite
après tout la mer était si belle
mais revenir à petites brasses sur mes amours
me devêtir à nouveau dans le lit des rivières
déserté bien trop tôt
à petites gorgées remonter la voie des eaux
pour découvrir enfin peut-être
ce qui dort dans le silence étroit des sources.*

*Tu fus un père calligraphe
vouant aux majuscules
de purs déliés d'allégeance
tu savais inlassablement
rebâtir l'univers de traits fins
d'arabesques émouvantes
ainsi tu disais tout en vérité
même ne parlant que de loin en loin
aux marges du silence où s'active
la macération des vocables.*

*Ce peu de lierre
qu'une main douce t'offrit
laissera une ombre à ta tempe
ne t'en irrite pas
ne te retourne pas sur les murmures
que tu susciteras sur ton passage
ris plutôt ris du sang
qui te traverse de part en part
avec une telle indifférence.*

*Au cœur de l'homme est un enfant
qu'on entend compter sur ses doigts
est-ce le même en qui l'homme
déploie le firmament de ses lois
celui-là appelle chat le chat
qui a dévoré sa petite famille
et il raconte que plus l'homme pleure
et plus l'enfant vieillit.*

DEFAIRE (L 'OUVRAGE)

*Quiconque voue sa vie
à entendre par la grâce des fentes
le rupestre solfège de la lumière
peut s'asseoir à ma droite on ne le poursuivra pas
pour abus de confiance
on ne parlera pas dans son dos
à voix basse à ses enfants convoqués
on aura beau faire
celui-là fera chanter les livres
sous son oreiller.*

*Quand on a vu mes larmes
on m'a donné raison
on m'a remis en selle
plutôt qu'un masque on m'offrit
un sabre un crayon une pomme blette
puis le vent de Montvoie m'a poussé
jusqu'en mon ultime retranchement
où je recommence à chercher des réponses
jusqu'à quand ?*

à leurs questions implacables et dérisoires.

*(L'œil saisit
la douceur de la faute
que la lèvre savoure
le doigt se tait et
la main remercie.)*

*Les glaces peut-être
viendront fermer nos lits et nos livres
de même nos comptes plus que boiteux
alors il faudra faire vite
le temps d'un soupir à peine
d'un battement de paupières se rappeler
la douceur du visage de sa mère
et dans le lointain le sourd grondement
d'une enfance éternellement en partance
entre chien et loup.*

REFAIRE (LE CHEMIN)

*Rentrer en soi
retrouver cette fêlure qui
prétendait au statut d'âme
rentrer en soi veut dire
décrépir les hantises
trouver des lenteurs
de bête sauvée des eaux
et hurler C'est moi
je suis revenu
laissez-moi m'asseoir
juste le temps d'un souffle.*

*Encore un devoir de vivant
poser sa plume toute chaude
et reconnaître que la vérité
s'apprend de même que l'algèbre
avec une même crédulité
qu'elle ne tombe pas des cieux
et ne trône pas dans l'aura des livres
il est temps encore d'enseigner
le métier incroyable d'otage
goutte à goutte
en l'imminences de l'incision
dans l'artère déroutée.*

*Le roitelet vola si haut
dit-on
qu'il perdit connaissance
la connaissance du monde ancien
avec l'espérance
de retomber en enfance
ne vous y risquez pas
vous qui croyez en une autre vie
vous qui pensez peut-être
que le bonheur est en l'air.*

*Le doute dépose sa buée
sur le miroir
et l'image de toi aussitôt
prend le large
pour s'établir
en des contrées moins hostiles.*

Au rendez-vous des alluvions, Carnets 1983-1998, 1999,
Bernard Campiche Editeur, Orbe

Carnets intimes du poète qui travaille en se promenant et tente de définir son rapport au monde, à la langue du monde, le rapport du mot à la chose, du signifiant au signifié.

« A force d'accumuler, au fil des ans, des notes et des esquisses d'écriture à tout propos, on finit par découvrir en son aval un empilement alluvionnaire qu'il faut bien se résoudre un jour à inventorier.

De tel amas est prélevé et rassemblé ici, qui, aux yeux de l'auteur, dévoile ses obsessions, ses sentiers, ses contradictions et qui peut éclairer l'œuvre publiée jusqu'ici.

Notules, fragments, ébauches, confidences, relations de voyage, haïkus s'additionnent et se bousculent en une chronologie parfois incertaine.

Ces textes se révèlent être de deux natures presque opposées : le registre de la sédentarité, de la méditation et de l'immersion dans la nature, d'une part, et, d'autre part, la confrontation avec l'espace urbain et le mouvement du monde.

Pseudo-journal d'une vie à deux temps, le recueil témoigne de la tension incessante entre le dedans et le dehors qui peut se résumer dans la formule: sortir de soi, rentrer en soi. »

DJOFFE (patois d'Ajoie et de Franche-Comté. Ecume)

Observations de la nature qui ont une signification allégorique, morale, à usage humain.

Là où vous avez des amis, réjouissez-vous. Réjouissez-vous et ouvrez l'œil pourtant. Les ennemis ne sont jamais loin. Tel le diable dressant l'oreille autour des dévotions.

25 juin 92

(A chaque fois, inaugurant un nouveau cahier, je suis dès la première page saisi de fougue et d'espoir. De fougue et d'angoisse -bref, de désir. Comment ne pas trembler d'avance de la folie qui pourrait surgir, sur le fil d'une phrase, au début d'une homonymie, d'un lapsus ou d'une réminiscence ?)

3 août 92

Tant qu'il courut les bois, mon père toujours trop pressé eut cette âme de chanterelle qui s'exaspère et mollit selon les lunes.

4 août 92

*Ne claque pas la porte
Dans le dos du poète
ô ironique barrique des mauvais âges
il s'absente pour infiniment
percer de son falot de tempête
l'ombre qui l'enveloppe et se dérobe
cependant que l'éternité
le désigne du doigt.*

(A la mort de Jean Cuttat) 18 octobre 92

Que les chemins se suivent et se ressemblent et l'on va de l'avant, traînant avec soi sa mélancolie usée. Même si l'on se repère dans le vol de l'oiseau qui ne s'égaré jamais, tout sentier finit par se perdre. C'est ainsi que maint enfant s'acclimata à la selve, s'ensauvagea avec les louves.

20 novembre 92

Que le poète et la brodeuse soient à l'unisson du givre qui, chaque matin, abandonne son ouvrage pour le reprendre le soir à neuf sur un canevas vierge. Privilège de tout recommencer sans cesse. Amour de l'art, humour du givre.

15 décembre 92

La « bonne poésie » pourrait être celle qui impérativement ramène au réel. Sinon, quoi ?

31 janvier 93

La forêt tout entière n'est qu'un chant : total, pluriel, unanime, en quoi on peut, prêtant l'oreille, distinguer les registres, reconnaître tel ou tel instrument même dans cette anarchie sonore. On pense irrésistiblement (l'expression est éculée parce que le mot est facile) à un symphonie, oui, une symphonie déconcertante.

14 mai 93

*Tous crient justice
Beaucoup demandent pardon
Mais seuls quelques innocents
Bénéficient d'indulgence
Dérisoire bienveillance.*

15 mai 93

Le poète meuble le silence de ses propres doutes bourdonnants et fertiles.

31 mai 93

Bats la ronce tant qu'elle est jeune, afin que 'épine n'ait pas souvenir de ton nom, ni rancune quant tu tendras la main vers les baies mûres. Sois ferme dès le lever du jour, si tu le peux.

14 août 93

Ceux qu'on a vus au bord des routes faisant de leur unique pain cinq parts pour les mendiants à venir, ceux-là n'étaient pas assis à une table immense et ne portaient pas de pèlerine étoilée. Mais ils trouvaient leur chemin en lisant dans chaque regard rencontré.

24 mai 94

Halte, l'âge venant. Regarde en arrière. Contemplation de son sillon. Retour sur soi.

Nous n'en finissons pas de prendre congé, même si tout bout de champ nous propose de nouvelles rencontres, des amis neufs.

Vœux au Lièvre, à l'Orchis, à la Digitale. Le monde se délite dont nous découvrons les strates en enfonçant notre bâton en des glaises craintes.

7 mars 95

Pluie légère et fraîcheur vraie. Première (timide) feuillaison : le Prunus padus en pleine forêt si nue encore.

Besoin de rêver beaucoup pour saisir des soupçons de réalité.

13 avril 96

Raconte

*le temps qui passe
si près de nous
et qui ne s'arrête
que pour un soupir
sur le seuil
et un signe
à l'oreiller
19 mai 97*

*L'esprit s'élève
dans l'arbre du savoir
et trouve récompense
dans les rameaux
de la poésie.
21 mai 97*

*Ne laisse pas
s'étrangler la parole
dans ta gorge nouée.
15 septembre 97*

*Tandis que le regard
à peine effleure le paysage
qu'embue la fraîcheur matinale
le chêne jaunit à vue d'œil.
Depuis une semaine il se tue
à dire « La fête est passée,
Rappelez-vous, oh rappelez-vous
comme elle fut bonne »
et le livre se referme
dans un froissement d'ailes
point d'orgue sur un cri de geai.
Et à peine refermée la fenêtre
déjà je me souviens
de cette carte postale couleur de pomme
trouant l'immensité du gris
ce jaune tout petit suspendu
à l'extrémité du chêne.
C'est ainsi que passe une vie entière*

*lentement sous vos yeux
une vie d'aquarelliste frivole
une vie de commérage
sauvée par une soif d'absolu.*

6 octobre 97

Braves gens, calmez-vous ! Le poète ne traque pas, comme vous le supposez, l'indicible dont la capture ne vous réserverait que des pièges. En quête seulement du réel, ce qu'il vous en restitue est bien la réalité en creux, le creux du relief que tant d'autres, pour le célébrer, polissent à l'envi.

21 octobre 97

*Va ton chemin
prends l'air
par l'anse
saisis son sens.*

1 janvier 98

J'en veux à l'homme de l'art qui peint des murailles de Chine en plein ciel et qui ne voit pas l'eau monter à ses genoux. Qui creuse à coups de crocs philosophiques le cris des banlieues et qui méprise le la du chardonneret, etc.

8 janvier 98

*Qui a vu
ce qui se dérobe
sous la paupière qui se ferme
pour toujours ?
Qui fera parler encore
les graffitis des murs anciens ?
La vie la mort
inversent le sens
que l'on entendait au mille récits.
Le ciel descend d'un étage.
On s'appauvrit à perdre haleine.*

(A la mort de Raymond)

18 mars 98

Aurais-tu la vanité de ne considérer le monde qu'à travers ta propre lorgnette ? Aie donc le courage, de temps en temps, d'emprunter celle des autres, de retourner la trique contre toi, de ton doigt d'écorcher ta paupière.

1^{er} juin 98

D'UN CALEPIN DE BRINDILLES (à Jean-Pierre Monnier)

Je traque les signes qui parfois s'organisent en signaux. Saisir les signes de poésie, être attentif à ce qui clignote et reste cependant invisible.

Dire sans attendre. Que la parole s'élève aussitôt dans l'urgence. Par exemple pour raconter vertigineusement la brève histoire du bourgeon. Ou celle de la cascade pour qui la mort seul à un sens.

Pousse tes mots devant toi comme le scarabée roule sa pelote. Qu'ils soient tout ensemble ton secret et ton emblème.

La poésie n'existe que par ce que tu lui apportes de sens, par ton expérience personnelle...

DECRIURES

Notations de voyages, récits de rêves

On peut fréquenter la poésie, la pratiquer comme une pure ascèse balisant des voies vers un ailleurs. Mais on peut aussi l'exercer dans le quotidien en un travail concret sur les mots qui est aussi un travail sur soi. Cet exercice, alors, tient assurément éveillé, il constitue la meilleure des chances d'entendre et de déchiffrer les rumeurs du monde.

18 novembre 95

Etre non pas de son temps mais présent au temps ainsi que, à l'aube, l'églantine en son calice.

29 décembre 95

Le génie, c'est ce qui chante et s'élève quand tout se tait par grâce ou par devoir, torrents et guerres et même les cénacles de poètes confits dans la commémoration.

(Mozart, Shakespeare, Bach...)

31 octobre 96

CARNETS FURTIFS

Rêvé de nouveau de ma mère...

Je sors du sommeil et, dans une demi-conscience, je pense à ma mère. Et il me revient à l'esprit ce que mon père m'a confié après notre deuil et dont ma mère n'avait apparemment parlé qu'à lui : elle avait peur de la mort. C'est pour cette raison qu'elle m'avouait prier tout le temps, lorsqu'elle était seule, à chaque instant où elle n'avait pas d'interlocuteur devant elle. Elle priait comme elle respirait, pour lutter contre son angoisse, pour conjurer la mort. J'en viens à penser que, livrée à la solitude, elle pensait aussi tout le temps à la mort.

Méditer sur toutes ces années d'angoisse que je n'ai jamais devinés, se remémorer à ce sujet les menus faits et gestes, les conversations, les bontés si inattendues d'autrefois.

28 avril

MEMOIRE DES BUSCLATS

On ne peut aborder la poésie comme une pièce de théâtre. Il faut atteindre un « second degré » dont peu de comédiens sont capables. Il y faut une « qualité d'âme » qui ne va pas forcément de pair avec le talent... »

Je lui avoue que je suis peut-être « en crise » et que je suis en quête de voies nouvelles même dans des diversions. Je veux prendre de la distance par rapport à mes œuvres antérieures. Je tâte de la prose, courte, dense, incisive. J'ai la hantise de me répéter. Je ne sais où cela me mènera, mais le fil est maintenant trop tendu pour que je me défende contre la rupture. Il est possible que je me retrouve à mon point de départ, je l'envisage avec sérénité, je n'en serais pas désolé... Alors Char me confie avec gravité qui lui aussi est « en crise » et que depuis un certain temps il éprouve des difficultés à écrire : « Cela m'angoisse, je vous assure, je dois lutter, lutter pour une ligne, combattre mot à mot. J'en sortirai, j'ai confiance, mais dans combien de temps ? J'ai déjà vécu cette peine, notamment à l'époque de La Nuit talismanique. J'ai quand même écrit quelques textes qui paraîtront bientôt dans une nouvelle revue, Argile. Je vous l'enverrai.

Août 1973

POST-SCRIPTUM

La rencontre avec René Char, après des années de correspondance intermittente et chaleureuse, avait été longtemps différée...

Mais je dois à la vérité historique d'ajouter qu'un étrange malentendu a jeté un extrémisme une ombre sur cette amitié.

En 1976, j'avais donné en publication à des annales jurassiennes un poème de plus de deux cents vers que m'avait inspiré l'écrasement sanglant de la révolution démocratique du Chili. Intitulé La poésie est toujours debout, il évoquait en élans lyriques et oniriques, les

tribulations de l'amour livré à l'horrible haine des militaires hallucinés et sanguinaires. Dans ces circonstances tragiques, Pablo Neruda entraînait en agonie, ravagé par le désespoir autant que par la souffrance physique. L'image du poète mourant conjugée à l'anéantissement d'une immense espérance me hantait. D'un mouvement tout naturel, je dédiai mon poème « à la mémoire de Pablo Neruda ». Ayant obtenu de l'imprimerie quelques tirés à part sur beau papier de ces neuf feuillets, j'en adressai un, muni d'une dédicace émue, à René Char, au début de l'été 77... J'allai lui rendre visite en août...

« Vous m'avez envoyé votre beau poème inspiré par le Chili mais je dois vous dire très franchement que je ne comprends pas pourquoi vous l'avez dédié à Neruda ! Cet homme était un bandit. Il ne méritait pas votre hommage ! »...

« Poète de l'amour, oui, si vous voulez, mais c'était surtout un stalinien, un délateur qui a envoyé des centaines de gens en prison. Neruda était un vrai criminel... Je ne vous approuve pas ! Vraiment ce n'est pas bien. »...

Je méditai longtemps et souvent sur cette étonnante chicane dont je ne parvins jamais à saisir la justification, comme que je me tourne. René Char ne me fit pas l'envoi de Chants de la Balandrane qui parut en octobre de cette année-là, ni les recueils qui suivirent. Quand à moi, je n'omis point de lui adresser, en janvier 84, mon recueil Les Rescapés qui reprenait ledit poème en tête duquel, bien entendu, j'avais maintenu la dédicace à Neruda. Celle-là même qui avait décidé d'instituer, entre René Char et moi, un silence que rien n'allait plus rompre.

Décembre 1998

***Quelques fourmis sur la plage**, 2001, Société jurassienne d'Emulation, Porrentruy*

Livre né de la collaboration amicale entre le peintre Pierre Marquis et le poète, l'artiste ayant interprété librement les apostilles proposées par l'auteur.

Les œuvres originales, aquarelles et dessins à l'encre, ont été exposées à Porrentruy en décembre 2001.

LE CHAMP DES SIGNES

Réflexion sur le langage, les codes, les alphabets, les symboles.

Qu'est-ce qu'un code, sinon une loupe à l'envers vouée à rendre minuscule l'appréciable et insoupçonnable le tangible ? Le signe, en somme, pris à revers, brouillé dans le seul dessein de retarder son dévoilement. Quelle histoire pour rien, encombrée de lettres jambes en l'air et cul par-dessus tête...

Des faucons amicaux chassent pour nous à la périphérie des songes. Ils déposent sur notre poing des débris que les enfants de nos enfants assemblent fébrilement selon des règles sinieuses. Ici toute ébauche est un gage inouï. Ici tout pourrait recommencer.

APOSTILLES (« annotation en marge ou en bas d'un écrit »)

A lire comme un art poétique ou une réflexion esthétique pour toutes les formes d'art.

*Envoûter l'âme
Captiver la fumée
Braver la braise*

*Douter d'une seule étoile filante
pour croire au poème advenu*

*Dénuder l'invisible
Tutoyer la beauté*

*Endurer l'éphémère
Egrener l'éternité*

Apprivoiser l'infini

***Fables des orées et des rues**, 2003, Bernard Campiche Editeur, Orbe*

« L'univers de Voisard est tissé de muettes et mystérieuses transactions entre les bêtes et les hommes. Il n'est que d'ouvrir les **Fables des orées et des rues**, pour découvrir le bestiaire du poète jurassien : du chien au loup, du chat au rat, de l'ours à la corneille, de la grive à la mouche, des poules à « un crapaud bouffi », les bêtes entourent le fabuliste de leurs présences énigmatiques. Loin de singer le monde des hommes, selon le procédé classique de la fable, elles ne sont pas non plus saisies et observées dans leur singularité animale, mais bientôt figurées, nommées, posées comme des chiffres dans l'équation du poème.

Chaque fable propose un croquis, mime un semblant de récit, trace un petit tableau où la rigoureuse logique de l'enchaînement syntaxique contraste avec le heurt parfois saugrenu des images et des codes : « liturgies et « jurisprudences », certes, mais aussi dictons et proverbes détournés, locutions rompues, formules de contes et de devinettes, lambeaux de narration et de rêves composent un univers qui fait peut-être de Voisard le plus surréaliste des poètes romands.

S'il y a une cohérence plus souterraine, c'est celle d'un regard et d'une voix qui s'enchantent de l'ordinaire de la vie, quitte à en dénoncer les prédateurs, ou à en dégager une sagesse. Affleure aussi, plus furtivement qu'autrefois, l'évocation d'un coin de pays, l'Ajoie. Pays

reconnaissable, pays sensuel, pays aimé, où l'on croise tout un monde auquel le père voue ses maximes chaleureuses, cinglantes et bourruées. »

Marion Graf, le Temps

«On ne peut pas lire le titre de ce livre sans penser aux Chansons des rues et des bois de Hugo, et ce rapprochement aide à la lecture : petites choses faites pour tout un chacun et venant d'un vieux sage, choses qui sans avoir l'air d'y toucher nous disent le plus important, dans l'esprit d'une sagesse pseudo-populaire qui n'est en fait que le bon sens, mais assorti de cette acuité du regard incomparable que donne au poète la pratique de l'image. » (A. W.)

DEDICACE

« Aux grands-mère qui faisaient des histoire avec rien, aux enfants perdus sur les banquettes des villes, à mes frères de maraude, ... à mes dents de lait... à celles dont j'ai oublié le nom mais pas le regard,... au bol ébréché de mes quinze ans, à la maison qui pensche, aux bas de tante Héliette, aux souvenirs trompeurs,... à Henri Pichette (1924-2000), aux cueilleuses de belladone, à ma vieille musette bien-nommée, au martin-pêcheur, aux romanichels du jeudi, à mon petit doigt. »

AVANT-DIRE

« Quitte à retomber de haut en ce pays d'enfance (plus on vole haut plus la route est étroite), l'affabulation fait feu de tout bois pour éclairer dans la porte les fentes les plus utiles à l'entendement de l'indicible. Chaque écolier égrène ses couplets que ponctue le refrain du merle soi-disant persifleur. Tout mainier interroge l'horizon où s'ombrent les soleils, où en secret mijote la queue des fables. »

ORDINAIRE DE LA VIE

LES ERRANTS

*Jour après jour les émigrants
bâtissent de frêles jonques
d'écorces et de papiers
misérables remparts contre
la détresse qui les a jetés du lit
les capitaines s'immolent pour le principe
les victuailles touchent maintenant
le fond de l'océan
on n'en est plus à un désastre près
c'est pourquoi l'espérance
-mouchoir effiloché-
a une petite place encore
au coin du hublot.*

LEGENDE DES INGENIEURS

*Ils effacent les montagnes
ils enfouissent les collines
ils exilent fleuves et ruisseaux
à chacun ils assignent son lit*

*ils n'entendent que d'une oreille
et ne parlent que leur jargon lourd
ils ne sont pas innombrables
et pourtant on ne les recense pas
comme les honnêtes trafiquants de foire
adressez-leur un compliment
ils vous tendent l'autre joue
ils ont refait le monde.*

L'APPEL DU LARGE

*On se résigne enfin
à quitter la maison orpheline
dont les sortilèges en colimaçon
descendent si bas si loin
la mémoire peine
à retenir les fils de son ouvrage
le vert et le noir ont beau
sceller tout le pourtour des taies
le sommeil en ces murs
ne se rappelle pas votre nom
si enrubanné d'estime qu'il soit.*

CONTES ET RECITS

LE CHANT DES FEUILLES MORTES

*Des matinées viendront et des après-midi
on m'aura fermé des portes
sous prétexte de m'en ouvrir d'autres
des feuilles mortes tomberont
dans mon assiettes pour me tenir tête
bien vivantes pourtant elles font le lien
entre le vert et le sec
ou plutôt entre la lumière et l'ombre
on parlera de tout et de rien
moi les coudes sur la table
et l'on viendra nous écouter
derrière la porte.*

DISCOURS A MES CHATS

L'AVENIR DES OISEAUX

*Quand nous aurons
arraché assez de feuilles
coupé assez de branches
abattu assez d'arbres
que deviendront les oiseaux
innombrables dans le ciel nu
y aura-t-il assez de place
pour eux dans nos maisons en cage
le bourgeon tremble entre les doigts
mouillés de brume
ou entend des trilles
hachés derrière les taillis.*

SORNETTES ET SONNERIES POUR FAIRE SORTIR LE LOUP DU BOIS (à Tristan Solier)

... a fait l'objet d'une prépublication accompagnée de dessins originaux de Tristan Solier, pour les Authentiques Vrais Amis du Clou, Centre d'études clavologiques, 1990

*Il n'est plus temps de fredonner
sous le velours des dictons rapiécés
il y a lieu enfin d'être ici*

*et de savoir se tenir là où il faut
quand l'espérance vous écarte
les paupières jusqu'à les déchirer
être paisiblement celui-là
qui s'arc-boute à l'avancée des glaces
et qui trouve d'instinct les chemins
comme l'eau roulant insoumise
au flanc rêche de la montagne.*

*Allez
allongez la foulée
prenez de la peine
rattrapez l'aventure
dont dépend votre destin
elle dessine au firmament
les quatre coins de votre gîte
levez la tête ouvrez les yeux
travaillez et prenez de la peine.*

L'Année des treize lunes, 1984, Edoitions de L'Aire

Unique roman d'Alexandre Voisard.

On y rencontre plusieurs destins (Clotilde et Raton Nadia et Jim, Angelo et Clotilde, Jim et Clotilde) qui voudraient se croiser, mais qui n'en trouvent pas les moyens.

Avec toujours un thème cher au poète, l'initiation – éternel conflit entre désir et réalité - est un thème récurrent. Ici, celle de Raton, jeune héros qui embrasse aussi bien l'éveil à la sexualité, au groupe social et au côtoiement déroutant de la vieillesse.

« Les quelques humbles destins dont le narrateur nous présente un moment particulier sont le jouet des conjonctions d'étoiles fatidiques, de celles peut-être qui ne se produisent que lorsque treize cycles lunaires complets parcourent l'année. Des êtres dérisoires et d'une terrible vérité se croisent ou plutôt cheminent ensemble vers un endroit trop idéalisé, trop rêvé, qui n'existe pas, ou qui est tellement différent de ce qui les appelait qu'ils n'y trouvent que la révélation de leur misère. »

« Nos héros l'éprouvent en cet instant où, écrasés de fatigue, la bouche sèche, ils gisent muets sur les bancs publics de Limoux : La vérité est toujours enfouie.... Comme une rengaine de catéchisme que la mémoire dévide à peine. Enfouie ! Réminiscence s'évanouissant dans une bulle. Et enfouie si profondément qu'on pourrait creuser des jours, des mois. Au fur et à mesure qu'on s'en approcherait, elle s'enfoncerait davantage, se rétracterait, se déroberait toujours. Ils avaient beau se taire, ils savaient tous que cette pensée amère traversait chacun d'eux. »

OPERA BUFFA

Humour et ironie sous toutes ses formes

Petites histoires, miniatures ou fables qui tourne autour d'une idée, d'une surprise.

Je ne sais pas si vous savez, 1975, Editions Bertil Galland, Vevey

LE SOMMEIL DU JUSTE

JE marche parfois la tête en bas. Ce n'est pas que j'y prenne plaisir (encore qu'autrefois on nous enseignât combien cet exercice est propice à l'âme dans le corps). Mes mains saignent à tâter ainsi sans fin le sol de tout mon poids.

Mais si je m'abandonne à tant d'inconfort, c'est que je rêve et que toute résistance est inutile, Essayez donc de vous dresser contre vos songes, de les défier au sabre : vous étoufferez vite sous l'étau de vos draps.

COMPLAINTÉ DU CHEF DE CONVOI

J'avance, j'avance. J'avance. Plus j'avance et plus je piétine. Je piétine, je piétine et pourtant j'avance. Est-ce mon ombre qui me retient en me suivant ? Avec ce soleil continuellement en face, c'est dur de piétiner. Et la subsistance qui ne suit pas, et le courrier qui reste en rade. Et les gares inaccessibles qui s'écroulent au loin dans un grand fracas populaire. Maintenant seuls les trains restent sur place, avec moi qui piétine et progresse en vain. Ah ! comme je voudrais reculer, reculer. Reculer jusqu'à la gare de ma naissance qui n'est plus qu'un point sur la carte, un petit point entre deux droites qui se fuient depuis toujours.

LA FAIM AVEUGLE LA NATION

Mon compagnon, quant à lui, était moins affirmatif : « Avec la chevelure qu'elle a, comment savoir ? » De fait, on ne voyait ni ses yeux, ni ses épaules, ni sa poitrine. Je laissai échapper dans un soupir : « Si au moins on pouvait la toucher... » Mais avec cette foule qui grossissait sans cesse, il était impossible de s'approcher davantage.

Dès lors, nous nous contentâmes de regarder de loin les innombrables mains qui se tendaient pour attraper au vol le blanc duvet que la jeune fille, plumant ses oies, lançait autour d'elle avec de grands gestes de théâtre. Au bout de deux heures, nous nous mîmes à haïr cette foule qui se montrait si friande de plumes, alors que la vraie beauté, la chance, c'était la fille elle-même, enveloppée de son mystère.

Un train peut en cacher un autre, 1979, Editions Bertil Galland, Vevey

« Tous ces récits sont à la première personne. L'auteur se donne le regard, les souvenirs, la remémoration douloureuse de narrateur qui sont aussi les protagonistes ou au moins les partenaires principaux de ces histoires.

Ces identités de narrateurs que prend Voisard sont tellement poussées que chacun a sa voix propre, qui se matérialise en quelque sorte dans une écriture personnelle. D'où une grande diversité dans l'énonciation comme dans la narration.

C'est pourtant profondément la même vision, qui fait de ces récits un seul livre. ... C'est quelque part le même sujet qui s'exprime, avec ses obsessions récurrentes, dans l'exposition des corps, la monstration des seins, des touffes, des attouchements plus ou moins vulgaires. C'est le rappel, sous des identités diverses, de la même enfance. Le même désir qui toujours recommence. »

LE CLUB DES ROBERT

« Avec mes cheveux si clairs, si lisses, coupés courts sur le front, avec mon regard franc et ma démarche décidée, j'aurais pourtant bien mérité de m'appeler Jérémie. Ou Venceslas, ou Hippolyte. »

« Théodore est mieux que Paul, Rodrigue est mieux que Pierre ou que Jean. En tous cas, Anselme est plus plaisant que Robert, qui est le nom qu'en fin de compte je porte... J'y ai pensé avec tristesse en relisant la lettre trouvée à midi dans ma boîte aux lettres :

Cher Robert et ami,

Nous devons votre adresse à l'obligeante compréhension du Centre d'informatique de la Ville.

A la suite de circonstances fortuites, les sous-signés, portant tous trois le prénom de ROBERT, ont imaginé qu'il serait plaisant que tous les messieurs de la ville portant ce beau prénom se réunissent en association. Notre but est de cultiver l'amitié et de nous détendre dans une joie saine et commune... »

Cette invitation inattendue ne m'avait pas séduit, il s'en faut de beaucoup. Masi comme je suis seul puisque ma sœur est en cure à la montagne à la suite de son infarctus, et comme de surcroît le bureau où je travaille est fermé le samedi, une sortie ce vendredi soir ne devait pas me faire de mal. »

« Messieurs, chers amis, j'ai pris avec mes deux camarades ici présents l'initiative de vous réunir pour décider officiellement la création du CLUB DES ROBERT. ...

Je vous propose donc pour aujourd'hui une discussion générale sur notre activité future, sur vos souhaits, après quoi nous procéderons à l'élection du comité. »

« Puis le grand jour arriva. Nous étions, en ce deuxième vendredi d'octobre, une trentaine de membres du club à prendre place dans l'avion qui allait nous conduire d'un coup d'ailes à Paris. »

« Je ne m'étendrai pas sur la soirée qu'on passa aux Folies avec une joyeuse excitation de collégiens. Une excitation qui, loin de s'apaiser, après le spectacle redoubla. Rattoni dirigea notre bande vers Pigalle...

Je dormais depuis quelques heures déjà quand je fus réveillé par un vacarme épouvantable. Des gens criaient et riaient non loin de ma chambre. Je me précipitai dans le couloir. La porte de Boubou était ouverte. Dans la chambre, quatre ou cinq membres du club, titubants, gesticulaient autour d'une femme dépoitraillée et court vêtues qui s'était couchée en travers du lit....

Boubou était debout sur le lit, s'appuyant des deux mains contre le mur. Il était pâle, il tremblait, comme terrorisé...

Maintenant Boubou pleurait comme un vrai gosse. Je l'emmenai dans ma chambre, je le consolai du mieux que je le pus et lui proposai de dormir dans ma chambre, qui avait deux lits. »

« C'était dimanche, notre dernier jour à Paris, et nous devions prendre l'avion du retour le soir même...

Le soir venu, c'était grand branle-bas à l'hôtel. Boubou Luthy restait introuvable et le comité décidait d'envoyer, avant le départ pour l'aéroport, une délégation au commissariat du quartier. »

« Ce fut mon dernier contact avec le Club des Robert, outre la lettre de démission circonstanciée que je postai le lendemain. »

« Plusieurs semaines ont passé, dans une grisaille qui me paralyse et obscurcit tout ce que journallement je côtoie. Je n'ai pas de nouvelles sinon, il y a huit jours, une lettre d'excuse des Robert contresignée par Rattoni et qui m'informe que la police n'a malheureusement pas de nouvelles de Boubou. Je ne donnerai aucune suite à cette missive.

Ma sœur, qui est revenue de convalescence, à son tour me soigne comme si j'avais hérité de sa maladie. Je ne suis pas aimable avec elle, je ne lui parle presque plus et elle s'inquiète car jusque-là je lui confiais tout de moi. J'ai perdu l'appétit. »

« Après avoir pesé tous mes mots dans une succession de brouillons, je viens d'adresser la lettre suivante : au Département de Justice et Police Service de l'état civil et des naturalisations...

Le but de ma missive est donc le suivant. Ne supportant plus ce nom de ROBERT, qui est pourtant mon propre prénom, je vous demande l'autorisation de l'abandonner officiellement et définitivement. N'ayant pas de deuxième prénom, je souhaite à l'avenir et dès que possible porter le prénom de LUCIEN qui était celui de mon défunt grand-père, homme de bien à qui personne n'eut jamais rien à reprocher.

Seule, la reconnaissance officielle de mon nouveau prénom me fera oublier cette haine que je voue au nom de Robert et qui ne fait que m'inciter aux pires excès. »

« Je ne désespère pas.

J'ai encore une chance d'oublier, de tirer un trait sur une période particulièrement malheureuse de ma vie. Je compte bien encore goûter à la douceur du foyer, aux côtés de ma sœur dévouée.

J'ai confiance. »

LA DRUIDESSE EN PLEURS

« Les appels téléphoniques, durant plus de deux mois, n'avaient pas cessé...

« Pourquoi ne venez-vous pas enfin rue de la Paix, numéro 15, deuxième étage à gauche, à 21 heures ? »

« Avec le temps, la voix m'était devenue familière, en tout cas ce n'était déjà plus maintenant qu'une prudence de chat estropié...

après deux semaines de silence, je fus même saisi d'un vertige panique.

Je me vêtis avec soin, veillant à ce que mon élégance ne parut trop recherchée, choisissant une cravate marine.... Puis je me dirigeai vers la rue de la Paix...

Au deuxième étage, mon cœur battait très fort. A gauche il n'y avait pas de nom sur la porte, mais un billet était épinglé :

A Monsieur Anselme Buvard

Poète

Malheureusement, j'ai dû partir précipitamment pour Paris auprès de ma mère malade. Venez, je vous prie, à l'adresse suivante : Pension des Rosiers, 29, rue Thiers, Ville d'Avray. Si je suis absente, je laisserai un message pour vous. »

« Je sautai dans le premier train pour Paris.

A Violle d'Avray, la pension des Rosiers était déserte... Il y avait une lettre pour moi, que j'ouvris fébrilement :

Ma mère est morte dans mes bras dès mon arrivée. Selon son vœu, je vais à Philadelphie en emmenant ses cendres. Je dois y retrouver mes tantes pour régler

quelques affaires. Si vous pouviez m'y rejoindre, 382, Chester Road, votre présence me serait d'un grand réconfort. El.

Et le soir même je pris l'avion.

Chester Road à Philadelphie, le mystère s'épaissit encore. »...

Une vieille dame cramponnée à sa canne m'accueillit... Elle fouilla sous son tablier et me tendit en tremblant une enveloppe blanche chiffonnée...

Je vais vers l'Ouest, vers l'Océan de paix. Vous me trouverez à Half Moon Bay dans une villa appelée Blue Bird... et qui est peinte en bleue ! Venez, venez, c'est important pour moi. Me permettez-vous de vous dire que c'est important aussi *pour vous ?* Eleonora

Je résolus de partir au plus vite. L'agence Swanson and Swan organisa mon voyage à la minute et le lendemain j'étais à San Francisco. Le soir même j'arrivais à Half Moon Bay. Je n'eus aucune peine à reconnaître la villa bleue, campée sur une éminence rocheuse au-dessus de la grève. »

« Tout était soigneusement fermé. Je m'assis dans un fauteuil d'osier sur la petite terrasse. C'est alors que je remarquai quelques objets restés sur la table de jardin... Mon attention fut soudain attirée par une enveloppe verte qui débordait du livre. Elle portait mon nom en grandes lettres : AU POETE ANSELME BUVARD. Elle contenait une missive et une chaînette en argent.

Vous avez compris que vous deviez venir à moi, suivant ce fil que j'ai tendu entre nous et qui unissait nos âmes plus que vous ne le pensez. Mais chaque jour qui passait le tendait davantage, il le tendait vers la mer où je suis appelée depuis l'enfance. Et vous avez trop attendu, trop hésité, le fil s'est rompu là où il devait se nouer. L'Océan m'ouvre les bras : il est le père, l'amant, le frère en lesquels on se résout. N'oubliez pas ma voix. Si un jour elle parvient à s'élever au-dessus des vagues, où que vous soyez vous la reconnaîtrez : elle chantera pour vous seul. Eleonora C. »

LA DISPARITION D'ELEONORA CURRINGTON

Half Moon Bay - On a perdu tout espoir de retrouver Mrs Eleonora Currington et les garde-côte ont abandonné les recherches hier. On pense qu'elle aura fait naufrage au cours de la brève tempête qui a déferlé sur le littoral lundi dernier. Mrs Currington était une personnalité attachante. Peintre et musicienne, elle passait la majeure partie de son temps en Europe. Elle avait eu une jeunesse tumultueuse mais, après sa rupture avec l'écrivain William M. Wells, il y a quatre ans, elle fuyait la vie mondaine et se consacrait à son art dans la solitude...

Depuis trois mois, je vis chez mon jeune neveu Rémy à Cagnes-sur-Mer. On me dorlote. »

« Mais qu'est-ce que c'est que ces murmures, ces plaintes, ces chuchotements, ces râles lointains que j'entends ? Je passerai ma vie s'il le faut à les distinguer, à les reconnaître, à les nommer : j'aurai peut-être alors enfin la clé de mon voyage, et je pourrai saisir le fil qui mène vers quel horizon, par quels gouffres, à quelle Eleonora ? »

D'UNE MADONE A L'AUTRE

La dame allait et venait au milieu d'un groupement d'étrangers parlant une langue bigarrée. Je l'avais vue d'abord de dos et, comme j'en ai la mauvaise habitude, je l'avais détaillée de bas en haut. »

« Puis elle comprit que je la suivais, et c'est alors qu'elle se retourna... Elle se détourna vivement, comme irritée. Un peu plus tard, son regard chercha le mien et elle me sourit. »

« Elle se dirigea ensuite rapidement vers moi et, ayant jeté un coup d'œil autour d'elle, me glissa dans la main un morceau de papier en disant : « Jusqu'à demain... »... Le papier était une carte de visite pliée en deux au nom de : Dottsa Mariangela-Prima De Giorgis critico d'arte Sur laquelle était écrit à la main : Hôtel Excelsior. »

« C'est le même vent, je pense, qui me poussa le soir venu vers la rue Kleber où l'Hôtel Excelsior fait tache avec ses boursoflures grises et macaronesques... J'avais pris place sur une chaise bien rembourrée, un peu à l'écart pour ne pas me faire remarquer, et je demeurais indécis. Ma perplexité cessa bientôt, car ma dame venait de faire son entrée, chargée de toutes sortes de paquets qu'elle maintenait tant bien que mal sous ses bras, les plus petits dans ses mains dont les doigts étaient entortillés de ficelle. »

« Madame De Giorgis vous attend, voulez-vous me suivre ? »

« Sa bouche avait maintenant l'air d'un fruit gras et archi-mûr. « Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? » demanda-t-elle en tenant la chemise de nuit dressée devant elle pour en examiner l'effet. Je n'osais le dire...

« Je vais l'essayer, vous me direz si elle me va bien... » Elle s'éloigna derrière un petit paravent, je commençais à avoir chaud et j'enlevai mon manteau que je posai sur un fauteuil. »

« Elle m'installa par terre sur de grands cousins, je voguais sur place, une houle électrique parcourait mon corps dévêtu, elle me fit prendre appui sur le coude droit et tendre mon autre bras sur mon genou gauche... »

« Comment cela survint-il ? Je vis dieu le Père, en personne, apparaître de très loin parmi les cumulus qui se dissipaient, porté par une demi-douzaine de séraphins joufflus pinçant des harpes. ... J'entendis une voix bourrue qui répétait : Réveillez-vous, réveillez-vous, voyons monsieur.... » Je m'assis en sursaut dans le lit, prêt à affronter le Maître Suprême. En fait, Dieu n'était qu'un homme vêtu de noir qui me secouait par les épaules. Je me rendis bientôt compte qu'il était aussi inquiet que furieux : « Où est madame De Giorgis, dites, où est-elle ? » »

« Mes souvenirs étaient vagues. Je demandai un peu de patience, ce qui me permit d'apprendre de leur bouche des choses stupéfiantes. Il était maintenant deux heures de l'après-midi. La femme de chambre n'avait pas pu entrer, la porte étant fermée de l'intérieur, et c'est le sous-directeur de l'établissement qui l'avait ouverte après force manœuvres délicates. Mais comment la porte était-elle restée fermée de l'intérieur alors que Prima, de toute évidence, était partie pendant mon sommeil ? Ca n'allait pas être mon seul étonnement. »

« Nous venons de constater que Madame de Giorgis, qui semble avoir quitté notre établissement tôt ce matin, a réglé sa note avec un chèque qui nous dédommage en outre largement pour les petites déprédations... L'incident est donc clos. »

« Je ne voyais sur le trottoir que des gens pressés qui, malgré d'agiles zigzags, n'arrivaient pas toujours à m'éviter. J'étais bousculé, ballotté d'un passant à l'autre. Le premier banc venu me sauva de la cohue. Je me tassai en relevant le col de mon pardessus, fourrai mes mains dans les poches où je sentis une présence inhabituelle : c'était une lettre accompagnée d'une photographie...

Grand Ami,

... Tant de femmes demandent à l'homme la propriété de son corps... Moi, je crois que s'approprier (dit-on ainsi en français ?) l'image du corps de l'autre est plus fort parce que chargé de symbole, c'est un acte important qui nous élève à la grandiose Expérience (=Connaissance) des grands maîtres de l'Art que je vénère tant. ...

Mais je vois maintenant qu'un grand trouble est en moi pendant que vous êtes si paisible dans le sommeil. Ce trouble signifie, je pense, que vous m'habitez sans le savoir. J'ai l'impression de vous avoir volé. Je croyais que je ne prenais délicatement que la plus fine enveloppe de votre corps et c'est votre âme que je vous dérobaï. »

« J'entrai dans un bar, m'installai à une petite table sous une applique très éclairée. Tout à côté de moi, une jolie jeune femme dont le frais visage reposait dans un énorme col de fourrure tigrée, buvait un scotch. Je m'enhardis et lui offris une cigarette, qu'elle accepta, je lui tendis du feu. Elle me toisa de deux grands yeux verts qui me donnèrent le frisson. Les yeux me

brûlèrent, mais je plantai de toutes mes forces mon regard dans celui de la femme dont le visage peu à peu s'illumina. Sa tête si belle bientôt émergea d'une auréole étincelante qui avait l'éclat de ces disques d'or que peignaient avec passion les Primitifs dans les représentations de la Vierge. J'étais, au sens propre, ébloui. »

« - Vous êtes triste tout à coup ?

- Je pense à des images, des images qui évoquent des corps.... Et j'ai peur d'avoir perdu mon âme...

- Votre âme ? enchaîna-t-elle avec un étonnement amusé, mais est-ce que ça existe, l'âme ? disons que nous en usons plusieurs, nous la perdons chaque fois que nous rompons avec quelqu'un que nous avons aimé et nous nous en refaçonnons une autre à chaque nouvelle rencontre de notre vie... Vous ne pensez pas ?...

- Votre histoire d'âme perdue, c'est drôle, me fait penser à une amie que j'ai en Italie. Férue d'histoire de l'art, elle est convaincue que la beauté d'un être peut lui être dérobée de la même manière que l'âme de quelqu'un peut passer dans un autre corps, pour autant qu'on le désire très fortement... quand elle en parle, j'en ris sans retenue, et elle se fâche. Quelle mystique elle fait ! Elle mélange le réel au surnaturel, elle confond l'art et la vie...

JE me sentis pâlir, mais je ne pus m'empêcher de poser ma main sur la sienne, tant j'avais besoin soudain de sa chaleur, tant la chaleur de ses paroles me transportait en des régions inconnues mais, j'en avais la certitude, tendrement hospitalières.

Déjà, je m'embarquais pour une nouvelle aventure. »

LE CINEMA D'EMMA

« Au bout de la rue, oui.

Oui, je crois que c'est au bout de la rue que l'angoisse m'a pris, que le sable a commencé à couler dans ma gorge. J'aurais voulu continuer, prendre à droite vers le square où l'on vend des frites. Je dus m'asseoir sur une chaise posée là par qui près d'une porte. Plié en deux, les

mains derrière la nuque, je ne voyais que ma salive former une petite flaque entre mes pieds. Emma suivait de loin, mangeant une glace et traînant péniblement ses sabots. Allez ! Je n'en peux plus d'attendre. »

« LE FRANC.COMTOIS, quotidien indépendant, 15 juillet 1939...
LE FIGARO AGRICOLE, 6 août 1937...

Ces journaux jaunis pouvaient bien avoir trente ans, ils ne m'en fascinaient pas moins, me parlaient vraiment d'événements que je comprenais, qui auraient pu à l'instant se dérouler devant mes yeux. C'était le cinéma de papa, quand j'avais huit ans et que j'allais voir avec lui les actualités. »

« *Ma nausée ne passait pas et pourtant j'avais envie de rire, de pouffer, de faire des cabrioles dans les éboulis, de poursuivre tout nu la belle Emma jusqu'au galetas, dans les herbes folles qui cernaient la maison. »*

Je n'ai pas beaucoup de mérites, le sens de la vertu n'étant pas en moi profondément ancré. Pourtant j'ai souvent des remords, parfois pour des brouilles, qui me poussent irrésistiblement à revenir sur les lieux de mes crimes. »

« *Depuis plus d'une semaine, j'erre à travers le pays. J'erre, mais je prends soin, chaque jour, de m'éloigner davantage du bourg où se sont jouées mes fausses amours sanglantes. Je vais à travers les champs, évitant routes et villages, me déplaçant seulement la nuit. Ma barbe pousse...*

Je dors le jour, la saison est propice, pourvu que l'été soit long et que les cigognes s'entêtent à conjurer le frimas. Je m'allonge sous un sapin, je me blottis dans quelque cabane, je somnole et bientôt je me mets à rêver comme un collégien. »

Maitres et valets entre deux orages, 1993, Bernard Campiche Editeur, Yvonand

Monsieur Buvard a cette capacité, comme son nom en témoigne, de s'imbiber de tout ce qui circule autour de lui.

C'est un poète, puisqu'il s'imprègne de la réalité et l'enserme par le langage.

SOLILOQUE DE BUVARD

Je suis un anarchiste que la paix civique et l'harmonie familiale, par exemple, comblent volontiers. Ce goût pour la félicité (et je ne parle pas de la béatitude qui suppose de tout autres dispositions) m'incite au rêve. Le rêve filtre les angoisses, rétablit le sens un instant dévoyé. Il me chante à l'oreille la musique que je souhaite entendre.» (in EPARS, notes et ébauches sans date)

MISERE DE LA LITTERATURE

« *Alors que j'attendais depuis près d'une heure, la porte daigna s'ouvrir comme dans un coup de vent. Un monsieur chauve à courte barbe m'invita à m'asseoir puis, ayant pris dans une boîte en porcelaine qui était devant lui sur son bureau quelque chose que je pensai être un bonbon et qu'en tout cas il ingurgita, il se mit à me parler sur un ton mi-grave, mi-jovial. Je me disais que n'aurais jamais*

imaginé ainsi cet éditeur connu. « Voyez-vous me lança-t-il, vos manuscrit ne manquent pas de qualités, mais la poésie, de nos jours... Le public veut un langage direct, accessible, du réaliste voire du saignant ! » - « Mais le saignant, hasardai-je, les journaux en sont pleins, la littérature pourrait avoir d'autres ambitions... »

Il me rétorqua un peu froidement que les journaux, je devrais y prendre de la graine, y chercher des thèmes de roman et, pourquoi pas, y apprendre mon métier, car j'ai tout à apprendre, n'est-ce pas, pauvre Anselme Buvard, le journalisme, voilà une idée ! « Tout de même, fis-je remarquer, mes textes ne sont pas des poèmes obscurs, vous oubliez mes nouvelles où j'arrive à de subtils passages entre le réel et l'irréel, glissant du commun vers le fantastique... » Il éclata d'un rire qui d'un coup m'humilia. Aussitôt j'eus envie de partir et je ne tardai plus à m'en aller après qu'il m'eut dit : « Vos nouvelles, ha ! Mais vous rendez-vous compte que votre prose frise la poésie ? »

« Voici des pages qui sont autant d'instant du regard. Il passe le pré, la route, le ciel ; plus tard il se dirigera sur un banc, il s'arrêtera dans une petite gare ou revivra l'amoureux souvenir. Le temps de trois respirations, nous aurons rencontré Monsieur Buvard, Agathe et d'autres, dans l'ironie du sort qui les habite. » J.-D. Humbert

CHANGEMENT DE SAISON

L'hiver au souffle tranchant rappelle. On écoute, le doigt sur la tempe, battre son propre sang. La neige pourrait bien poudroyer dans la gorge même de celui qui bâille qu'on n'en serait pas surpris. Les feuilles quittent les arbres avec d'inutiles élégances et des messages sibyllins. On les dit mortes mais elles écrivent dans l'espace encore des devinettes. Qui est mort ? L'humus qui brasse les métamorphoses prodigieuses, préparant les lendemains qui chantent ?

Qui sait ?

UN BRIN DE SAGESSE

On croise des hommes qui pensent, qui paraissent tout absorbés dans leurs pensées. Ils s'enveloppent de leurs pensées comme d'une pèlerine. Ils ont sans doute des soucis. Ils ont peut-être subi quelque sinistre. Ou bien leur foie les empoisonne. Quoi qu'il en soit, ne cherchez pas à savoir, ne les questionnez pas, ils ne vous pardonneraient pas de violer leur « sphère intime ». Pensez à autre chose. Pensez à n'importe quoi, allez !

PROMENADE

Sur le sentier des feuilles mortes, la fille, se croyant seule, esquisse quelques pas de danse. Oh Coppélia, oh Giselle... Le sang d'une biche, répandu sur la mousse devant elle soudain, l'arrête net. La fusille debout. La fauche pour longtemps peut-être.

DISPARAITRE

Depuis que sa femme l'a quitté, il n'a pas assez de ses yeux pour pleurer. Il mouille tant de mouchoirs qu'on finit par lui passer l'écuelle qui s'emplit joliment. On a renoncé à le consoler mais on ne se retient pas de le sermonner : « Rendez-vous compte, vous vous faites du tort, vous allez tomber malade... »

Il ne veut plus désormais que souffrir, être en peine, s'épancher excessivement. Les larmes de son corps, oui, toutes les larmes de son corps une à une déversées sur cette absence jusqu'à ce que son corps soit vide, vacant, évacué de toute substance, quand il ne sera plus qu'une enveloppe si mince que le premier venu la froissera dans ses mains comme une lettre sans objet, qu'on met en boule et qu'on jette au caniveau.

LECTURE VIVANTE

« Aime-moi, ah ! dis, aime-moi donc... »

suppliait-il. Mais elle, lovée dans l'autre fauteuil en face de lui, ne quittait pas des yeux son roman dont elle tournait fébrilement les pages. « Ha ! aime-moi ! » Enfin, elle daigna poser le livre sur son genou. Elle regardait fixement le plafond et longtemps elle passa une main lente dans sa chevelure. « Aime-moi, dis, aime-moi donc... » Elle finit par répondre distraitement : « Excuse-moi, chéri, aimer ah oui, je n'avais pas bien entendu, oh pardon, je ne suis pas encore arrivée à l'épilogue de mon roman, je ne sais pas si à la fin les héros vont encore s'aimer... » Et elle resomba aussitôt dans son livre, comme si elle eût plongé dans le lit véhément du fleuve.

UNE APPARITION

On n'attendait plus rien de joli, de paisible ou de gai. Tous alentour avaient l'air résigné. Et voilà que, dans le halo de la clairière, apparut, de derrière le gros chêne vêtu d'épais lierre, une petite fille en robe couleur céleste qui fit trois tours, deux révérences avant de disparaître dans la violente lumière d'un sourire dont nous aurions tous pu mourir. Mais la vie reprit son cours, lentement, telle une rumeur qui s'amplifie jusqu'au tonnerre.

CHANGER LA VIE

Elles voulurent profiter de l'absence des hommes, partis chasser, pour débattre sereinement de la question qui les troublait depuis des mois : comment donner un sens à leur vie ?

Elles finirent par s'entendre sur un postulat fondamental qui les avait longtemps divisées : il ne fallait pas songer à échanger les rôles, c'était trop simpliste.

Car si la chasse, par exemple, avait un sens pour eux, elle n'en avait pas pour la plupart d'entre elles. On arriva aux mêmes conclusions avec plusieurs autres questions de société, tel le service militaire.

Un sens à la vie ? Oui, mais quelles sont les choses qui ont un sens dans la vie ? On énuméra comme on enfile des perles, du plus poétique au plus saugrenu. La confusion grandissait. Leurs propositions l'une après l'autre butaient sur des objections. L'amertume guettait. Une des plus jeunes s'insurgea : « Tout de même ! Si les choses de la vie, si la vie même n'a pas de sens, il est des faits et gestes qui en ont, par exemple nager a un sens puisque sinon c'est la noyade... » Elles applaudirent. Pui les imaginations se libérèrent.

- Manger et boire ont un sens sinon tu meurs...

Elles reprenaient courage et mêlaient leurs voix.

- Danser a un sens sinon tu te dessèches...

- Et écrire pour ne pas oublier...

- Et rêver pour réveiller le désir...

Lorsque les hommes rentrèrent, elles rayonnaient comme jamais et c'est dans la joie et les rires que les aînées interpellèrent les mâles exténués par leurs exploits du jour.

- Vous pouvez partir en chasse quand vous voulez et convoiter les femmes des cités voisines... Nous ne vous envions pas car nous allons rêver, danser, manger, nager, désormais nos vies ont un sens...

L'AGE DES REGRETS

Ce matin-là, j'avais de la peine, ayant appris que mon ami Charles était atteint d'un mal sans merci et qu'il approchait de sa fin. Je flânai le long de l'étang, l'air était humide et chargé de fumées domestiques. Je vis passer un couple de sarcelles, quelques foulques. Je les enviais. Je me disais qu'eux au moins n'ont pas ce fil à la patte des souvenirs et des regrets. Sous les saules dépouillés tombaient encore quelques feuilles, on ne sait d'où.

Je me penchai sur l'eau calme et vis mon portrait en buste -et en pleine vie. J'étais présence avec tout ce vide en moi. Je crachai dans l'eau et mon image aussitôt se brouilla. Je pus alors tourner le dos à mes pensées, voir plus loin.

PASSAGE DES GENERATIONS

J'aimais me promener avec mon petit fils qui avait bon pied et une curiosité jamais en repos. Ainsi faisons-nous randonnée sur randonnée par monts et par vaux, prairies et forêts, caressant les troènes par ci ou par là humant la résine des épicéas. On s'arrêtait de temps en temps pour souffler. Mais le garçon voulait toujours marcher, aller voir au-delà. Alors, aucune colline ne nous échappait et le miracle, pour cet enfant, c'était que le paysage se transformait indéfiniment. Mais je peinais, je finis par sentir la fatigue et mon intérêt faiblit. Je le laissai désormais aller seul à la découverte, à voir au-delà. Et il y va sans se lasser, infiniment. Le bonheur, mon bonheur c'est qu'il revient toujours à son point de départ. Mais il ne se confie pas, il ne dévoile rien de ce qu'il a vu au-delà... Elle est là, peut-être, la fatalité de vieillir.

***L'Adieu aux abeilles**, 2003, Bernard Campiche Editeur, Orbe*

Recueil de nouvelles.

La nouvelle est ce genre littéraire qui permet d'associer le récit et la brièveté, le prosaïque, associé presque naturellement au récit, et la brièveté au poème.

L'ADIEU AUX ABEILLES ou l'Adieu à la lumière de Sylvain et Mariette

Sylvain les aime, ses abeilles, elles sont, prétend-il, ses propres enfants, les enfants que Mariette, qui en porte toujours le regret comme un poids, ne lui a pas donnés. Leur vie à tous deux aura passé ainsi côte à côte en deux sillons presque parallèles, lui avec sa passion apicole, elle avec la broderie de napperons d'Alençon. Lui, mis à la retraite de la Poste à cinquante-huit ans pour raisons de santé, victime d'une rechute trois ans après, condamné à la contemplation du réveil des abeilles et soucieux des travaux qu'il lui faudrait entreprendre bientôt dans les ruches alors même qu'on lui interdit le moindre bricolage. Elle, qui n'a jamais quitté la maison sinon pour ça et là rendre visite à ses sœurs en Savoie... »

« Les journées s'envolent et les semaines s'aditionnent, quelle drôle d'arithmétique alors même que c'est votre crédit de vie qui va s'épuisant... au bout de cela, songe Sylvain, il me reste à peine un filet de vie. »

« La vie, après tout, n'est que cette braise qui s'amenuise, toujours moins d'incandescence et davantage de cendre. »

« -Mariette... Mariette ?...

-Oui ?

-J'ai quelque chose à te dire...

Voilà... C'est pour les abeilles...

-Alors, Sylvain, les abeilles....

-Oui... Quand je mourrai, quand je n'y serai plus, tu devras aller les prévenir qu'elles ne me verront plus.

-Quoi ? »

« Dans les jours qui suivent, Mariette sa'gite de manière inhabituelle, elle, la sérénité incarnée, téléphone à tout bout de champ à ses sœurs Elise et Lucie, pour ne leur dire à peu près rien. Elle s'angoisse tandis que Sylvain, que le docteur vient voir maintenant deux fois par jour, est plongé dans une quiétude que sa femme lui envoie ouvertement. Cette affaire d'adieu aux abeilles l'a prise de court, sa nervosité vaut, pense-t-elle, un pressentiment. »

« De l'avis général à la sortie du cimetière, les obsèques furent simples et dignes, à l'image du disparu auquel les délégations de la Poste et de la Société d'apiculture viennent de rendre hommage. Mariette, qui n'a pas pleuré pendant la cérémonie, flanquée de sa sœur Elise et de son beau-frère, fond en larmes dès qu'elle a passé le portail du clos aux morts. On la reconforte. Mais ce n'était pas un âge pour mourir, non, même pas soixante-deux ans... »

« Le surlendemain du fiasco de Maurice, aussitôt le soleil levé, Mariette sort discrètement de la maison, la canne de buis sous le bras. Elle a encore dans l'oreille les recommandation de Sylvain, elle les entend comme si elles avaient été prononcées dans l'heure qui précédait... Elle n'hésite pas, ne recule pas, elle est sereine et comme portée par une force qui la dépasse, avec en elle une espèce de foi, ainsi qu'on disait au catéchisme, à renverser les montagnes... Une abeille quitte la dernière ruche et vient se poser sur son front, elle ne sait pas si elle doit la chasser, elle laisse tomber sa canne de buis dans la rosée et se triture nerveusement les mains, le soleil matinal, maintenant pleinement épanoui sur la colline se voile pourtant. L'aube soudain bascule et d'un seul coup la nuit fauve fond sur Mariette qui s'écroule dans l'herbe mouillée... »

« Quelle paix désormais, songe Mariette, installée du matin au soir dans un fauteuil, celui où son cher époux a vécu les dernières semaines de son existence, ses derniers jours.

-Ho ! lance-t-elle tout à coup, une abeille sur la vitre...

-Oh, celle-là, je l'appellerais volontiers Sylvaine...

A quoi Elise répond par un petit rire d'infirmière en lui sucrant sa tasse de thé. »

DECRESCENDO ou la fin d'une belle histoire d'amour

« -Pourquoi es-tu si triste ?

-Je vais te quitter, Albéric. Je vais te quitter vraiment, pour toujours...

-Mais non...

-Mais si, hélas...

Ce n'était pas la première fois que Jeanne glissait cette menace dans leur conversation comme un pavé dans la mare, sans crier gare. Mais cette fois il y avait dans sa voix une gravité qu'il ne lui connaissait pas. Pouvait-il encore douter maintenant que cette décision fût irrévocable ? »

« Albéric avait beau s'abriter derrière ses obligations du jour, derrière ses rendez-vous professionnels en ville et les contacts qu'il devait signer, Jeanne ne parvenait pas à chasser de son esprit ces deux mots : trahison et abandon.

Il se rendit à son premier rendez-vous d'un pas vif néanmoins l'esprit occupé par la rupture annoncée, à laquelle il ne pouvait songer qu'en termes de cauchemar, et justement il revenait obstinément au rêve de la nuit, essayant vainement d'en renouer les fils. »

« Jeanne, qui venait de prendre des distances définitives avec cet amant, qu'elle avait toujours trouvé volant et rare, inondait de larmes l'oreiller sur lequel Albéric avait à peine daigné reposer un moment sa nuque. Elle se souvint de ce qu'il avait répondu un jour à son interrogation :

-Crois-tu que notre histoire (notre improbable histoire, ajoutait-elle parfois) s'arrêtera un jour ?

-C'est certain, toutes les histoires ont une fin qu'au besoin on invente.

-Mais c'est une histoire d'amour...

-Même les histoires d'amour meurent d'épuisement, avait-il rétorqué d'un ton sentencieux. »

« Jeanne s'installa donc dans le train de Paris...

Albéric au même instant traversait le pont de la Machine à Genève, sa tête dégoulinante perdue dans une foule où n'apparaissait, au-dessus d'une multitude de pieds en bataille, qu'une houle de parapluies sombres. Il se réfugiait dans un bistrot et entreprit d'écrire une première lettre à Jeanne...

L'urgent, pour cet optimiste invétéré (optimiste-fataliste, se proclamait-il, et réciproquement), était de rappeler à sa maîtresse combien, malgré ses prémisses sur la précarité des passions amoureuses, lui était chère l'idée, qu'il évoquait souvent, que l'amour sublimé sait survivre glorieusement aux avatars du commun des liaisons humaines...

Il lui rappela combien leur union, si fragile qu'elle fût, trouvait sa fécondité, et par conséquent sa pérennité, dans l'exaltation de chacun de leur art, la musique pour Albéric, la poésie pour Jeanne. Il avait acquis depuis quelques lustres une réputation enviable par ses concertos pour percussions et ses compositions pour petits ensembles à vent, de même que pour ses directions d'orchestre qui le conduisaient dans toute l'Europe. »

« Il insista sur la complémentarité de leur condition, sur le privilège rare de leur rencontre qui les avait conduits à des noces si fertiles, œuvres de chair et d'esprit mêlées...

« Il est vrai, ajoutait-il à regret, qu'en ce moment je me sens fragile et vide. En moi une étrange vacuité comme si j'avais vomi mon âme. Un sentiment de non-être qui ressemble à un clair-obscur d'où je t'appelle. Nous avons tant à explorer ensemble, tant de territoires à conquérir... » »

« Alors qu'il avait l'âme en charpie, il vouait le moindre de ses efforts à se persuader de la déroute de son seul corps jusqu'en ses recoins où il voyait au surplus, comme disait Rimbaud, le « dérèglement de tous les sens ». Mais l'âme, l'âme existait-elle seulement. Ce machin inventé pour se donner une contenance à défaut d'un contenu, Albéric n'en ressentait nullement le poids. Quand il avait rompu avec Jeanne (il raisonnait ainsi mais c'est bien elle qui avait signifié la rupture), quatre mois plus tôt, il s'était senti comme soulagé de chaînes endurées trop longtemps. Ce sentiment de liberté qui l'avait de prime abord enivré avait fini, au bout de quelques semaines à peine, par lui peser autant que les contraintes d'avant. N'avait-il pas plutôt, tout simplement, tout bêtement, changé son fardeau d'épaule ? »

« Le jour passant (bientôt trois semaines), une autre évidence lui apparaissait. La difficulté de la création et l'adieu intime à cet amour ne se gommaient pas mutuellement, ils s'additionnaient pour établir un seul questionnement majeur qu'Albéric ne discernait pas encore clairement mais qui lui fournirait, il en était certain, une clef dès qu'il saurait donner un nom à cette confusion des choses et des sentiments. »

« Cette image brouillée de Jeanne le prenait à la gorge comme une nausée. Il se décida à écrire une dernière lettre (et il se disait que ce serait l'ultime) à celle qui l'avait -et il le lui avait souvent rappelé- maintenu en vie dans les pires moments de son existence d'artiste tourmenté et qui l'avait abandonné tel un poisson malade sur la grève...

« ... toute œuvre est à jamais imparfaite et tout amour mortel. J'aurai papillonné de l'une à l'autre avec une coupable légèreté. Étais-je vraiment fait pour l'une plutôt que pour l'autre, ou pour ni l'une ni l'autre ? La musique m'a apporté des moments de joie inouïe mais ce que je cherchais en venant ici n'était pas un répit. Il me fallait une issue de lumière et je bute contre une porte fermée. L'art n'est pas une consolation, il reste de toute manière souverainement une épreuve. Souviens-toi, nous avons si souvent évoqué à ce propos le verbe ravir et son cruel double sens dont tu parlais si bien, ma poète, à demi-mot... Le plus cruel dans ce que j'endure aujourd'hui, parmi tant de frustrations, c'est de te perdre de vue lentement et sûrement au point que je ne sais plus la couleur de tes yeux ou le parfum de ta peau. C'est peut-être là mon plus grand échec, le seul vide, la vraie mort. »

« Une tempête de neige, quelle apothéose ! songea-t-il, et quel beau jour pour poster une lettre d'adieu... »

« C'est une équipe de bûcherons qui le découvrit le surlendemain dans une congère d'où dépassait une main, comme une plante desséchée qu'un petit soleil matinal vient de déneiger. Cette main tenait une enveloppe et cette enveloppe portait une adresse. Les forestiers dégagèrent le corps et furent interloqués par l'accoutrement où ils le trouvaient...

-Évidemment, brigadier, il faudra procéder à une autopsie, cela va de soi, ce décès pose quelques questions, n'est-ce pas... »

LA CONVIVE ou rendez-vous avec une défunte vivante

« Cette fois, c'est la pêche qui n'a pas été bonne. Le voilà rentrant bredouille alors qu'il aurait tant aimé montrer à sa chère femme, au retour, deux belles truites aux flancs piqués de mouchetures roses. »

« Donc, Gilbert rentrant bredouille se contente de chantonner : « Ma petite Guite, aujourd'hui c'est jour sans arrêtes, mais surtout ne bouge pas, j'ai trouvé trois champignons blancs dans le pré, je vais te faire un de ces risottos, tu m'en diras des nouvelles... »

« Que de plaisirs conjugués, que de joies simples ! On dira ce qu'on voudra dans les gazettes, la vie n'est qu'une enfilade de tous ces petits bonheurs enchaînés, quitte à les voir émaillés ça et là de quelques contrariétés, telle une pêche ratée ou un bifteck trop cuit ou une glissade sur trois feuilles mortes. Et il lui parle, à sa Guite, de toutes ces menues choses de l'existence, car parler est essentiel. Elle avait dit aussi au début de leur union : « Même dans la dispute il faudra se parler, il faudra se parler toujours, refuser le silence, parler, parler... »

Voilà, c'est presque prêt. Monsieur installe deux couverts sur la table à toile cirée de la cuisine, le couteau à droite, la fourchette à gauche, va chercher le pain dans la huche... Puis Monsieur le chef ôte son tablier de cuisine, va à la cheminée, décrocher le grand portrait qui y trône et qu'il installe sur la table, café calé contre un pot de lait, face à lui qui s'assied au bout de la table comme il le fait chaque jour depuis plus de quarante ans. »

« Serrée dans son encadrement de bois mouluré, Guite rayonne et approuve. Oui, le risotto était fameux, tu es vraiment un ange, j'aime t'entendre dire ces choses... Gilbert, quant à lui, entend chaque mot qu'elle prononce derrière cet écran de verre où elle sourit, épanouie comme elle le fut dans sa jeunesse ardente. Le repas achevé, Gilbert prend le portrait, l'embrasse légèrement et va le remettre à sa place sur la cheminée. »

« C'est ainsi que la vie passe, la belle vie, dans un dialogue qui n'en finit pas, avec les anges, les vrais anges qu'on a croisés sur sa route et qu'on a pris une fois par la main et qui tout en bavardant vous accompagnent sans défaillance, en vos allées et venues le long des précipices où la réalité vous guette, cachée parmi la meute des souvenirs en demi-teinte. »

UN EPISODE DANS LA VIE DU PEINTRE GILDAS POUGET

« C'est comme ça que j'ai commencé à boire. D'abord pour tenter de fuir mes souvenirs, de les écarter de mon chemin. N'y parvenant, de les traiter par ma seule indifférence, toujours prise à revers par un remords. N'ai-je pas eu tort de leur résister, de les rejeter tant bien que mal hors de ma vue, mais qu'est-ce que le regard sur cela qui est périmé et qui proteste, prétendant à d'imprescriptibles témoignages ? »

« C'est lorsque je pense en avoir fini que la terrible pensée m'agrippe : le présent qui à l'instant me rassure, me dorlotant en une insouciance cotonneuse, presque aussitôt passe, devient définitivement passé indéfini. Pas de répit pour celui qui si souvent pensa avoir échappé à sa condition. »

« Et j'ai beau exercer mon art avec conviction sinon avec un zèle avéré, mes peintures et mes dessins ne séduisent guère le chaland tandis qu'ils indiffèrent les collectionneurs. »

« A la troisième séance, c'est elle qui s'enquit de ma propre situation de famille. J'avais été marié à une femme que je n'avais pas aimée, pas autant, en tout cas, que l'aurait justifié la petite fortune que je lui avais soutirée et dilapidée. »

« Elle vint poser encore quatre fois, quatre séances de travail au bout desquelles nous attendaient la récréation et le plaisir, qu'il n'y avait pas lieu de bannir. Je buvais moins, je retrouvais le goût à la toilette et veillait à mon hygiène corporelle. »

« Enfin, au terme convenu, mon travail était achevé et je pouvais présenter à M. le président Pierre-Paul Vérité, en présence même du modèle, Mlle Audrey élégamment couverte de mousseline vert amande assortie à ses yeux, mon Olympia croquée, maniée, lissée, léchée, vernissée dans son éclatante, son intemporelle beauté. Mon client était enthousiaste. »

« M. Vérité alors me balança une nouvelle commande comme un défi :...

-Voyons, mais La Vérité sortant du puits...

Ha ! ha ! »

« Le jour où mon banquier vint prendre livraison de l'œuvre, toujours accompagné de sa protégée, il manifesta sa satisfaction encore plus bruyamment que la première fois. Il voulut aussitôt me confier une nouvelle commande, « aux conditions qui seraient les miennes », la belle Audrey en buste, par exemple en Joconde ! »

« Je ne buvais plus, sinon lorsque Audrey le décidait pour fêter je ne sais quoi. »

« Mon adorable modèle espaça ses visites, tandis que poussait ma barbe et que réapparaisaient les flacons de cognac parmi les bouteilles de térébenthine. »

« Deux ans déjà que j'erre, âme en peine, dans la ville où je ne désespère toujours pas de rencontrer par hasard cette femme que je continue de peindre de si bonne mémoire, dans mon grenier redevenu antre sale et affreux. »

EPARS

CHRONIQUES

ENTRETIEN AVEC HIERONIMUS MIRADOR PEINTRE ET PORNOGRAPHE, 1977, in *La Beauté en procès*, Société jurassienne d'Emulation

Son nom ne m'étais pas inconnu : je l'avais lu souvent dans des revues d'avant-garde où il était cité en référence. Ailleurs, dans des périodiques plus populaciers, Hiéronimus Mirador faisait figure de personnages scandaleux... Aussi, lorsque j'entendis prononcer son nom cet été à une terrasse de bistrot à Gordes, ma curiosité s'éveilla...

Je relate ici l'essentiel de l'entretien dont il me gratifia.

- La Beauté ?!...

Il s'arrête net, comme frappé par la foudre.

-... Vous allez me peiner, cher ami, avec des questions pareilles ! La Beauté, mais c'est le miroir aux alouettes. Voilà bien une idée bourgeoise et décadente, la Beauté.

Ah !...

Tout simplement parce qu'elle donne de l'univers un portrait lénifiant, une image figée, donc rassurante, et que seuls les bourgeois éprouvent ce besoin constant d'être rassurés dans un monde en perpétuel mouvement...

Ce pays est beau, ce paysage est très beau. Mais savez-vous pourquoi ? Précisément parce qu'il change à chaque instant, parce que la lumière est le mouvement perpétuel qui transforme indéfiniment le relief des choses. Dans cinq minutes, la vallée sera toute différente. Nous disons « beauté » lorsque nous sommes piégés par l'émotion et l'émotion naît de la surprise. Ayez un tête-à-tête d'une heure avec une femme, efforcez-vous de ne pas quitter son regard. Au fil des minutes, vous verrez ses yeux changer et vous aurez le sentiment qu'ils vous disent des mots nouveaux et différents suivant l'extrême mobilité de la lumière. C'est ce spectacle qui vous fascine, cette conjonction du temps et du mouvement. D'ailleurs, ne dit-on pas des femmes que leur beauté *passé* ?...

A propos des femmes... Il s'en est trouvé souvent pour me dire que j'étais beau, et pourtant regardez-moi !...

Cependant, je suis persuadé qu'elles étaient sincères : il y a sans doute des moments où le plaisir, l'émotion ou la fatigue imprime à mon visage, à mon attitude, une beauté mystérieuse et fugitive...

Venez, je vais vous montrer quelque chose.

Nous sommes dans son atelier et sur une table, il ouvre un nouveau cartable dont il sort de grandes photographies. Je les tourne et les retourne, je ne sais dans quel sens les appréhender, tandis que le maître m'observe avec amusement.

- Comme ceci ou comme cela, ça n'a pas d'importance, le haut et le bas n'ont pas de sens véritable. Bon, laissez-vous aller, imaginez sans frein, laissez courir en vous ces formes, ces ombres et ces lumières, vous ne pouvez empêcher des images précises de s'imposer à votre intelligence. Allez...

Ce qui d'emblée me frappe, c'est qu'il est impossible que l'humain, voire le visage humain soient absent de ces photographies. Oui, des bouches, des yeux exorbités, des cils fous, de terrifiants sourcils, des rictus. Je dis :

- C'est curieux, je vois des masques....

- Figurez-vous en outre que j'ai exposé ces photos et dessins à Amsterdam, à Londres, à Francfort sans histoires. C'est à Paris que les difficultés ont commencé, lorsqu'un malin a réussi à me faire dire qu'il s'agissait d'agrandissement, de macrophotographies comme on dit drôlement, de sexes féminins, parfois même le détail de sexes. C'est alors qu'on m'a condamné pour pornographie...

Décidément nous aurons toujours devant nous, pauvres bougres d'artistes, l'artillerie ennemie : celle dite de la morale ou celle dite de la beauté.

On peut quand même parler de la beauté, si vous voulez, mais pas comme vous le souhaitiez. On peut en parler si vous admettez qu'elle est mouvante, changeante, fragile, évanescence, destructible et provisoire.

Pour qu'il y ait « beauté » il faut - c'est un préalable absolu - que nous soyons touchés par une *émotion*, touchés au tréfonds de nous-mêmes. Aucune « beauté » n'existe si elle n'a en face d'elle une véritable émotion. Et il n'y a pas d'émotion digne de ce nom, à mon sens, qui ne soit liée de près ou de loin à une *transgression*. C'est dire que toute notion de beauté se heurte à une anti-beauté potentielle, nécessaire. Cela a à voir avec la morale, je ne me le cache pas. Cela explique précisément les provocations continuelles de nos contemporains, leur hostilité envers l'esthétique qui fige l'élan expressif, cela explique la déformation systématique des visages chez Picasso, puis cette sorte de dégradation, d'avilissement chez Bacon, par exemple...

Je ne suis ni philosophe ni sociologue et je ne vais pas gloser là-dessus, mais d'emblée ce besoin fantastique de transgression chez les artistes actuels, mes frères, me paraît éclairer à elle seule toute notre époque. Vraiment, je n'imagine pas une Beauté qui ne transgresse une valeur établie...

La nuit descend, le ciel rougeoit et empourpre nos visages. Myrta a apporté une seconde bouteille et des olives. Je lui souris : la tête penchée sur le dossier de son fauteuil de rotin, elle est superbe. Une superbe muse, en vérité.

Dans cette paix, ce bonheur d'être, cette lumière somptueuse, que pourrions-nous donc, ici et maintenant, transgresser ?

LE CALEPIN D'UN FLANEUR SYLVESTRE, 1999, Actes, la Société jurassienne d'Emulation

La lune pousse à la rêverie. Elle insiste, elle incite au fantasme, à l'exaltation et même, dit-on, au crime.

Sur tout ce qu'elle toise, en tout cas, elle jette une lumière froide et blanche.

13 juin 98

A ce pur chant de violon ou de grive que doit demeurer la poésie, gardons-nous d'ajouter cymbales et timbales ou d'encombrantes sonneries de cuivres. Le soupir, dans sa nudité vraie, se suffit à lui-même, ainsi que le murmure et le cri. Même s'il est légitime que tels élans lyriques en appellent à des orgues définitives.

6 juillet 98

LE REEL ET LE SENS

Telle pourrait être l'enseigne sous laquelle je saurais afficher mes relevés, qu'ils soient notes de voyage ou observations sur le vif dans ma campagne. Le réel étant ce que je trouve, cueille, prends, enregistre pour mémoire. Le sens étant la valeur que j'attribue aux traces dont je prends acte et qui dès lors prennent la consistance durable de signes.

23 août 98

Donne corps enfin à cette âme qu'en toi tu sens jouer de tout et rugir et s'éployer comme une part rompue de ton être. Donne-lui sa chance, tu n'en seras pas appauvri.

21 novembre 98

On dit (je crois) que le lierre est symbole de fidélité puisqu'il est image d'attachement. Il se peut. Masi l'effusion du lierre et du chêne ne dit-elle pas aussi que l'un et l'autre sont la prison de l'autre ?

24 mai 99

La poésie tient lieu (aussi) de mesure du temps. Temps et lieu. Je vais et viens entre les mots qui sont des lieux où demeurer le temps qu'il faut jusqu'à ce que toutes choses se mettent en place. Afin de mieux s'élaner dès que le mouvement est donné par le verbe.

27 mai 99

LE GOÛT DE LA CHERE, 2000 in **Jura, l'usage des sens**, Editions d'Autre Part, Delémont

Et voilà qu'on me parle manger, alors que je m'interroge sans répit (et sans réponse) sur le sens supposé de mon existence, sur les valeurs spirituelles qui sont censées la fonder, à quoi sans vouloir compliquer on pourrait ajouter mon parcours en zigzag qui, à l'évoquer seulement, donnerait le tournis à plus d'un...

D'admets donc sans trop de résistance un penchant pour la cochonnaille...

Pour l'heure, j'avoue un goût immodéré pour la saucisse d'Ajoie et les roestis aux grabons (résidus de viande récupérés à la cuisson du saindoux) et tout aussi bien pour le jambon à l'os fumé à la cheminée accompagné d'une salade de pommes de terre légèrement truffée de lamelles d'échalote.

J'en connais beaucoup, dans mon entourage et parmi mes amis, qui gardent au fond d'eux-mêmes intact le souvenir nostalgique de ces tablées où des riens, d'humbles émincés de porc et de légumes, une noisette de beurre dans un potage, une coulée de crème sur une tartelette de framboises ou de groseilles, une touche de vin rouge sur une gibelotte prête à servir, soulèvent des murmures d'admiration et de contentement. Nul besoin de s'encourager à célébrer tel délicat plaisir. Le lyrisme du gourmet ne se nourrit-il pas d'émotions ?...

Les mots seuls secrètent déjà des saveurs qui vous assaillent bien avant qu'elles dansent dans l'assiette sous votre nez. Vous ignorez peut-être que la

flouve est un champignon d'arrière-automne, que le totché est un gâteau à la crème, que la striflate est un beignet comiquement frit en serpentins... Ah le pouvoir d'évocation des mots, leur musique dans notre imaginaire...

EPARS

VOISINAGES FERTILES

**MON MAITRE, MON AMI, 1982, in 28 Août 82, Editions du Pré Carré,
Porrentruy**

1946. Derniers remous de guerre. En moi, adolescent de seize ans, un désarroi qui ne s'apaise pas. Des tourments confus me retiennent d'être, l'incertitude et le vague à l'âme me retiennent de devenir. L'ennui me cloue au fond des classes où je rêve et m'étiolé.

Je saurai bientôt que je me mets en état de résistance. Contre l'institution scolaire d'abord. Contre la famille ensuite qui est solidaire, ô combien, de ladite institution. On dit en de tels cas : « Il est en crise. » Et c'est un euphémisme. En réalité, j'écris. J'entre en écriture comme on prend l'habit. Je m'y plonge tout entier et m'y enferme clandestinement. La poésie est mon étoile, mon cap, mon recours. Et nul ne sait car nul ne doit savoir. C'est une affaire intérieure qui ne tolérerait aucune ingérence étrangère. Vient néanmoins le temps du doute, la terrible interrogation sur le sens de cette folle entreprise. Le sens... Quel sens ? Toute chose doit-elle avoir un sens ?

M. Walzer me reçoit dans son cabinet de travail. Tremblant, je lui remets une forte liasse de manuscrits. Le maître parcourt les papiers rapidement et me parle avec douceur. Il me demande de revenir une semaine plus tard pour lui permettre de lire à loisir. Quand nous nous revoyons, il ne me parle pas de moi, mais de la poésie, de ses grandeurs et de ses exigences. Il ne portera pas de jugement sur mes poèmes mais approuvera que j'y voue toute mon énergie. Il me convaincra que l'écriture est un long, un très long apprentissage et qu'il me faudra beaucoup travailler avant de mériter quelque éloge que ce soit.

Quelques années plus tard, le maître m'écrit que je semble « cette fois (...) tenir le bon bout ». Ce sont ses mots, et il ajoute : « J'ai été très heureux de vous découvrir (...) tel qu'en vous-même, enfin, la patience et la longueur de temps vous ont changé. »

Dès cet instant, je sais que je peux compter sur moi-même et que Walzer me fournit une sorte de brevet de poète qui me donne une confiance et un courage fou.

L'attention de Walzer ne s'arrêtera pas là puisqu'il créera, avec son ami Jean-Roch Helg, les Editions du Provincial tout exprès pour moi. Puis, par ses démarches audacieuses il m'ouvrira, à Paris, les portes prestigieuses du Mercure de France.

Au soir du 5 juillet 1959, souvenez-vous, c'est, ici, consternation et désespoir. A quelques mille voix près, le peuple jurassien vient de refuser le principe de l'autodétermination. Le lendemain, Pierre Olivier m'écrit spontanément :

« (...) C'est une folle entreprise que de vouloir faire le bonheur des peuples malgré eux. Mais c'est à ces folies-là que l'on mesure la vertu de quelques-uns. Ce sont de bien grands mots, mais c'est vrai, je me sens blessé, avec vous, dans notre dignité jurassienne. Pour toi, c'est facile. Il faut avaler ton amère salive, et penser à autre chose. Cette lutte est maintenant sans issue pour longtemps. Alors travaille comme un fou pour devenir quelqu'un du premier ordre, pour parvenir à cette hauteur où tout mot tombé d'une plume peut devenir mot d'ordre, drapeau, explosif. En dehors de cela, on se laissera grignoter par les vaines agitations qui sont le lot commun des mortels, et qui ne prennent pas inscription dans l'histoire. Toi, tu as tout ce qu'il faut pour ne pas rater ton inscription. Allez, courage ! (...)

Voilà la grande leçon d'un homme qui veut garder constamment, et qui y parvient, la bonne hauteur par rapport au provisoire terrestre, la bonne distance par rapport à l'événement. Non qu'il faille refuser l'événement. Il s'agit de ne pas se laisser broyer par lui, en lui opposant les ressources de notre seule force créatrice. Travaillons, travaillons farouchement dans la mine, au cœur de l'essentiel, pour en extraire et en magnifier le durable. Travaillons à faire fructifier

nos talents pour que notre propre vérité soit entendue et trouve sa juste place dans le concret des œuvres universelles.

SAINT WALZER, 1999, in Revue des Archives littéraires suisses, Quarto,

J'ai raconté ailleurs l'accueil qu'il me réserva et le rôle qu'il joua à l'occasion de mes premières publications. Je n'y reviens que pour mettre en exergue, une fois de plus, les vertus qu'il ne cessa de me révéler depuis lors et, pour commencer, la patience et la fidélité...

J'avais une amie qui tenait la corde à laquelle elle s'efforçait de nous garder unis et solidaires...

Mi-cheftaine, mi-prêtresse, elle ne cessait de nous encourager à être afin de devenir.

Magnifique défi, interminables palabres, alcools et nuits blanches... Un jour, dans une de ses longues lettres qu'elle ne se laissait pas d'adresser à chacun, elle m'écrivait : « Je hais le mot vertu, c'est pourquoi je pense que la chose n'existe pas. » cette appréciation sous forme de formule définitive ne m'a jamais quitté, refrain lancinant qui m'alerte sans fin sur le sens que j'attribue aux mots et tout aussi bien à celui-ci. Qu'est-ce que la vertu ?

Ce qui nous importe, dès lors, c'est que Pierre-Olivier Walzer ait inventorié nos sources avec une patience, une justesse et une foi de bénédictin. Qu'il ai brossé le portrait de nos vénérables ancêtres animé d'un élan franciscain, faisant chanter l'outil en leur main et s'égosiller la fauvette en leur tignasse. Foin des disputes scientifiques ! Les archéologues creusent et piochent tandis que les poètes saisissent à distance la vérité des choses dans le halo de leur rayonnement. Voilà ce qui nous chaut aujourd'hui en cet homme : qu'il ait eu le goût de nous trouver des prédécesseurs incontestables et dignes de nos rêves et le talent de nous les rendre proches, fraternels, et donc utiles à l'affirmation d'une personnalité que l'éternité ne se presse pas de transformer. Tout l'enseignement du maître pourrait tenir en cette leçon que j'entendis : « D'où viens-tu ? Quand tu le sauras, tu ne manqueras pas de comprendre qui tu es. Mais l'inverse est vrai aussi : connais-toi toi-même et tu trouveras le chemin des origines... »

**UN FELIN LYRIQUE, 2000 in Monographie consacrée à Jean-François
Comment par Adam Biro, Paris**

Au commencement était le motif. Jean-François Comment suivit les cours de l'Ecole des beaux-arts de Bâle, où de bons maîtres lui enseignèrent la densité d'un ciel, la rugosité d'un mur antique, la plasticité d'une colline au loin ou d'un bateau à l'ancre. Paris lui fournit ensuite matière à dire la grandeur et l'âpreté des sites où l'humain dans la grisaille semble mendier sa part de lumière. Et l'Ajoie, son pays natal au nom ravissant dont il ne supportera de s'absenter que très brièvement, il en célébrera sur la toile les campagnes en pente douce où la forêt dialogue avec des prairies intenses émaillées de fermes massives et blanches...

Vint le temps des interrogations intimes et des remises en question violentes. La mue de Jean-François fut indécise puis douloureuse qui le vit passer du figuratif à l'abstrait par paliers. Maintes fois le doute le saisit. C'est une belle aventure artistique, celle qui, dans ce finistère oublié, voyait un peintre inventer pour son propre compte une non-figuration toute à lui capable d'enfanter, en des élancements de plus en plus véhéments, un lyrisme où la couleur pure enfin exprimait la vérité d'un homme entier au tempérament intraitable. Il était alors venu ce temps qui ne connaîtrait jamais de repos parce que l'artiste, fort désormais de cette aptitude à réinventer le monde, chaque matin dans son atelier en fouillerait la vastitude, en traquerait les filets d'eau dans les recoins, en célébrerait les constants métamorphoses.

Cet artiste a pris de l'âge et sa peinture n'a pas une ride. Né sous le signe du Lion, il n'a cessé de se comporter en conquérant. Du félin, il a su garder la souplesse et l'ardeur, soignant sa forme physique par la natation matinale et la marche en forêt, afin que tout le corps, sur l'espace de la toile ou du papier, participe à l'élan simultané de l'imaginaire et de la main. Il y a du zen sans doute dans cette maîtrise et cette exigence qu'on lui connaît depuis toujours et qui ne doit rien aux modes. Son travail quotidien, assidu, étreint le monde dans une immense respiration. Un souffle inouï rythme cette œuvre toujours en quête de mouvement et de lumière. Ce créateur-là l'éprouve jusque dans sa chair : la vie est lente où son univers se refaçonne interminablement du gris à l'outremer, du subtil à l'intense, du délié à l'impétueux. Rien n'est fini. L'œuvre à chaque aube redéfinit ses gammes et remodule les cadences de son chant. Jean-François Comment retrousse ses manches. La symphonie sur la toile va déferler. Le miracle survient, comme toujours.

JEAN-FRANCOIS L'INSOUMIS, 2005, in Cahiers de l'Institut jurassien

Oublier le blanc.
Illuminer le blanc pourtant.
Bondir en gammes au-delà du point d'orgue.
S'aveugler de ces coups de foudre.
Faire patte blanche dès l'aurore
avant de dénouer les extrêmes irisés.
Que la tache se donne à qui sait
la happer à l'issue du rêve collectif
faisant taire qui croyait tout savoir.
Laisser les virgules magiques ponctuer
Les ciels qui loin des marges
s'arrogent le bleu du texte.
Prendre racine en cette aube
pour en féconder d'autres.

**UN EPISODE DANS LA VIE DU PEINTRE GERARD BREGNARD,
2005, in Cahiers de l'Institut jurassien**

L'obsession de Picasso fut de peindre des raisins que les oiseaux viendraient becqueter sur la toile.

André Breton

... Gérard Bregnard, qui avait quant à lui accepté de présenter un projet. Un peintre du Jura, éminent et estimé. Prêtant la main à ce que Comment lui-même a qualifié de « saloperie »...

Cuttat veut bien qu'on donne la parole aux artistes compétents et , ajoute-t-il, « on ne les paiera jamais assez ». En revanche, « ce qui est haïssable, c'est le dilemme dans lequel on a

placé ces artistes qui partagent en profondeur les aspirations de leur pays. Accepter l'offre fédéral c'est se renier, se couper de ses frères. Refuser, c'est rester fidèle à soi-même, c'est aussi décider de se taire alors qu'on est un homme d'expression ; c'est renoncer à ce qui fait la raison d'être peintre. Renoncer, c'est se couper la main. Accepter, c'est écraser son cœur. » Et il demande implicitement à tout « candidat » de renoncer aux « deniers Judas » de ce qu'il nomme un « horrible marché ».

Il proteste de sa bonne foi et d'intentions les plus nobles. « On m'aurait demandé de glorifier la boucherie, j'aurais refusé. Mais la place d'armes existe, existera après. Je la dynamiterais, elle serait reconstruite et moi détruit. (...) Le char de combat me blesse et on me donner l'occasion (...) de l'exorciser, pour moi et pour les autres. » Néanmoins, il dit comprendre mes « réticences » tout en clamant : « mais je n'accepte pas de passer pour moins pur que vous ». Exorciser, vient-il d'affirmer, je veux exorciser ce lieu de destruction humaine. La belle formule ! pensais-je, voilà bien de l'utopie, de l'imprécation gérardiennes...

Mon amitié pour Bregnard, nonobstant notre dispute sur cette affaire de Bure, n'a pas baissé d'un cran et la sienne ne flanchera pas non plus...

Fin juin de cette même année, je suis présent au vernissage de son importante exposition du Grand-Cachot, celle qu'il m'avait demandé de présenter...

Faisant le tour des cimaises, je me sens soudain littéralement happé par un tableau, d'ailleurs installé bien en vue, qui me stupéfie, que je contemple longuement, fasciné, et le mot qui me vient aujourd'hui pour qualifier mon état d'alors est « interdit ». Me voilà comme interdit devant une toile rectangulaire d'un peu plus d'un mètre carré et je suis incapable d'expliquer le trouble réel dans lequel me plonge cette œuvre-là et pourquoi, parmi tant d'autres d'admirable facture, celle-ci m'envoûte à ce point. En m'approchant, je lis sur l'étiquette, à côté du tableau, sinon le titre, du moins son « identité » : Projet de décoration pour la caserne de Bure (non réalisé)...

Cette œuvre-là, puissamment concentrée en éclats de canons, lambeaux de chars blindés et de corps humains, hallucinant patchwork de réalités guerrières, cette œuvre est criante d'authenticité. La vérité, la seule plausible, y est terriblement infuse.

UN ADIEU ENTRE MINUIT ET L'AUBE a été lu par l'auteur aux obsèques de Pablo Cuttat, dit Tristan Solier, le 28 avril 1998 et publié dans les Actes de la société jurassiennes d'Emulation en 1998

Une image ancienne me revient et s'obstine devant mes yeux.

Je te vois marcher à grands pas dans la rue Traversière, à l'aube d'un jour de mai 1947. L'un et l'autre, nous émergeons sans doute de quelque ivresse. Tu rentres chez toi à la pharmacie.

Nous ne nous connaissons pas encore..

Tu es jeune, fringant, superbe et je me dis que j'aimerais bien te ressembler, je sais qu'on dit déjà de toi en ville que tu es poète...

Entre-temps des années ont coulé en cendres (quarante ans plus tard tu me diras avoir de plus en plus froid)

*C'est qu'il a bien fallu en tourner des pages
et battre des pavés*

*il a fallu en boire des ruisseaux à vau-l'eau
et en tirer des points-à-la-ligne
pour toucher des lèvres cette aube ultime du 26 avril comme une parenthèse nacrée qui se
ferme sur le poème accompli.*

*Ta main était devenue hésitante
comme si les questions que tu avais jetées
sur le papier tout à coup faisaient
crépiter des réponses aveuglantes
celle que tu avais de tout temps pressenties.*

Ce dernier matin-là

dans l'imminence blafard d'une aurore qui laisserait venir à toi le peuple des ombres

*Tu nagerais souverainement vers les filets
que ceux-là avaient
tendus sur ta trajectoire*

*tandis que sur notre rive dont tu t'éloignais
à grandes et lentes brasses
les cerisiers entre deux averses prenaient congé,
se répandant en neiges nuageuses*

qui signifiaient le dérèglement du monde

quand le sang d'un poète ralentit la dernière horloge venue...

*Tu as trop conjugué le verbe aimer à tous les temps
pour qu'on te rappelle maintenant combien
La récitation du verbe avoir
eût été plus facile.*

La saison est venue de t'allonger sur des océans d'algues célestes...

Le Mot musique ou l'Enfance d'un poète, 2004, Bernard Campiche
Editeur, Orbe

« Si je devais d'un seul mot illustrer l'amour difficile qui m'a uni au père autant qu'il m'en a éloigné, c'est sans doute le mot musique qui me viendrait spontanément sous la plume. »

Musique est donc le mot du début, douloureux quand il symbolise l'autorité, la discipline, la soumission, et de la fin, euphorique, quand dans sa métamorphose verbale, il représente ce qui compense, rachète et relie.

Musique du monde qui recouvre celle de l'enfance...

« Mais encore ? Si l'on voulait entendre à tout prix, une dernière fois, ce pur chant de source qui filtrait d'une gorge enfantine, quel cri désespéré dans le brouhaha des aéroports, quelle plainte touchante et vaine. Une seule fois. Assiégés nous sommes. Sans voix. Répit néant. »

« Mais la fin de l'œuvre d'Alexandre Voisard fait état d'un autre mot, le dernier qu'a prononcé le père en mourant et qui n'a pas été recueilli par le poète, et c'est ce mot-là qui pour le poète résumerait ses « centaines de poèmes jetés en pâture au vent ». (A. W.)

Ainsi l'oeuvre garde son mystère...

«Ma motivation pour écrire ce livre, c'est que mes enfants ont le droit de savoir. Après mon mariage, mon parcours est connu, on peut me suivre à la trace. Mais avant? J'ai personnellement souffert, et je souffre encore du silence de mon père sur sa propre enfance, je ne veux pas laisser mes enfants dans la même frustration. Alors, tout ce que je connais, je le consigne et ces anecdotes mises bout à bout font le profil d'un personnage. Un livre, c'est d'abord un ton, s'il y a une vérité elle doit être dite dans le ton, c'est lui qui donne sa musique à l'entreprise.»

« Peu à peu s'était insinué en moi, l'âge venant, le besoin obscur de baliser ma route en amont afin que les miens, les tout premiers, soient enfin au clair sur ce parcours maintes fois évoqué, à demi-mots, en poèmes sibyllins ou à l'occasion énigmatiques.»

Une clef pour lire ce récit à chercher dans la suite de poèmes intitulée *Le Juste* (1989), reprise dans *Le Repentir du peintre*.

Le père est également présent dans le texte liminaire de *Quelques fournis sur la plage*, « *Le champ des signes* ».

« Le Mot musique, avec la richesse de ses petits et grands événements, avec ses anecdotes tristes ou plaisantes, ses scènes mémorables (notamment celles qui relatent la découverte par étapes de la poésie comme quelque chose d'essentiel pour la vie) et ses portraits en grands nombre de personnages aujourd'hui connus ou restés anonymes ou encore célèbres pour les seuls Ajoulots, peut cependant être lu de son début jusqu'à sa fin comme l'histoire d'une incommunication douloureuse et d'une male rencontre persistante...

Le Mot musique... conduit les lecteurs à ce qui est la source : le rapport au pays, à la terre et aux créatures qui l'habitent, à la femme, à l'amour et à la mort, c'est un rapport au Père... » (A. W.)

Evocation d'un lieu, Porrentruy et ses environs, d'une époque, le Deuxième Guerre et les années qui ont suivi, de portraits de personnages typiques, du parcours d'une personnalité rebelle mais en devenir...

LES QUATRE COINS DU CIEL

Voilà, à l'instant où le cercueil touche le fond, la musique s'arrête, mon fils aîné se penche vers moi pour me souffler une recommandation à l'oreille, et alors... Alors, je vois distinctement sur sa tempe, rayant la chevelure sombre, trois cheveux blancs qui, un bref instant, me stupéfient. Voilà... Voilà l'empreinte du temps au plus près de ce qui m'est le plus cher... » (p. 21)

« La mort du père vient d'emporter le toit de ma maison, voilà maintenant qu'on en arrache une porte. Ma propre vieillesse prend ses quartiers et, pour l'heure, je sais bien que je n'aborde pas encore les rives de la sagesse. » (p. 21)

« Sa philosophie, à laquelle longtemps il espéra m'astreindre, tenait en une seule phrase : « Tu n'as qu'à suivre ton sillon et faire ce qu'on te demandera. » La vie soumise, simple et facile qui ne lui interdisait nullement des moments de gaieté et des élans de fantaisie.

Nous nous sommes aimés très tôt avant de nous détester respectueusement dès que l'adolescence m'offrit les ressources de la rébellion. Il arriva néanmoins que cet amour perdu en mon adolescence nous fût mutuellement rendu dès que mon père, en son grand âge, eut gommé les oripaux dont il m'avait affublé quand j'étais voyou. On s'ima à nouveau dans le déploiement polyphonique d'une descendance prolifique. » (p. 25)

« Ce qui domine la scène, dans l'évocation de ma première enfance, ce qui me revient avec insistance est une image de nature occupant tout l'espace. Alors que le paradis d'enfance se révèle comme menu et fragile (un mouchoir de poche, un baeau de papier), ce paysage qui le contient, comme une grande peinture dont l'encadrement a été gommé, déborde de partout avec ses forêts profondes, ses rus jaillissant des flancs de la montagne et ses rivières échevelées au lond des plaines, ses villages étirés à n'en plus finir... Il y a des fleurs à profusion, même dans la neige et le froid, sur les murs et parfois jusqu'au plafond, les bêtes innombrables s'y poursuivent et dansent, de splus eptits aux plus grandes elles produisent des sons en se frottant les unes contre les autres et c'est une musqiuie aigre et douce, ample et soyeuse, étrange et cocasse qui enveloppe toutes choses et vibre entre les clochers, les fils électriques et les hauts sapins jusqu'au ciel. » (p. 33)

« Ce goût d'irréel que retient la mémoire et qu'elle sous-titre aussitôt magie doit sans doute sa survivance à cette capacité d'étonnement qu'entretinrent en moi les leçons de choses que père improvisait toujours à bon escient et sans insistance, à la manière d'un récit qu'on écoutait bouche bée. » (p. 34)

« Donc, père enseignait que chaque chose comme chaque être vivant sur la terre comme au ciel portait un nom qui le distinguait de tous les autres. Que toute chose nommée avait une importance et un rôle. Que tout ce qui avait un nom devait être préservé. C'est en apprenant à donner un nom aux choses, comme on nommait les gens, que le monde peu à peu prit un sens. Et puisque ce monde avait dès lors un sens grâce aux mots, il faudrait ne jamais les oublier. On apprendrait à les faire reluire et resplendir sur chaque chose, sur chaque sentiment humain. Plus tard nous viendraient le goût et, à force de travail, peut-être aussi le talent, de les faire jaillir et crépiter au long de phrases flamboyantes et nécessaires... » (p. 35)

« Je venais d'avoir 15 ans... Un jour, en feuilletant un recueil de textes littéraires français, je tombai, littéralement aspiré comme un papillon happé par le halo de la lampe, sur un poème de Paul Eluard intitulé Sans âge dont les premiers vers retentirent en moi avec fracas :

Nous approchons

La terre en a le cœur crispé » (p. 40)

« Puis je revins de plus en plus souvent et comme aimanté par ce livre magnétique, où je fis d'autres découvertes stupéfiantes.

Ils s'y trouvait Rimbaud et Verlaine, Apollinaire et Fargue, Supervielle et Mallarmé, et leurs étranges musiques, tout un monde d'émotions nouvelles que j'accueillais comme des confidences capitales. La poésie ! » (p. 42)

« En tout cas, je commençai en ce temps-là à écrire, en cachette et en tâtonnant horriblement, des vers qui pour la plupart de ceux éclos dans ces années d'apprentissage disparurent en de successifs et raisonnables autodafés... » (p. 42)

« Je finis par admettre que la discipline et l'immense effort que la musique me demandait étaient incompatibles avec mon état de rêveur impénitent.

-Et ta musique ?

J'avais la tête ailleurs, décidément. Mais où ? C'est ce que mes chers parents, de tout temps, désespérèrent de savoir ni même de deviner. » (p. 55)

« La famille pouvait bien constituer mon espace quotidien avec ses règles et ses rites, j'aimais être seul. Je n'avais besoin de personne pour être heureux, heureux surtout de ma curiosité. Elle me semblait provoquer, dans cette nature toujours neuve et sous mes yeux si volontiers crédules, des événements instantanés autant qu'extraordinaires. » (p. 67)

LE BAUME DU TIGRE

« La rentrée de septembre me vit arriver en classe avec mes rêves d'outre-frontière et d'aventures. Mes professeurs, devant mon indisposition grandissante à l'étude, y perdaient leur latin de même que je perdais le mien dans la réalité. On m'isolait au fond de la classe où l'on finissait par m'oublier. Le sentiment me vint bientôt qu'à ne rien faire sur les bancs du collège je perdais un temps précieux. Je m'étiolais devant mes cahiers aux pages vierges alors que j'avais tant à faire avec mes rêves. Je manquais de plus en plus de cours, en invoquant, pour excuses, des situations farfelues qu'en haut lieu on tint parfois pour vraisemblables. » (p. 87)

« Je fis un rapport circonstancié à mes camarades des buissons, qui s'extasièrent de mon audace tout en posant cent questions pour éprouver la véracité de mon récit. J'annonçai que, quant à moi, le jour J était fixé au surlendemain et qu'alors je passerais, pour de bon, de l'autre côté où je tomberais inévitablement sur les troupes françaises qui venaient de faire une percée fulgurante vers l'Alsace...

Dans l'immédiat, mon principal souci était de m'équiper au mieux pour l'épopée qui m'attendait. » (p. 95)

« Ce que j'avais précédemment découvert dans les tiroirs secrets de mon père devait pouvoir me sortir d'affaire, pensai-je. Je me présentai au guichet de la banque avec deux carnets d'épargne, l'un à mon nom et l'autre à celui de ma sœur, dotés chacun de quelques dizaines de francs. » (p. 96)

« Le scrupule m'embarrassant de moins en moins, je commençai dans ces circonstances le pillage méthodique de la bibliothèque paternelle pour la revendre en pièces détachées à des bouquinistes. Ces beaux livres que père n'avait plus le temps de lire ni même d'ouvrir et d'en caresser le maroquin. Adieu Anatole, adieu Honoré de, adieu Jean Richepin... » (p. 97)

« Le lendemain, qui était un jeudi, ce qui nous épargnait un jour d'école buissonnière, j'étais à pied d'œuvre, superbement équipé de neuf, à l'endroit et à l'heure convenus avec mes potes. J'attendis, ils ne vinrent pas... » (p. 97)

« J'avais quatorze ans, deux mois et presque deux semaines. Je me comportais, ayant pris aux yeux de tous des libertés stupéfiantes, en adulte émancipé et aguerri. Je fumais sans craindre d'être apostrophé même si, dans la cité, je faisais mon possible pour passer toujours inaperçu. » (p. 117)

« Sur sa montagne, mon père vivait depuis de longs mois parmi une trentaine de soldats et quelques mitrailleuses... Parmi eux, un solide bonhomme taciturne, d'origine suisse allemande, se distinguait par son dévouement envers chacun, ce qui lui valait l'attention de mon père qui lui signait sans barguigner une feuille de congé par-ci par -là...

Mon père, petit à petit, avait confié à « ce brave homme » (c'était son expression favorite pour désigner quelqu'un de respectable) ses soucis à propos de ce fils intenable qui, à quatorze ans, avait déjà fait les quatre cents coups. De fils en aiguille, le soldat paysan proposa, ou accepta, de prendre le garnement dans sa ferme, en résidence surveillée...

En outre, l'absolue nécessité de me faire changer d'air et de me dompter, qui était devenue l'obsession parental, trouverait en cette famille Fried une solution inespérée. » (p. 118-119)

« Je racontai comment Carlin, le fils, me suivait pas à pas, comment il m'envoyait des coups de trique dans les jambes, dans les reins, comment La Moutre me houspillait sans ménagement. Il sembla croire que j'affabulais, au moins un peu. Et comme je confirmais avec insistance, il déclara. Comme pour mettre fin au débat :

-Eh bien, ne l'as-tu pas cherché ? » (p. 124)

« Après la bûche du jour, père se mit au piano pour entonner comme chaque année quelques chants de circonstance, dont l'indispensable Noël des petits oiseaux, paroles de Camille Soubise, qui mettait inmanquablement la larme à l'œil maternel :

Il est minuit et Jésus vient de naître

Pour protéger les nids et les berceaux !

Le ciel est bleu, le printemps va renaître.

Noël ! Noël ! pour les petits oiseaux (bis).

Musique, au diapason, de Charle Pourny. » (p. 125)

« Les journées passaient lentement, rythmées par les corvées implacables, dans la grisaille à l'école communale, dans la désolation à la ferme des Fried. Elle était loin désormais la douce chaleur de mon inénarrable famille retrouvée à Noël et qui m'avait fait croire à une absolution, voire à une amnistie...

J'avais durant quelques jours frôlé les Béatitudes, j'aurais pu, en cette sérénité, aborder les rives de la Poésie et me réconcilier avec la Musique, tout avait été alors formidablement, brièvement harmonieux et prometteur. Et les humiliations, en mon bain, reprenaient avec hargne. » (p. 130)

« La vie pesait, mon existence s'enlisait de plus en plus. Je me demandais comment j'étais tombé si bas, quels crimes je pouvais vraiment avoir commis pour mériter cet enfer. Certes, je me sentais coupable d'avoir biaisé avec l'autorité, d'avoir emprunté des tangentes hasardeuses et choisi des chemins peut-être défendus. Mais c'était pour voir le monde, pour découvrir l'inconnu et me reconnaître dans les événements de mon temps. C'était pour me mesurer à une grande histoire dont je savais qu'elle me dépassait. Et j'en avais eu la preuve, sur le champ de bataille même, à peu de chose près. J'avais rêvé de faits héroïques, mêlés à un combat que chacun autour de moi qualifiait d'honneur de l'homme. » (p. 134)

« A quelques pas de chez moi se dressait un collège d'aspect sévère, affublé d'un chapelle régulièrement fréquentée par les gens du quartier. Cette institution catholique, animée par des prêtres d'une congrégation lointaine et quelques professeurs laïques, abritait aussi un pensionnat dont les hôtes représentaient plus de la moitié des élèves...

En traversant la ville, passant au large de l'école qui quelques mois plus tôt m'avait prié de partir buissonner ailleurs, me vint l'idée d'aller tout crûment demander l'hospitalité à l'autre collège dont le directeur nous connaissait de vue, mes parents et moi » (p. 136)

« Notre maison est toujours ouverte, même aux brebis égarées. Nous n'avons pas de place pour toi au pensionnat, mais tu pourrais être accueilli dans une classe et tu prendrais ta pension chez toi, de toute façon tu habites à deux pas. Allez, il faut que je pense à tout cela, reviens me voir demain à la même heure pour tout régler. Va maintenant rassurer ta maman. » (p. 137)

« Quand j'arrivai à la maison, au milieu de l'après-midi, ma mère était en émoi. Les Fried l'avaient fait prévenir que j'avais disparu et qu'on me recherchait partout. » (p. 138)

« Je n'eus pas l'occasion de moisir longtemps dans ce collège dont beaucoup des enseignants me faisaient l'effet de sbires désabusés et hargneux. Quelques semaines après mon évocation de Breddaucourt, père bénéficiait d'un bref congé qu'il mettrait à profit, nécessairement, pour régler, autant que possible, le problème de son fils rebelle. Il réalisa qu'il serait vain de me reconduire manu militari chez les Frieds,... » (p. 145)

« Le surlendemain de Pâques, j'apprends que père, depuis une semaine, se débat pour me trouver une place dans un pensionnat de Suisse allemande. On m'a refusé à Schwyz et à Einsiedeln mais, grâce à Dieu, on veut bien de moi à Zoug, au moins pour un trimestre d'essai. » (p. 147)

« On n'oublie pas vraiment, même à quinze ans, les sentiers où l'on s'est tordu les chevilles, ni les ravins qu'on a longés presque en somnambule, ni les rêves éveillés, ni les coups de trique. Me revinrent en ce mois d'août un peu humide quelques images de ma drôle de guerre personnelle. Et je me souvins, à défaut de faits d'armes, des armes elles-mêmes. Ah, l'attrait des maniements, des munitions et des coups de feu ne m'avait pas vraiment quitté, malgré mon enfer chez Fried commué en purgatoire chez les gens en soutane...

Il me revint que j'avais caché mon fusil allemand près de mon lieu de passage à la frontière, enterré sous l'humus, et qu'ils était temps de le récupérer. J'y allai seul comme j'en avais l'habitude, entre chien et loup, retrouvai sans difficulté l'arme en bon état, toujours enveloppé de sa toile de plastique. » (p. 150)

« Ces bouffées nostalgiques de mes rêves de guerre et de bravoure restés en plan n'occultaient pas outre mesure, néanmoins, ma relation au présent qui, d'un été à l'autre, avait drôlement changé d'allure. » (p. 151)

« Et me revoici, en cette fin d'été 45, dans le temps réel de la révélation poétique ou deux vers de Paul Eluard m'ouvrent les portes d'un monde sensible inouï. » (p. 153)

« Et voici le poème d'un certain Laforgue Jules, 1860-1887, intitulé (non je n'invente pas, l'instant est trop grave), Marche funèbre pour la mort de la Terre ...

Toute parole m'est soudain àblouissement et stupeur et je bois ce qu'elle m'offre en bouquets comme une liqueur clandestine. » (p. 154)

« A moi, les mots jetaient des défis au bout de chaque phrase. J'en étais étourdi.

Mais père, pour autant, à qui je n'avais rien confié de mes découvertes livresques, était résolu à la prolongation de mon purgatoire. A la rentrée, je me rendais, tête basse et le cœur gros, en

compagnie de ma mère, au collège de Brigue qu'on me décrivait comme un internat des plus rigoureux. » (p. 155-156)

« Le troisième jour, vers cinq heures de l'après-midi, ma mère, stupéfaite, me renvoyait au seuil de notre appartement, rue de Belfort à Porrentruy, avec ma petite valise à la main. J'avais payé le prix du train avec l'argent de poche qu'elle m'avait laissé. » (p. 158)

« La solitude réveilla en moi le goût de la poésie et le souvenir des pages du livre de ma sœur qui m'avait bouleversé...

Oh, la poésie ravivait de douces blessures et cependant la poésie était consolatrice ! ET c'est ma langue qui chantait dans ces vers, ma langue maternelle qui m'était ici, à la lettre, interdite...

J'écoutais les voix pures, si lointaines, de ces poètes romantiques qui ne m'avaient pas connu et qui me parlaient de moi. » (p. 163-164)

« Curieusement, cependant, ceux de cette époque qui plus tard me toucheront au vif, les Novalis, Jean-Paul et Hölderlin, leurs noms ne furent jamais cités.

Peu à peu, j'éprouvai un manque insupportable de poésie française...

Un jour n'y tenant plus, j'adressai une commande en bonne et due forme à la maison de Lausanne et, une semaine plus tard, je recevais au collège les Méditations poétiques de Lamartine (« Ô lac ! »), Les Contemplations de Victor Hugo (« J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline ») et Romans sans paroles de Paul Verlaine (« Il pleuvait dans mon cœur... »)

J'aurais dû recevoir... Car le colis de la librairie fut intercepté par les surveillants qui se gardèrent de me le faire suivre, préférant le remettre au directeur en personne et en mains propres. » (p. 165)

« Redevieudrais-je le rebelle évanescent, retrouverais-je l'école amicale et rafraîchissante des buissons ? Rêver au bord de la rivière m'était familier depuis longtemps. Disparaître en forêt demeurait un de mes plaisirs solitaires de même qu'herboriser le long des chemins vicinaux. En cela je recherchais déjà ce goût d'enfance qui me hantera durant toute ma vie. La nostalgie me poussa peu à peu sur els voies de la poésie que m'avaient révélées violemment les événements relatés en amont. » (p. 173)

« Je me plongeai de plus belle dans les livres de poésie et les recueils de vers piqués à hue et à dia. Je me mis à écrire ainsi qu'un petit enfant tape sur son tambour, comme un sourd. Je voulais des mots, des mots et des mots au bout de ma plume et j'en piégeais des plus récalcitrants. » (p. 173)

« En attendant, j'aurais besoin de montrer à l'un ou l'autre aîné plus ou moins confident, plus ou moins expert, quelques échantillons de mes essais.

Je profitai de l'arrivée d'un jeune professeur qui remplaçait le maître de français, malade durant six semaines, pour lui soumettre quelques textes fraîchement sortis de mon officine. Il m'assura vouloir les lire en toute tranquillité après le cours et me donner son avis à la prochaine leçon...

Après la leçon, le maître me rendit mes textes avec ce commentaire : « Tu as de vraies dispositions, mais l'art est difficile, tu devras beaucoup travailler et ne jamais te décourager. Et surtout ne te prends pas pour Rimbaud ! » » (p. 174)

« Et je ne désarmais pas. Les mots bouillonnaient sous mon front. Les vers se hâtaient de venir à bout de l'épaule blanche.

Ma musique, papa ?

Ma musique prenait le goût à changer d'air. » (p. 175)

PEINES PERDUES

« Parmi nos voisins immédiats vivait une famille dont le père, d'origine alsacienne, enseignait au collège où j'avais fait un séjour après ma désertion de Bressancourt. Un couple de petits vieux, les Loiseau, qui recevaient parfois la visite de l'un ou de l'autre de leurs deux fils. Le premier était entré dans les ordres, l'autre avait émigré à Paris dès la fin de la guerre comme secrétaire des Editions des Portes de France dont la faillite ne tarderait pas à être consommée. Ce fils-là, Jeannot, avait publié un recueil de vers remarqué en 1945. Il avait ainsi une réputation de poète et il était, au sens propre, le poète le plus proche de moi, le plus accessible. « A tout hasard » j'avais confié à sa mère, pour lui être transmis dès qu'ils serait de passage, une petite liasse de poèmes sur lesquels « je sollicitais son opinion, « s'il le voulait bien »... « Tu viens me demander des nouvelles de tes vers ? me dit-il, eh bien je te le dis tout cru, ils ne valent pas un clou ! » J'étais pétrifié. » (p. 179)

« J'étais consterné. Je venais chercher des encouragements, voire des compliments, et un vrai poète me disait que je perdais mon temps... Ce camouflet, pourtant, inaugurerait une histoire d'amitié indéfectible de cinquante ans. Jeannot Loiseau ! » (p. 180)

« Les ans passaient ainsi, nous nous disions « à la prochaine » avec, aussitôt, un frisson d'impatience. Dès qu'il était de retour, c'était la fête, en famille, il revenait avec un ou deux livres « que tu dois lire absolument ». » (p. 183)

« Année après année, on voyait son humeur s'assombrir. Passé la septantaine, il devint avec ses proches nerveux et acar'âtres. » (p. 187)

« Quelques mois après sa disparition, sa fille Nane me proposa de choisir, parmi les livres qui restaient de la vente de la bibliothèque à un libraire, ceux pour lesquels j'aurais quelque intérêt. J'en sortis un volume des Fragments, recueil de réflexions encyclopédiques de Novalis, dans une édition allemande de 1929, et le Cahier de l'Herne consacré à Hölderlin. Parcourir ce gros volume de cinq cent quarante pages me stupéfia non par le contenu des articles qui le composent, mais par la manière dont son lecteur, notre Jeannot, l'avait annoté, toujours au crayon. » (p.189)

« Je me suis attardé sur l'histoire de Jeannot Loiseau, que j'ai anticipée sur la mienne parce qu'elle m'a accompagné durant presque toute ma vie. Parce que celui-là était mon plus ancien ami et celui de qui, parmi mes fidèles et précieux compagnons, j'aurai, au bout du compte, le plus reçu.

Parce que cette existence-là, qui a éclairé la mienne, reste pour moi, à jamais, une énigme. » (p. 190)

« Mon intolérance à tout ce qui ne procédait pas, de près ou de loin, des arts, prenait des proportions inquiétantes. J'avais un peu plus de seize ans et mon père finit par exiger qu'on

fasse ensemble un bilan, autant que possible serein, du marasme où l'on me voyait m'étioler. Ce qui paraissait évident était mon peu de goût pour l'étude. Cependant, père s'obstinait dans son idée de faire de moi un instituteur comme lui, et un musicien de même. » (p. 191)

« -Bah ! mon avenir est si loin....

-Mais, bon Dieu, que comptes-tu faire dans la vie ?

-Une seule chose : je veux être poète.

*-Quoi ?! Poète n'est pas un métier ! Ce garçon est fou ! Jeanne, ton fils a perdu la raison...»
(p. 192)*

« Ayant eu vent de la relation que j'avais annoncée avec ce poète Loiseau de la maison voisine, il se mit en tête de lui écrire, à Paris, pour lui expliquer dans quelle stupide obstination je me complaisais. Il lui demandait si, à ses yeux un garçon tel que ce Coco pouvait légitimement espérer être reconnu comme poète un jour. » (p. 192)

« Une dizaine de jours plus tard, le facteur nous apportait deux lettres de Paris, l'une destinée à mes parents, l'autre m'étant adressée personnellement, les deux enveloppes portant l'écriture d'un même expéditeur. » (p. 193)

« Si mes aspirations, écrit-il, m'amènent à négliger tout le reste qui est plus humain et plus nécessaire, alors elles ne sont « que des motifs de vanité, ou d'orgueil, ou de laisser-aller, ce ne sont pas des dons poétiques. Ceux qui les ont n'ont pas toujours suivi la tentation de s'y consacrer exclusivement, et ils n'en ont jamais le droit avant d'être vraiment des hommes... Je ne te dirai jamais -sauf quand je serai sûr qu'ils ne valent rien- d'abandonner tes poèmes mais, bien que ça ne me regarde aucunement de te juger, je ne pourrai m'empêcher de trouver lamentable qu'un homme qui se dit poète, donc un peu plus homme, méprise les activités essentielles des autres et se croie assez grand pour ne pas tremper lui-même avec joie et bonne conscience dans le labeur commun. » ...

Bravo Jeannot, tu as gagné ! Je sais désormais que je n'échapperai pas au sort commun. Mon petit Coco, si tu veux être poète, sois d'abord un homme. » (p. 193-194)

« Il m'arrivait, selon l'aménagement de mon horaire de travail qui changeait souvent, de disposer d'un après-midi de congé. Je prenais le train pour Neuchâtel, que je trouvais plus urbain, plus élégant que les cités des Montagnes. » (p. 202)

« Après la promenade, je parcourais régulièrement les rayons de la Librairie Monrey, m'attardant tout naturellement à celui réservé à la poésie, qui était fort bien pourvu...

Un jour, un grand monsieur au crâne à demi dégarni et vaguement blond, à ce qu'il lui restait de cheveux, s'approcha. » (p. 203)

« Il sortit précautionneusement deux minces ouvrages, qu'il voulut me présenter avant de me les remettre avec une sorte de solennité, comme une personne eût fait connaissance d'une autre avant la poignée de mains.

-Voilà : René Char, Seuls demeurent, Gallimard, 1945, et l'autre, que j'ai depuis peu, René Char, Le Poème pulvérisé, Editions Fontaine, 1947. Tous deux en édition originale. Les voulez-vous ? » (p. 204)

« Quand je revins, une semaine plus tard, il m'apporta, sans que je lui aie demandé quoi que ce soit, un livre soigneusement recouvert de papier serpente qu'il tint longuement sur son cœur.

-C'est Sources du vent, de Pierre Reverdy, Editions des Trois Collines, en édition originale. Je vous l'offre... » (p. 204)

« Quelques trois jours plus tard, j'étais reçu avec chaleur et simplicité par sa femme, aux basques de laqueulle tournaient deux charmantes petites filles. Je me trouvais chez Monsieur et Madame Gaspard Bichet, où j'appris que celui-ci était le neveu de C.F. Ramuz. » (p. 205)

THEATRE AUX CHIMERES

« Genève... Genève au fin fond de la Suisse, au bout du lac, bras ouverts au Rhône et au monde, je la voyais déjà comme une capitale, un aboutissement, une Mecque... La Rome de Calvin, disait-on, et je n'y voyais d'emblée rien d'ennuyeusement protestant. » (p. 217)

« Raconter comment j'ai subsisté à cette période de ma vie pourrait prendre des centaines de pages... » (p. 223)

« Durant près d'une année, je fis ainsi plusieurs stages prolongés dans un grand bureau du quai Gustave-Ador. Mais avec la vie que je menais, traînant dans les rues la nuit et épuisé par les interminables répétitions théâtrales, j'arrivais souvent en retard au travail, ou bien je manquais carrément parce que je n'avais pas pu me lever. » (p. 224)

« Les cours du conservatoire ronronnaient. Ls se poursuivaient au Café Le Lyrique, tout à côté, où maître Surcoup, accompagné de sa petite suite de courtisans (dont quelques authentiques bourgeoises tuant l'ennui), évoquait avec panache les étapes sublimes ou cocasses de sa glorieuse carrière. » (p. 224)

« Ma carrière théâtrale peinait, pour le moins, à prendre figure. Les cours de Jean Surcoup me lassaient et je ne trouvais pas, aux heures qui me convenaient, de partenaire pour répéter des scènes à deux personnages. » (p. 232)

« Mon destin, lui aussi, traînait la patte. J'avais le monde contre moi, mais de quoi se vengeait-il au juste en m'accablant de mésaventures et d'embûches ? Jusque-là mon fatalisme ordinaire m'avait préservé du découragement. Mais j'avais désormais un besoin urgent de voir clairement où je mettais les pieds. » (p. 235)

« La planque était située dans un angle, le plafond consistait en la pente du toit dans laquelle était aménagée une lucarne à tabatière. Six à sept mètres carrés derrière une paroi de bois de planches et une porte de même, fermant avec une grosse clef que Morof alla chercher sur une poutre...

Le réduit n'était meublé que d'une couche, d'un tabouret, d'une petite étagère et d'un minuscule lavabo, naturellement sans écoulement. Pour le sanitaire, je devrais « prendre mes précautions » avant de monter... Morofme laissait la jouissance, comme on dit, du lieu en l'état... » (p. 237)

« Logé, oui, je l'étais, je n'avais pas à me réfugier sous les portes cochères ou dans d'obscures cours d'immeubles. Ma vie en prenait-elle pour autant un sens ? Je me voyais en apesanteur, entre ciel et terre, à la fois libre et dépendant de tout l'élémentaire qui me faisait

défaut : la nourriture, et l'eau que je devais prendre à la fontaine, au haut de la rue du Perron avant de monter à mon gîte, et l'hygiène dont je n'avais jamais eu vraiment souci mais qui désormais me préoccuperait tant soit peu. » (p. 237)

« La plus assidue de mes activités, outre mes allées et venues en quête de quelques francs ou d'une invitation impromptues à une table amie, était le travail à la pièce de Le Ray sur laquelle celui-ci s'acharnait pour lui donner vie. » (p. 239)

« Ce que j'avais prévu arriva donc. La première eut lieu devant un public clairsemé où dominaient les amis des uns et des autres et deux ou trois journalistes racolés par Monsieur Pierreté. Le surlendemain, la presse, à l'exception de ce dernier qui ne pouvait déceimment contredire ce qu'il avait proclamé, dans ses avant-premières, éreintait Fassila Circus, parade en cinq séquences, et son géniteur, Ramon Le Ray. » (p. 240)

« Le fiasco artistique, que j'avais très tôt pressenti poiur l'entreprise de Le Ray, menaçait de s'étendre à d'autres perspectives décidément fuyantes. » (p. 241)

« Je lisais les petitesannonces dans les journeaux de la veille trouvés dans les poubelles publiques...

Et je ne savais même plus que j'étais poète.

Je n'étais pas retourné à la plage. Je n'avais pas honoré le rendez-vous au Jardin-Anglais convenu quelque temps plus tôt avec Zita, n'ayant pas de quoi offrir le moindre orangeade à ma belle... » (p. 249)

« Cher Jeannot Loiseau, si tu me voyais aujourd'hui me débattre tel un pauvre diable dans la mare humaine, me blâmerais-tu ? Et de quoi, s'il te plaît ? N'ai-je pas su faire la différence entre « la main à la plume » et « la main à la charrue » ? » (p. 250)

« Peu à peu s'installa en moi, comme au temps d'amertume lors de mes séjours en Suisse allemande, une tenace, une lancinante nostalgie du pays d'Ajoie. Me revenaient avec force des images de forêts et de rivières, de prairies florales et de grottes mystérieuses, d'éclats de voix enfantines ou de rires d'amis. » (p. 256)

« Je pensais écrire une lettre à ma famille, une longue lettre qui leur dirait un peu de mon désarroi mais surtout l'amour sincère que je lui portais encore et toujours. Toutefois, cette lettre seait, quoi que j'y fasse, forcément émouvante, et je ne voulais à aucun prix qu'on s'apitoie sur mon sort. Je renonçai à la lettre et décidai d'appeler, grâce à cette merveille moderne dont je savais qu'elle avait été installée, enfin, chez les Voisard, au 38 de la route de Belfort, le téléphone...

C'est ma sœur Rose qui me répondit et, avant même » (p. 257-258)

«Dès le lendemain, je débarrassai mon gourbi à la hâte. Avec le solde des cinquante francs de Bremer, je pouvais payer le train pour Porrentruy, simple course, en troisième classe.» (p. 259)

L'ETOILE DU BERGER

«Ainsi va ma vie au pays retrouvé. Notre mère, de retour de l'hôpital, reprendra sa place parmi nous après quelques semaines sans que quiconque remette en question ma propre présence au foyer paternel, alors qu'aucun avenir décent ne se dessine en mon zodiaque.»
(p. 270)

« Mon oisiveté ne me pèse pas ni ne me gêne. Dans l'effervescence joyeuse de l'auberge, j'ai de plus en plus la conviction que je me cultive acquérant des connaissances sur tout et , en me frottant à ces compagnons intelligents et malicieux, le sentiment d'une singularité personnelle qui quelques années plus tôt m'aurait embarrassé. » (p. 271)

« A ce carrefour précis, je vais faire deux rencontres capitales qui accompagneront indéfectiblement toute mon existence.

Tristan Tatuc, pharmacien bien établi avec pignon sur rue, dilettante distingué que l'on dit artiste et qui, e tout cas, est frère d'un poète déjà réputé.

Pierre Olive, professeur au lycée, a dirigé les Editions des Portes de France jusqu'à leur disparition pour cause de faillite, il y a quelques années. » (p. 272)

« Ces deux-là deviendront vite des familiers. Ils sont mes aînés de quelques quinzte années et je remarque dès lors que tous mes proches amis sont largement des aînés, de Jeannot Loiseau à Tristan Tatuc en passant par les Pierre Olive, Pierrot Leblanc ou Bébé Chalat. Ils me précèdent non seulement en âge, mais aussi en expérience et , même si le terme est impropre, en sagesse. Incontestablement ils sont cultivés, beaucoup plus cultivés que moi, et, si je cherche de plus en plus leur compagnie, c'est que j'en reçois beaucoup, j'en reçois infiniment. » (p. 273)

« Tristan s'était investi sans compter, et de toutes les façons, dans la fondation de cette troupe des Malvoisins et la réalisation, avec des comédiens amateurs qu'il faut dégrossir et styler... »
(p. 274)

« Quand j'entre, pour ainsi dire, dans la vie de Tristan Tatuc, qui a épousé une de mes anciennes camarades de collège, il en est, lui, au creux de sa propre vague créatrice. J'arrive, pour ma part, avec quelques idées neuves et, sans doute, un enthousiasme que je parviens à faire partager. Et voilà Tristan se prenant bientôt à mon jeu. » (p. 275)

« Et voilà que je me trouve devant un homme charmant, parlant peu et à voix contenue sur un ton d'aimable confesseur. Il s'enquiert de mon proche passé, de ma famille, de mes lectures. Et de mes projets, qui ne montent pas haut...

-Et vos poèmes ? Cet Ecrit sur un mur que j'avais lu dans une vague revue sympathique, a-t-il fait des petits ?...

Oh, nous pourrions nous en charger, j'ai un ami bibliophile qui serait sans doute enchanté de courir cette petite aventure. Et puis, vous savez, j'ai une certaine expérience ! » (p. 276)

« Un second livre, Vert Paradis, qui suivra à peine un an plus tard également à l'initiative de Pierre Olive et qui sera distingué d'une récompense, recevra le même accueil familial. Ce ne sera jamais qu'un petit événement sympathique. Ici n'est pas la maison des compliments. »
(p. 278)

Un second livre, Vert Paradis, qui suivra à peine un an plus tard également à l'initiative de Pierre Olive et qui sera distingué d'une récompense, recevra le même le même accueil familial. Ce ne sera jamais qu'un petit événement sympathique. Ici n'est pas la maison des compliments. » (p. 278)

« Je continuais à vivre le théâtre comme une passion première qui aurait dû m'apporter un vrai statut social. Celui-ci, cependant, se faisait attendre. Le théâtre comme apostolat utopique. La poésie comme cap intangible. Je ne deviendrais pas le grand acteur que je rêvais, pas davantage que je n'avais pu être, dix ans plus tôt, le maquisard hardi. Mes deux antennes battaient dans l'air avec une ferveur qui étonnait mes amis et consternait père et mère. Même mes proches compagnons tels Tristant Tatic et Pierre Olive, à la longue me suggéraient de rentrer dans le rang, de me résoudre à un emploi rémunérateur. A l'évidence je n'aurais pas, ainsi que l'ami Bébé, un notaire Chalât m'assurant une rente à vie. Et en écho à leurs gentils conseils j'entendais encore les préceptes précieux de Jeannot Loiseau qui m'avaient conduit à l'humble acceptation de l'humaine condition. » (p. 279)

« J'avais fait la connaissance, en marge du noyau amical déjà évoqué, de deux jeunes gens qui, leurs études d'architecte achevées, étaient revenus depuis peu au pays pour s'y installer. Un soir, après une représentation de la Troupe des Malvoisins où il tenait un petit rôle, l'un d'eux me pria de me présenter le lendemain au bureau de l'atelier que les deux architectes avaient ouvert en association, rue des Annonciades. Gruche et Solert ambitionnaient d'acquérir d'importants contrats dans l'immobilier locatif et le bâtiment public. Ils avaient besoin d'urgence, me dirent-ils, d'un secrétaire qui prendrait en charge la correspondance, la comptabilité et diverses procédures administratives. » (p. 280)

« Je me mis donc à la tâche chez les architectes Gruche et Solert ou bientôt j'appris... J'appris en peu de temps des montagnes de choses sur la conception d'un bâtiment et le développement des plans, en coupe et en élévation. Sur la mise en œuvre des chantiers, sur la nature, la structure et la combinaison des matériaux. » (p. 281)

« Un soir d'arrière-été, à l'heure où seuls quelques habitués humectent leur ennui avant de se sentir obligés de le noyer, j'arrivai dans un Café Chattré enfumé et bien plus animé qu'à l'ordinaire...

-Qu'est-ce qu'il se passe ici ? C'est une fête ?

-Non, me cria Leblanc dans ce brouhaha, il y a une nouvelle serveuse ! » (p. 287)

« J'avais rencontré celle qui incarnait, enfin, ce que j'avais toujours rêvé comme étant la Beauté féminine. » (p. 289)

« Si je devais un jour élire une femme, celle qui serait une épouse et la mère des enfants que déjà je désirais de toute mon âme, ce serait Genièvre, Genièvre et aucune autre sur cette terre. Cette certitude me hantait et ma vie en était bouleversée. Genièvre, donc, un soir de février 1957, vers minuit, après une longue journée de va-et-vient entre les tables du Café Chattré, m'annonça qu'elle acceptait ma proposition en mariage. » (p. 290)

« Genièvre me donnerait année après année cinq enfants, tous plus beaux et plus malins les uns que les autres. Qui feraient quelques têtes de plus dans la vaste tribu des Quéquans. On cavalerait comme de beaux diables aux long d'une vie semée de clous, traversée d'éclairs et de faux pas, de creve-cœur et de chances, de dèche et d'espérance, d'amitiés et de larmes. Je

changerai plusieurs fois de métier. Et je gambaderais d'une tâche à l'autre avec la même aisance que j'admirais chez mon père.

La passion politique nous prendrait cœur et tripes. Et dans ce tumulte naîtraient des poèmes comme autant d'enfants qui, tout exigeants et fiers qu'ils fussent, se répandraient en cailloux blancs sur leurs infinis chemins de ronde.

Mais ceci est une autre histoire.... » (p. 292)

« Ai-je vraiment su un jour pourquoi j'écris ?

a cette question, je n'ai jamais voulu répondre. Mais l'ai-je seulement entendue ? Moduler des mots sur ma langue, danser en souplesse autour des phrases m'a en tout cas préservé de la chute et maintenu en vie. J'ai eu cette conviction jusqu'à l'extrême bout de ce compagnonnage ambigu avec le père. J'ai écrit pour ne pas mourir, qu'on se le dise !

Le mot musique perpétuellement me ramène au chevet du père mourant. Et cet inguérissable regret m'étreint depuis lors : ma défection impardonnable à l'instant même du dernier souffle qu'ont recueilli mes deux sœurs.

L'autre mot, l'ultime, qu'a prononcé distinctement et d'un ton assuré le moribond et que n'ont pas compris les témoins. Un mot qui m'était peut-être destiné, et peut-être non. Plus sûrement, la dernière parole ouvrirait-elle une issue de lumière sur l'infini inimaginable de ce qu'on en cesse d'appeler l'au-delà, où nous projetons en vrac nos espérances et nos doléances, quitte à pleurer de ne pas y croire. » (p. 295)

« A l'heure où j'écris, quinze ans après l'adieu, j'ai conscience que le deuil, jusqu'à ma propre disparition, très secrètement restera. J'ignorais, mon existence ayant été jusque-là un vol de libellule, que la vie avait ce poids de gravité qui me surprend et m'accable.

Condamné à vivre avec au cœur une phrase en suspens où manque un seul mot...

J'écris peut-être seulement, au fond, pour cerner ce mot énigmatique qui dès l'origine, par la médiation du père, devait m'éclairer sur le sens de la vie et de la mort. » (p. 296)

Le Bestiaire de Guy-Noël Passavant, 2008, Bernard Campiche Editeur, Orbe

Guy-Noël Passavant, anachorète vivant dans une cabane et qu'Alexandre Voisard rencontre dans sa jeunesse.

À la mort du vieillard, Alexandre Voisard trouve un carnet bleu de poèmes délavés, presque illisible, lacunaire ; des notes sur sa relation avec les animaux. Au poète vivant de le compléter en une poésie «infiniment en devenir».

Une manière de s'interroger sur sa propre nature d'homme et de poète. Nature bestiale, car ...

*«De la bête à l'homme
il n'y a pas de gouffre
ni entre les deux
de jungle hostile
en vérité il n'y a qu'un pas
un pas de géant posé
dans un limon de patois
où barbota l'ange amnésique».*

Après les quinze poèmes de «De la bête à l'homme», quinze autres disent la pie, l'alouette, le geai, la fauvette, la faisane, les corneilles, la mésange, le serin, le rossignol, la perdrix, le coucou, le verdier. Et le faucon captif.

A propos des notes de Guy-Noël Passavant

Il était une fois un vague anachorète, une espèce de Robinson échoué là, en plein bois, résolu à ne jamais accueillir ni son Vendredi ni personne. Néanmoins, je croisais parfois au cours de mes promenades quotidiennes en forêt, l'un de mes itinéraires de prédilection me menant au moins une fois par semaine au large de la clairière où ce Sauvage (on l'appelait ainsi dans la contrée) avait édifié sa baraque, sur les vestiges d'une ancienne butte de forestier...

Avec le temps, je lui étais devenu familier, de telle sorte que je fus notoirement un des rares individus à m'entretenir avec lui sans façon durant de longues minutes qui pouvaient atteindre la demi-heure mais jamais plus. De quoi pouvais-je bien parler avec un tel homme ? Il était placide et nonchalant et je le qualifiai bientôt de bon sauvage. Invariablement nos conversations se limitaient aux choses de la nature et aux spectacles qu'elle dispense à tout homme attentif...

Il me confia un jour que lui aussi aurait aimé être poète... Il disait, d'ailleurs, que quand la lyre le démangeait » il ouvrait son petit carnet, caché sous une poutre de la cabane, où il écrivait « des vers comme des formulettes enfantines »...

De ses écrits, je ne connus jamais, de son vivant que le carnet écorné, d'un bleu passé, qu'il brandit devant mes yeux deux ou trois fois en tout, au long d'une large dizaine d'années. Mais jamais il ne m'en montra la moindre page...

Un jour d'automne, un grade forestier intrigué par la porte longtemps entrouverte pénétra dans la cabane et découvrit son habitant gisant au sol avec une large blessure au front. Il était mort depuis plusieurs semaines et l'enquête policière qui s'ensuivit ne révéla rien de significatif sur son décès...

Je repensai au carnet bleu entrevu à quelques reprises, me demandant s'il avait échappé aux prédateurs. Je le trouvai, en effet, pincé entre une latte du toit et une poutre, détrempe, avec des pages collées qui en compliqueraient fâcheusement la lecture...

Des successions de plusieurs pages restaient désespérément soudées tandis que ce qui restait lisible était des plus fragmentaires et énigmatique, l'humidité ayant grandement délavé l'écriture, à l'encre d'écolier, de l'auteur...

Au total, rien de cohérent ni d'explicite, tout au plus - c'est le terme que j'adoptai en fin de compte pour ce fatras - un *fichier* révélateur des observations et des obsessions de Passavant qui, ainsi consignées attestaient en vérité sa sensibilité poétique et son sens aigu des choses de la nature...

Il n'y avait là que de modestes grappes de mots, que quelques bouts de phrases sans queue ni tête. Et je m'apercevais soudain que, de son vivant, nous nous étions compris à demi-mot...

J'y ajoutai peu à peu mes propres élans d'écriture, mes fantasmes qui rejoignaient fraternellement les siens. Je devenais ainsi son *interprète*, celui que les circonstances avaient désigné comme le témoin de sa vie de contemplatif et qui, d'une manière ou d'une autre, révélerait son « œuvre » fantomatique. Quant à lui, de son au-delà, il saupoudrait mes poèmes naissants de ses vocables en miettes.

C'est ainsi que la poésie infiniment en devenir et éternellement *revenante* de Guy-Noël Passavant inspira celle d'Alexandre Voisard qui s'en nourrit non pour l'accaparer, mais pour lui permettre de rayonner quelque part, en une sorte de chambre d'écho, lucioles précieuses éclairant sa route somnambule.

Juin 2006

DE LA BÊTE A L'HOMME

*Comme la martre des herbes hautes
revient sur le lieu de ses crimes
l'écorché en moi
rappelle ses chiens prédicateurs
inventeurs d'utopies
promises au sang.*

PORTRAITS D'OISEAUX

Qui n'a rêvé un jour, en son sommeil ou en veille, qu'il *volait*, affranchi de la pesanteur, des obstacles et des embûches ?

*N'écoutez pas muser
vos propres misères dans la bise
prenez exemple dur l'alouette
tout l'hiver apprenant
à effacer son ardoise.*

*Si l'esprit un jour
doit rivaliser avec la lettre
alors retrouvons
nos parents dans les branches
et pour l'essentiel commençons
par laisser faire la perdrix
sur l'échiquier des myrtilles
où elle joue sa vie
en misant si peu.*

*Le bleu du ciel
retient captif le faucon
sa seule proie son seul bien
dans ce néant d'azur
et l'oiseau garde sa salive
et son cri pour un juste
retour des choses.*

ALEAS DES LIMONS

Mais la nostalgie n'est pas de leur nature. Ils sont de la terre et de partout. On les entend remuer. Ils s'ébattent sans hâte, en des entrailles réputées insondables. En vérité, le seul mystère, autour d'eux, réside dans le peu que nous autres, à bonne distance et en toute verticalité, en saisissons.

*L'humus s'est mis à recompter
ses nœuds ses bornes ses creux
depuis que le scarabée sème la panique
dans les fantomatiques pèlerinages de fourmis
on se reconnaît presque
entre vivants.*

*Je veux t'aimer je veux t'aimer
je veux t'aimer encore
chantait la guêpe à mon oreille
elle n'avait en fait
de la guêpe que la taille
et l'aiguillon peut-être*

*au-dessous de la chemise froissée
mais son amour son amour suintait
à chaque page tournée
son amour son amour virevoltant
tachait de confiture les livres indélébilement.*

***Des sept noirs péchés
jetés sur le dos de la coccinelle
le confesseur ne connaîtra
jamais ni le poids ni la saveur
et pourtant on l'entendra siffler
« la pénitence s'oublie et fait des siennes »
alors que d'autres témoins se confondent
en hommages et en indulgences.***

DE LA BICHE AU LOUP

*Il y a plus de liberté
dans l'échine de la martre huée
que dans toutes les maximes réunies
répète-le sans cesse alentour
toi qui attends de la vie
des signes plutôt que des fruits
plutôt que des pourboires.*

TRAVAUX AILES

S'élever... S'élever pour voir, sans doute, dans l'azur conciliant. Etre parvenu assez haut pour rêver, en toute innocence, en toute impunité. Mais l'élévation n'exclut pas la peine, ne réfute pas le labeur, ne proscrit pas le zèle. Car la tâche et immense, sur la terre comme au ciel. L'alouette (grisée, dégrisée) soudain se souvient de la glène. Retrouver la touffe, revenir au réel.

*Le geai
dont les fabulistes parfois
imite le cri de vaurien
fouille l'humus sous la neige
espérant percer des secrets
à la manière du poète penché
sur des lettres émaillées de regrets
échappées d'une valise obsolète.*

*Ce que l'hirondelle
porte en elle d'indicible*

*à l'instant de prendre congé
n'est qu'un semblant de plainte
un bourdonnement d'étoffes
que l'on tend que l'on plie
avant de refermer la malle en soupirant.*

De Cime et d'abîme, 2007, Editions Seghers, Paris

Que nous disent ces mots empreints de mystère d'Alexandre Voisard?

Les maîtres d'autrefois apprenaient aux écoliers qui ne savaient pas où placer l'accent circonflexe: « *Le chapeau de la cime est tombé dans l'abîme* ». Expression qui laisse entendre que le poète s'attache à la fois aux sujets les plus élevés et aux réalités les plus ordinaires, qu'il aime faire « *des ricochets sur l'eau de la parole commune* ».

SELAM

Le poète, quant à lui, qui projette si aisément ses rêves en plein ciel et qu'en retour il recueille souvent délabrés, a la faculté (ou feint de l'avoir) de se voir grandir en peuplier, vaquer en chat ou mûrir en framboise. Il devient alors un autre en restant lui-même. Joue-t-il avec l'ordre des choses alors qu'il songeait à le sauvegrader (même si, par défi ou fantaisie, il en a brouillé un seul instant les cartes et embué les règles) ?

A l'ortie, il demande d'être son miroir, au coquelicot son témoin. C'est ainsi qu'étant toujours lui et un autre il se parle à soi-même, tarabustant son alter ego, le sommant de lui renvoyer son image indocile et mouvante. »

A L'ORTIE QUI N'OSE PAS DIRE SON NOM

*Voir
premier devoir
de qui veut aller de l'avant
forcer la roue des mauvais sorts
voir absolument
comment le désir te traîne
devant son miroir
sans cesse rougissant.*

*Sois un homme
poète ou non qui n'ouvre
ni ne ferme de tiroirs à épices dans sa tête
qui ne fait pas commerce de quelques idées
mais qui a le sentiment de l'univers
au bout des doigts
mais qui entretient secrètement
un amour bien noué espérance informulée
sois le père et le fils
de toi-même.*

AU COQUELICOT, L'ADAGE AIDANT

*Ne te satisfait pas d'aimer
ni d'être aimé
creuse autant dans la grâce
si ta langue s'y féconde
que sous l'écorce
où elle piège le sel
de la première larme.*

*Vivre pour vivre
difficulté d'être
la soif ronge le cuir
où se traçait un destin
on entend la fêlure*

*du souffle au fond de soi
le cœur bat selon la litanie
de noms fant'omes
raison raison déraison.*

*E lance-toi contre le ciel
défie le vide
ne crains rien
le nuage dans ton miroir
te protège du vertige
te sauvera du pire
peut-être.*

*Va de l'avant va
et ne pense qu'à tes enfants
qui portent des noms
d'icônes et de légendes végétales
entre eux et toi désormais
il y a moins de feuilles mortes
que sur ton chemin de ronde
ou que de peines recensées
en ta mémoire.*

*La nuit tombe en pleurant
sur nos travaux inachevés
si tu te relèves que ce soit
pour lui essuyer les yeux
en prenant congé du jour.*

TROCHEE à Nicolas, avant

« Au long de mille et une saisons, j'avais conversé avec le chêne et l'anémone, caressé le haut et le bas d'un espace quadrille au pouce et au poème près. Et voilà que je renaissais à moi-même.

Je saluai ta venue d'un humble bouquet d'images d'Epinal dont tu ferais plus tard un album fleuri à l'aube de tes noces. Les revoici aujourd'hui enrubannées de deuil à jamais, le mauvais sort ayant rompu le contrat des digues. Du premier cri au dernier sommeil, comment comprendre que la courbe du jour fût si brève et la nasse si impitoyable pour la truite aveuglée ?

Nous retombons. »

CARTES POSTALES DE CALABRI à Nicolas Ruch, 1986

MOT D'AMOUR

*Le temps s'égoutte
au bord de mes paupières
comme la mélancolie
s'envole au matin
pour de justes causes
allons la première allumette
nous dira l'amour des femmes
debout furet debout ramier
courez battez de l'aile
annoncez à celle que j'aime
que ma parole tout entière
lui revient.*

LIERRE À Nicolas, après

« Faire corps avec ses semblables, scruter les siens au fond des yeux toujours nous fut donné en devoir premier, ainsi qu'à chaque étape se rappeler le murmure évanescent des sources. Le mouvement de l'univers est imperceptible comme est imprévisible le chemin de l'eau qui ne connaît de fin qu'en opiniâtres recommencements.

De l'ultime spasme de l'iris jusqu'à sa renaissance présagée, la terre à peine remue, alors que couve un drame à chaque ébauche de bourgeon. L'accomplissement est-il inscrit dès l'origine ? Nous voici grattant les lichens sur les hiéroglyphes des caveaux, où toute destinée macère en son énigme...

Un soir d'été, le coquelicot (papaver rhoeas) perd ses pétales en même temps que son latin. Et les demi-mots nous rassemblent dans la marge d'un poème inachevé, tandis que tombe le rideau sur notre herbier taché de larmes. »

NOTES

De cime et d'abîme

Au temps du collègue, alors que l'écolier s'amusait de ses fautes d'orthographe, son maître de français prit la peine de lui rabâcher, sous un air de formulette, la règle devant lui servant de truc imparable. Où donc placer l'accent ? Réponse : La cime est tombée dans l'abîme. Dès lors se brouillait le sens des mots, qui en disaient soudain tellement plus « que ce qu'ils en avaient dit jusque-là ». L'écolier allait ainsi connaître ses premières ivresses face au langage et les vertiges incessants de la sémantique.

Selam

Référencé par le dictionnaire de Trévoux en 1771, ce nom masculin est issu de l'arabe salam qui signifie « salut ». Il désigne le bouquet de fleurs dont l'arrangement symbolique forme un code au Moyen-Orient. (Le Grand Robert.)

Nicolas Ruch

Aîné des petits- enfants de l'auteur, il perdit la vie le 25 août 2004, au bout d'une nuit de fête qui n'avait pas voulu finir.

Calabri

Toponyme authentique d'une combe dans le Jura suisse, où le poète, en ses plus jeunes années, puisa les premières images qui nourrirent durablement son œuvre. Son évocation à l'heure de l'avènement d'un premier descendant désignait, au-delà du clin d'œil, la gratitude à la source. La disparition brutale de l'adolescent, moins de vingt ans plus tard, bouclait la boucle de l'adieu du poète à sa propre enfance.

La poésie en chemin de rondes, 2010, Ed. Empreintes, Chavannes-près-Renens

ECRITURE

Cheminant avec son rêve en perpétuelle instance, le poète va de l'avant, déjouant ronces et guêpiers, de jachères en maquis. Au bivouac, il se remémore les accents aigus de la journée, les diatribes des vents contraires, les airs d'en haut glanés à toutes ramées, dans un enchevêtrement rhapsodique.

Tirant leçon des paroles échangées au long de sa route, il note, élague, tempore, épure, ratisse, jauge, tamise, tâtonne, se hasarde sur ces chaumes, se risque à ces feux de petit jour.

L'informulé le tenaille et l'accable. A chaque foulée les mots lui viennent comme des touches de pollen sur la bouche. Pour quel miel perlant à ses lèvres ? »

« Qu'attend-on du poète qui s'avance avec son livre ouvert ? Qu'il nous parle de lui, assurément, avec sincérité et talent et, ce faisant, qu'il nous parle de nous. Qu'il nous parle de lui comme de nous. Que sa trajectoire lumineuse nous éclaire sur la nôtre. »

« Songeant à cette distinction constante que l'on fait entre la poésie et la prose (pour éviter de parler de dichotomie), je vois que l'exercice de la prose consiste à être dedans (les choses, le concret, la logique) tandis que la poésie pousse vers les confins et l'au-delà, vers l'exploration du dehors (incidences, fatras, éboulis). ... La prose nous requiert en l'enclos de la clarté et de la règle, la poésie nous attirant vers les marges, repères si aléatoires qu'ils sont vite tentaculaires jusqu'à l'envoûtement. Coques de noix sur l'océan déchaîné. »

« Rappels incessants des origines au creux du poème. C'est pourquoi celui-ci est (quant à moi) hanté d'enfance. A n'en pas douter, il s'agit d'un jaillissement de source impossible é retenir ni à apaiser. Mais encore ? Cette contamination enfantine venue de si loin n'aura-t-elle pas de nom ? »

Là est peut-être la différence entre peinture et poésie. L'œuvre peinte (tableau) appartient à qui s'en est approprié l'objet. La poésie n'est à personne mais, comme la musique, elle se donne à qui veut l'entendre. »

« Tu dois être fier de chaque phrase sortie de ta plume. Comme tu dois te méfier des mots qui se bousculent à ton seuil. »

« Et, au lieu du galet splendide, unique et luisant posé tel un trophée sur le guéridon, j'ai bricolé une cabane d'éternel chantier, une baraque baroque où les vaisselles s'entrechoquent et les meubles se chevauchent. En suis-je fier ? Pas vraiment. »

« L'acte poétique est par essence paradoxal. Le poème, dans son effervescence, dit tout et son contraire. C'est ainsi, sans doute, que la poésie est totale... »

« La poésie qui fut lyrique, ne chante plus. La peinture ne décrit plus le monde. La photographie même ne restitue pas la réalité. La musique a renié l'harmonie. Le cinéma ne raconte plus d'histoires ou n'y consent que çà et là.

Dès lors, puisque la poésie ne chante plus et puisqu'il y a encore des poètes pour revendiquer la parole, à quoi sert la poésie ? A porter la parole, peut-être, mais où, mais à qui et pour en faire quoi ? Devant ces questions qui s'érigent en interrogatoire, ne devrait-on pas trembler, plutôt que sourire et hausser les épaules ? »

« Dans mon enfance, déjà, selon l'enseignement paternel, j'ai pris soin (et je n'ai pas cessé avec l'âge) de nommer les choses, les appelant comme à un débat familial et léger qui n'engage à rien. Au fil des ans, je me suis aperçu que donner un nom aux êtres et aux choses, c'est se les approprier. C'est les faire siens. »

« Certains critiques (trop), plus sentencieux qu'éclairés, procèdent (par habitude ou par vice sinon par vocation) au déshabillage et au dépeçage du texte jusqu'à sa dislocation. Après leur passage, il ne reste du poème que les rogatons, les bribes de la dissection s'achevant en dessiccation.

Joli travail !

Il est vrai qu'il se trouve des poètes pour s'en accommoder. Mais ceux-ci ne seraient-ils, au bout du compte, de la même famille que les précédents ?

Ou simplement les mêmes sous un autre chapeau ? »

« Du poème comme journal intime. Ma poésie aura été un chantier, à jamais inachevé (et désespérant) où j'ai eu à m'interroger pour me comprendre et pour situer mon rapport au monde. Préludes et fugues autour des trois règnes, parmi les quatre éléments présents à chaque pôle de mon être. Dans cet enchevêtrement baroque et sorcier, j'ai souvent et avec

insistance évoqué l'animal, la bête comme une parodie d'alter ego. Le frère inférieur ne m'a pas fui, ne m'a jamais fait faux bond. »

« Celui qui aborde la poésie comme un exercice n'est pas de ma tribu. Ni celui qui désosse les vers jusqu'à la moelle. Ni celle qui demande à sa poésie de se faire écrin pour ses larmes. Quiconque lit le poème comme il se mire dans l'eau étale est mon frère. »

« Dans cet univers dont nul jusqu'ici n'a su discerner les confins, j'ai conscience de n'être qu'une poussière dépendant néanmoins du macrocosme, auquel j'appartiens. Ainsi j'entends que tout dans cette synthèse est enseignement, tant dans l'ordre du bien que du mal, à ce point de fusion incandescente où seuls la poésie parvient à desserrer les mâchoires des plus désespérés. »

« Écrit-on seulement pour se consoler de n'être que soi-même en face de l'autre qui pâlit dans le miroir ?

De poètes réécrivent interminablement le même poème en lui inventant de nouveaux atours. D'autres republient sans fin le même livre comme une affirmation du « meilleur d'eux-mêmes ».

Tel un mouvement perpétuel infernal ramenant désespérément à celui qu'on fut dans une macération de réminiscences fermant l'horizon à celui qu'on sera. Le salut ne serait-il justement dans l'oubli de qui l'on était et l'attente sereine voire laborieuse de celui qu'on deviendra ? »

« On peut, certes, fréquenter la poésie, la pratiquer comme une pure ascèse balisant des voies vers un ailleurs.

Mais on peut encore l'exercer dans le quotidien en un travail concret sur les mots qui est aussi un travail sur soi. Cet exercice, alors, tient assurément éveillé : il constitue la meilleure des chances d'entendre et de déchiffrer les rumeurs du monde. »

Le poète coupé en deux, un roman à bâtons rompus, 2012, Bernard Campiche Editeur, Orbe

«J'en ai désormais la conviction: les couleurs (et les poissons) font certes rêver, mais ce sont les mots (et les oiseaux) qui font voyager.»

« Le 16 octobre 1986, à l'hôpital universitaire de Berne, on m'ouvrit le ventre au prétexte de me remettre sur pattes...

Quand l'accorte personne qui bien plus tard, se proposa de me ragaiillardir par ses palpitations et pétrissages, me vit nu sur sa table elle s'exclama gaiement : « Mais on vous a coupé en deux ! » Je me dis alors que cette bonne âme aux mains savantes m'avait offert la métaphore qui convient le mieux à décrire mon état. Ne suis-je pas, de toute éternité, déchiré entre le haut et le bas, entre les aspirations angélique et les délectations triviales, entre la tête et le ventre ?

Les remémorations auxquelles, l'âge venu, je me suis abandonné et les glanures que j'ai recueillies font la part de vérité de chacune de ces moitiés apparemment antinomiques. Me voici donc, à jamais, le poète coupé en deux. »

Une somme d'écrits très courts, suite d'anecdotes sans ordre chronologique existentiel, - souvenirs d'enfance, où la figure du père est très présente, réflexions sur la musique - jusqu'à aboutir à cette dernière lettre émouvante adressée à son père.

FANTOMES

J'ai toujours su que j'aurais, le temps venu, à affronter mes souvenirs, à me remémorer tant de rencontres sur les routes glissantes. Je savais que j'aurais à forcer ce passage autobiographique, à m'engager en cette gorge peuplée de fantômes, à affronter ce défilé.

A cette pensée éternellement en suspens, je ne bronche pas, scribe imperturbable, rabatteur blasé.

VOCATIONS

J'aurais pu être cheval de Chine, ou évêque, mendiant, violoniste ou facteur, chien de garde, mercenaire, paysan. J'aurais pu réussir dans toutes les disciplines. Je ne suis que poète et, si le chèvrefeuille me salue au passage, la population me toise avec condescendance.

Grand bien lui fasse.

REGARD, 1

On te voit, on te jauge. On te compare. On te veut dans tel rai de lumière, dans tel pan d'ombre...

J'en ai pris la mesure. L'important n'est pas de se tenir en un sillage, un unisson. Ce qui compte c'est de parvenir à la conviction qu'on habite et qu'on nourrit sa propre liberté, conquise au long cours, liberté d'être et de dire. Telle quelle.

RENCONTRES

Je ne crois pas que ce soit « la vie », comme on dit, qui m'ait beaucoup (voire tout) appris. Ce sont bien davantage les circonstances, les rencontres incessantes qui m'ont façonné, me mettant à chaque événement à l'épreuve de moi-même, de ce que j'étais en amont. Je n'ai pas pour autant la religion du hasard et, d'autre part, je doute fort de la prédestination (réserves faites du mystère des gènes).

ADIEU, 1

... Je me retournai et vis alors mon père assis m'adresser un regard étonné où je lus fugitivement une interrogation. Non seulement les mots alors ne me vinrent-ils pas, mais, comme les sanglots que j'avais brièvement contenus me submergeaient de plus belle, je retournai aussitôt dans mon coin pour cacher ma détresse. Quelques instants plus tard, le médecin était là et administrait au moribond une injection de morphine qui le plongea presque aussitôt dans le sommeil. C'est la dernière image que je garde de mon père vivant. Mais dans ma nuit mémoriale j'ai toujours devant moi, gravé au burin, l'ultime regard paternel comme une interrogation, une invitation peut-être à un tout dernier propos crucial, voire réconciliateur et consolant, ou au contraire un reproche envers mon propre silence en cette circonstance de l'adieu. Ce regard d'une demi-seconde posé sur moi, ce coup d'œil m'habite depuis lors et me taraude, de même que la parole énigmatique, incompréhensible dans la langue commune, qu'il prononça avec force à l'instant du dernier soupir et du « rendre l'âme ». Cette double ambiguïté ne cesse plus de me hanter comme un intenable défi. Il se pourrait que j'en meure.

ANECDOTE, 2

7 septembre 1967. A la tribune de la vingtième fête du Peuple jurassien, je lis pour la première fois mon Ode au pays qui ne veut pas mourir dont on a distribué à la foule massée dans la grande rue de Delémont le texte imprimé sur papillon. On a marqué en gras les vers ponctuant le poème comme des refrains. De la foule compacte, fervente, émue, sourd un immense murmure qui est une houle puissante emportant loin le poème. J'en suis le premier stupéfié, bouleversé...

MAISON NATALE

Quand je veux penser à mon enfance, je me concentre sur cette idée, et bientôt c'est l'image de la maison familiale qui apparaît, toujours elle, la maison Spindler comme on l'appelait, du nom de son propriétaire zurichois. Une maison toute habitée, huit logements pour population variée et presque pittoresque dont il me faudrait faire le portrait, un jour...

FUITE DU TEMPS

Une image de ma mère qui me revient souvent : son angoisse du temps qui passe. « Oh ! déjà cinq heures ? » s'exclamait-elle. « Déjà samedi ? Déjà Noël ? Déjà soixante ans ? » Et quand ce fut son tour d'avoir cet âge, elle s'épancha auprès de nous : « La vie passe à une vitesse... Vous verrez quand vous aurez mon âge ! » Un jour, elle que l'idée de la mort tourmentait, ajouta : « Je n'ai pas eu le temps de voir passer ma vie, j'ai même parfois le sentiment que je l'ai rêvé une nuit... ou qu'elle aura passé sans moi... » De là, peut-être, dans les dernières années, son recours constant à la prière, pur exorcisme.

HUMILITE

Quelle vertu, la modestie ? On peut certes y accorder une estimable attention. Tout au long de ma vie, je crois, je m'y suis efforcé, et ce n'est pas de grand mérite. Autre chose est l'humilité, qui doit venir de loin en soi sans contrainte et dans l'oubli de sa propre personne pour se vouer entière à la louange de l'autre. Parvenir à ce point de rayonnement servirait à la fois d'ambition et de récompense.

PARFUMS

J'aime la saveur du céleri. De longue cuisson son onctuosité. En crudité son croquant tonique. J'ai toujours détesté son parfum. Ainsi, me voilà en conflit avec moi-même.

MOTS, 2

J'en ai désormais la conviction : les couleurs (et les poissons) font certes rêver, mais ce sont les mots (et les oiseaux) qui font voyager.

FAIRE

Voilà.

Dieu-le Bon Dieu- m'a laissé faire.

J'ai voulu faire. J'ai fait. J'ai omis de faire.

J'aurais pu faire autrement.

Ne rien faire aurait été la pire illusion.

Faire son chemin. Faire sa pelote. Faire sa vie, oh!

Ai-je entrevu un chemin de Damas? Mais où? Mais quand?

Il m'est arrivé, ayant fait, de défaire. Je n'ai jamais défait sans avoir fait.

Je ne me suis pas fait d'amis chez ceux qui disent «laissons faire les choses». J'ai tourné le dos.

Je me suis fait attendre. Je me suis fait rouler.

Je me suis fait applaudir et railler. JE me suis fait mal en cherchant à faire bien. Je me suis fait petit.

Si ma mère me voyait...

Si mes enfants savaient...

Voilà.

SURVIVRE

Tout se passe comme si, ayant vécu sa paternité et donné vie, on meublait tant bien que mal le surplus de son temps en s'activant diversement pour seulement survivre, l'important étant révolu depuis longtemps.

QUESTIONS

Le mystère est questionnement.

Le mystère demeuré mystère est une épine au cœur.

LETTRE A MON PERE qui ne m'a connu qu'en chenapan et en père de famille

... Or cette passion qui allait me saisir irrévocablement fut dès l'origine considérée comme un caprice, pour devenir peu à peu aux yeux des aînés raisonnables un rêve absurde à déminer et même un entêtement dévastateur. Il fallut me rogner les ailes, et je restai sur terre avec toutes les servitudes humaines à affronter jusqu'en leurs recoins les moins gratifiants.

Pour toi, tout était simple en ce schéma d'exigence et de rigueur dessiné par le consensus général. Toute pensée et tout acte seraient assujettis à la conformité ambiante. Tu te réfugiais, rêveur tout aussi impénitent que ton fils, dans le confort des lois. La loi comme norme avec,

en définitive, l'ordre qui en découle jusqu'à la soumission finale. J'irais à mon tour me fondre dans le moule civique qui te protégeait et qui durcit le cuir jusqu'à vous corseter...

A chaque parution, je glissai un exemplaire de mon nouveau livre sur ta table. On n'échangera jamais la moindre parole à leur propos, qu'aurions-nous pu nous dire de sensé d'un avatar inexplicable ? L'attention que certains finirent par porter à ce que je publiais, tu étais bien en droit d'en considérer la rumeur comme des congratulations d'initiés qui ne dérangeaient d'aucune manière la vaste société des braves gens.

Les événements politiques qui nous avaient poussés l'un et l'autre dans des camps partisans opposés (toi le loyaliste, moi le rebelle) ne nous crispèrent que très passagèrement. Oh, oui, les crève-cœur dont j'ai émaillé notre histoire commune, tel ce refus de la musique, buté jusqu'à être compris comme un déni génétique, auront douloureusement pesé entre nous...

Ta propre enfance qui m'importait bien davantage que tu ne pus le concevoir demeure cette énigme brouillée par le fantôme d'un aïeul mystérieusement abominé en son temps. Dans l'ordre du reproche, je n'ai pas à jouer au malin et, en tout honnête et équitable rappel, ta réplique pourrait fuser comme une flèche depuis bien longtemps armée à ton arc.

Voilà tu as traversé ma vie en emportant à jamais un pan de la mémoire familiale. Je mesure t'avoir côtoyé sans que tu saches qui j'étais au plus profond et au plus vrai. Et tu es parti accompagné de la litanie des indéchiffrables sanglots d'un fils prodigue....

Je t'aime, ton petit Coco qui a retrouvé le sens des larmes.

*Ton fils aîné
Alexandre*

Courtelevant, le 14 septembre 2010

La lettre ci-dessus a fait l'objet d'une publication confidentielle offerte par l'auteur à ses proches et amis à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire.

Comment ce livre a-t-il été fabriqué? Ces pensées, ces anecdotes, comment ont-elles été répertoriées?

*Quand j'ai écrit mon autobiographie, *Le Mot Musique ou L'enfance d'un poète* (paru en 2004), j'ai laissé tomber beaucoup de choses, beaucoup d'anecdotes qui seraient venues grossir le volume et compliquer l'histoire, mais néanmoins ça restait proche de moi, je les avais en moi, je me suis dit que je les reprendrai, mais je ne savais pas sous quelle forme. En tout cas, certaines de ces anecdotes qui sont des confessions autobiographiques authentiques sont venues comme ça, au fil du temps, je les transcrivais, j'essayais de les*

raconter au premier degré, le plus simplement possible. En dehors de ça, ou entre, ce travail d'inventaire, de cheminements de jeunesse - je suis un être intuitif, sensitif - des réflexions me venaient sur le roman, mon attitude dans la vie, la vie quotidienne (...) C'est un autre portrait de moi-même que je donne là, c'est un supplément à un livre préexistant, ça complète le tableau, y compris mon embarras pour les cocottes en papier ou des choses comme ça, qui sont des annotations, comme des travellings de cinéma qui se posent tout à coup sur un détail, un décor, le détail d'une main, d'un personnage... Ces petites réflexions ont panaché les confessions que j'avais à faire.

Dans votre expression, votre poésie, il y a une communion avec la beauté naturelle, les fleurs sont nommées sans détour, toutes les réalités... Bref, la vraie question serait, et Dieu dans tout cela?

Oh moi, j'ai une foi de charbonnier, je ne suis pas un militant de l'adoration divine. Je crois qu'on en a besoin... Moi, j'ai besoin de cette transcendance, je ne pouvais imaginer qu'il n'y a pas quelque chose qui nous attire mystérieusement, quelque chose qu'on ne connaît pas, qui nous invite tout le temps, constamment, au dépassement...

Y aurait-il quelque chose après la mort?

Je n'en sais rien. Je pense, oui, qu'il se passe quelque chose avec nous, après ce qu'on appelle la mort. Mais, de quel ordre?... Je n'y comprends rien et je n'ai pas envie d'imaginer quelque chose, c'est pour ça dans le fond, moi ce qui m'intéresse le plus, c'est le réel.

EPARS

EPARS, Notes et ébauches sans dates

SOLILOQUE DE BUVARD

Je suis un anarchiste que la paix civique et l'harmonie familiale, par exemple, comblent volontiers. Ce goût pour la félicité (et je ne parle pas de la béatitude qui suppose de tout autres dispositions) m'incite au rêve. Le rêve filtre les angoisses, rétablit le sens un instant dévoyé. Il me chante à l'oreille la musique que je souhaite entendre.»

*A peine dit ce qui naguère
alla vers le retable des eaux
à peine formulé ce qui demain*

*forcera les jours à reculer pas à pas
entre nos lèvres aussitôt
s'amenuisent les vœux
bulles plates que la salive encombre*

*jamais assez nous n'aurons
crois-moi de ces discours en branches
abattant les aveux dont les virgules se dérobent
ni de ces mots qui s'enroulent autour des bras
comme des lambeaux de langues cachés
dans la marmite des allocutions.*

***JE PARCOURS ICI-BAS UNE LENTE SAISON, 1965, in Revue de
Belles-Lettres***

*Je suis ce que je sais être ma force et ma liberté.
Je suis la blanche demeure où chaque jour je renais.
La foudre est mon conseil et ma main tremblante est mon témoin.
Je suis le vent. De forêt en forêt, je capture de chaleureux ruissellements au front des fougères
nouvelles.
Je suis le cœur de mon tourment, le ciel de mon pays d'argile et de colère.
L'amour est ma crinière et l'épervier ma ruse.*

LES QUATRE SAISONS, 1966-67, in Coopération

LE PRINTEMPS

Comme le temps ordonne étrangement les couleurs, au gré des semaines qui passent... D'abord nous avons assisté à l'immense flambée de vert qui a emporté très loin nos regards. Puis la folie créatrice du printemps s'est organisée en séquences : de même que les feux d'artifice s'étirent en gerbes de couleurs changeantes, nous avons vu éclore successivement les floraisons jaunes, puis blanches, roses enfin, toutes en étendues illimitées que les yeux dévorent. Apparaîtront ensuite les premières nuances de rouge et bientôt, à la pointe de l'été, éclateront les multiples harmonies des teintes vives, fanfares triomphantes qui évoqueront la fougue de l'abbé Vivaldi et les visions de Monet le peintre...

Etrange saisons des amours !

Porté par des élans de renouveau que j'identifie mal en moi-même, tant les motivations des multiples appels alentours sont insaisissables, je marche gravement sur le chemin pierreux qui mène à mes horizons familiers. J'ai dans ma main la main douce de mon petit garçon et une chaleur confiante nous unit de paume à paume avec une force qui demeure délicate et lointaine. Et je sens que tout est encore promesse, que tout ce qui s'accomplit déjà continue néanmoins d'être promesse, et que toutes choses n'en finiront pas de s'accomplir.

L'ÉTÉ

Pourtant, tout était mouvement et folie autour de moi. Je buvais à grands traits au ciel traversé d'hirondelles et la prairie irisée du matin me fascinait. Les trésors, les cathédrales, les îles fabuleuses, je les voulais, je les savais présents à chaque contour du paysage, à chaque volute des rameaux du chêne. Du plus petit insecte au plus vaste azur, tout m'était prétexte à boire encore, goutte à goutte, sans reprendre haleine, à l'immensité fraternelle. Rien ne comptait plus que l'ivresse obtenue clandestinement du vol de la buse, du commerce des fourmis, de la rosée du trèfle, des moqueries suaves du geai...

Si je suis tendrement reconnaissant à mon père, aujourd'hui, c'est que jamais, alors, il ne m'éconduisit, jamais il ne laissa une de mes questions sans réponse. Il m'enseigna de subtils cheminements dans le fatras de mes contemplations. Je sus bientôt donner leur nom à l'ancolie, à l'esparcette et au serpolet, je sus ne pas craindre la guêpe, je sus gagner l'amitié des forêts. J'appris de lui les strophes capitales des trois règnes. J'appris à vivre, c'est-à-dire à mériter les bonheurs de l'été.

L'AUTOMNE

Premier soleil dans le paysage qui bouge. La campagne se montre par saccades, par fragments, par sursauts de couleurs sur fond de nuée. Mais, peu à peu, les images dispersées vont se serrer les unes contre les autres en un suprême halo et l'horizon retrouvé sur la ligne onduleuse et précise de toujours arrêtera le regard aux sommets familiers. La forêt huileuse brille comme un soc, l'herbe s'irisera le jour durant, car voici la saison de la perpétuelle rosée...

Chaque jour, je ramasse de plus grandes brassées de feuilles dans l'allée. Elles ont à peine jauni, mais je sais que l'été désormais se disperse et s'étiole de loin en loin. La vipérine se lasse, la bruyère et l'euphrase, résignées, se figent en une plénitude qui ne prendra fin qu'avec la première gelée. Les bouquets de hêtres roussissent dans les parages sombres des sapins. Les corneilles se tiennent maintenant en compagnies serrées. Elles hantent les neuves jachères qui fument sans trêve...

Sur le guéridon, des bouquets de chardons austères, de clématites à cheveux blancs et de cardères ont remplacé les fleurs des champs. Ce sont ces bouquets que ma grand-mère, je me souviens, appelait «immortels». Ils seront, tout au long de l'hiver, les compagnons irrécusables, les riches heures des merveilles passées, toujours menacées, mais jamais vaincues.

L 'HIVER

Nous voici donc plongé en la saison qui, plus que tout autre, impose une nouvelle dimension tant à l'œil qu'à l'âme attentive...

Lente saison où rien ne semble survenir que, par-ci par-là, les vastes envols noirs des corbeaux affamés...

JE me laisse emporter par ces questions passionnantes, car chaque empreinte rencontrée dans la neige évoque un destin angoissant, un soupir, un drame inconnu qui, notoire en une autre saison, laisserait indifférent.

EBAUCHE POUR UNE LIBERTE, 1971 in Sur parole

Sortez de l'ombre

Cherchez la flamme

Affûtez la braise

Bondissez comme l'étincelle

Les lois dégénérées

Minaudent dans les boccoux

LIBERTE

Ma liberté est vive

Où mon pays repose.

EPARS , Le pays, l'écriture

POUR UNE MAISON DANS LES ARBRES, 1972, in *Ecriture*,
Editions Bertil Galland, Lausanne

Me promenant sur les hauteurs du Mont-Terrible, en ce dimanche de novembre, je pense à ce texte qui n'a pas encore de titre. Intérieurement, je décide de l'intituler « *Pour une maison dans un arbre* ». Au même instant, mon fils Laurent, qui est âgé de huit ans et qui m'accompagne, me dit, sortant de sa propre rêverie : « Ce que j'aimerais, c'est une maison dans les arbres. »

« Enfance ! Il me semble, aujourd'hui que je me vautre dans les hautes herbes du souvenir, que la mienne aura duré mille ans. Peut-être même survit-elle au coin du feu, à l'angle d'un matin banal. Immémoriale, infinie, éternelle, elle me suit pas à pas dans mes allées et venues, elle me pousse vers des bosquets inconnus où je cherche quoi que ce soit non pas à voir, à découvrir, mais à appréhender avec les mains, mais à épouser avec la voix, quelque chose de simple comme une feuille d'érable ou d'incroyable comme une ancolie. Elle m'arrache à la vaine sérénité du travail accompli, elle m'engage à la solitude, à la rêverie qui ouvre de nouvelles portes dans l'épaisseur des nues. Elle marche à mes côtés, comme une sœur de fumée, comme une brise apprivoisée. Parfois cependant elle s'attarde, sans doute en un lieu où j'aurais dû être : alors, esseulé, je ne suis plus qu'un pauvre comptable, un béat buveur de bière, un benêt insulteur de grives, un bourgeois fatigué cherchant des sous.

Mais à peine est-elle à nouveau près de moi qu'elle m'invite à prendre de la hauteur, à renouer avec l'éclair et la lueur, avec la clairvoyance et le frisson. Sans doute ni Tristant, ni Dante, ni Orphée n'eurent-ils de compagne plus secrète, plus exigeante, plus salutaire. Je la vénère aujourd'hui pour ce qu'elle me berça naguère, pour ce qu'elle me cache maintenant encore de délectable ou de brûlant. »

« Toute chose alors me parlait un langage dont je ne saisisais que des bribes que j'entassais fébrilement et qui finirent par constituer un fonds d'énigmes auquel, devenu homme, je mesure encore ma chance et mes cadences. Sans doute l'enfance ne m'a-t-elle pas révélé l'essentiel. Du moins m'aura-t-elle légué le besoin de m'interroger sans relâche sur les abîmes que je frôlai, sur les sommets que je pressentis subrepticement parfois. »

Quant à mon père, il me voyait avec plaisir me passionner pour la nature...

Je garde une tendre reconnaissance à mon père qui sut alors m'enseigner des choses capitales et avec tant de discrétion. Je reste persuadé que c'est au cours de ces années-là que j'appris authentiquement à vivre. Tout m'intriguait : jamais il ne laissa une seule de mes questions sans réponses.

Un jour, j'étais alors âgé de sept ans, j'avais demandé innocemment à mon père ce qu'il y a sous la terre et si quelque chose de vivant y habite. « A l'intérieur de la terre, me dit-il, il y a le cœur de la terre. »...

J'avais trouvé bientôt un coin de terrain sablonneux et je me mettais à creuser un trou large comme une paume. J'avais à peine donné quelques coups de pioche qu'une forme flasque de la grosseur d'une noix m'apparaissait. Je la pris vivement dans ma main : c'était doux et chaud, c'était bien un cœur, probablement un cœur d'animal. Mais la découverte était si inattendue,

si brutale, que je criai comme un fou : « Le cœur, j'ai trouvé le cœur de la terre ! » Bien vite ma joie se changea en scrupule, puis en peur. Enfin je cédaï à une véritable panique et j'enfouis à la hâte le cœur où je venais de le trouver. Un sentiment de sacrilège et de malédiction s'empara de moi, les arbres se mirent à danser, les maisons à pencher et j'eus le sentiment que le ciel s'assombrissait...

Toujours est-il que dès ce jour je fus préoccupé par le moindre événement qui se joua devant mes yeux et qu'une certaine angoisse ne me quitta plus, implacable et légère, scellée sur ma poitrine tel un scapulaire...

Plus tard, vers ma quinzième année, une anthologie poétique que ma sœur aînée utilisait en classe était parvenue entre mes mains. J'y lisais distraitemment des textes peu faits, à cette époque, pour susciter mon enthousiasme ... lorsque je tombai sur un poème d'Eluard comme un papillon nocturne bute sur la lampe. Le titre en était Sans âge et le poème commençait ainsi :

Nous approchons

La terre en a le cœur crispé

Je relus plusieurs fois ces deux vers sans pouvoir poursuivre. J'étais bouleversé. Je revivais obscurément, à la limite de la conscience, la mésaventure prodigieuse de mes sept ans. Je me revoyais petit enfant, mais je me voyais mal à travers plusieurs images superposées, comme dans une vie antérieure, je me revoyais étrangement penché sur la terre avec ma petite pioche. Comment décrire, et cerner, comment éclaircir ces choses qui se sont passées dans les marges du rêve ? Tout s'illumine et aveugle le regard trop vorace, le paysage s'enfle, les oiseaux familiers se dispersent en milliers d'étincelles, les mots se déforment en un écho inextinguible. Je n'ai qu'une seule certitude. C'est que ces deux vers d'Eluard, phares soudain projetés sur ma première enfance, m'ont fait sortir d'un seul coup de ma chrysalide. Je venais de naître à la poésie et ma sensibilité ainsi libérée, aiguillées n'allait plus cesser de me pousser au-devant des périls et des passions. »

FACONS D'AUTREFOIS, 1981, avec des photographies de Jacques Bélat, aux Editions Pierre Demaurex, Lausanne

« Une pensée m'irrite depuis un moment et m'arrête à plusieurs reprises, en pleine phrase. Je n'arrive plus à me rappeler qui a prononcé, où j'ai lu, il y a si peu de temps, cette sentence qui m'a remué les tripes :

Si tu ignores tes ancêtres, tu ne connaîtras pas ta descendance.

Quelle fatalité, la mémoire qui se dérobe si vite et vous défie ! A l'instant où il faudrait se souvenir de choses bien anciennes...

En revanche, je suis tout à fait certain que c'est François Mitterand qui a dit :

Des hommes sans passé ne sont plus capables d'inventer un avenir.

Je l'avais noté sur un papier de cigarette que je viens de retrouver au fond de ma poche. Prends donc ta plume, chroniqueur du dimanche, chaque fois qu'un événement, qu'une parole ou qu'une évocation te touche de son aile. Et toi, poète, sache que personne ne dira à ta place les saisissements qui te pénètrent et te soulèvent. » (p. 313)

« En faisant un effort de mémoire, en fermant les yeux sur le film de mon temps qui se déroule à l'envers, les quelques personnages devant lesquels, enfant, je me suis troué, émerveillé, ébahi, presque chaque fois stupéfait de la noblesse qui se dégageait de leurs gestes, qui se lisait dans leur regard, ces personnages ont une stature mythologique.

Savais-je alors qu'ils allaient mourir lentement, non pas seulement dans leur corps, mais en emportant dans l'au-delà de l'oubli toute une culture qui ne tenait pas seulement un savoir-faire, toute une civilisation qui ne se bornait pas à la qualité des relations entre les gens ? Peut-être l'étonnement qui me paralysait devant eux était-il le signe d'une prémonition... » (p. 315)

« Ce qui me crève les yeux, dès lors, c'est qu'après eux il n'y aura plus rien, pour la bonne raison qu'auprès d'eux il n'y a personne. » (p. 315)

« Tout cet univers composite est un livre d'histoire dont les pages finissent par se disperser dans le vent oublieux. Seules en demeurent les évocation où les gestes essentiels, sinon sacrés, sont pétrifiés dans des images, ainsi qu'à Pompéi les matrones figées par la lave à l'instant d'un élan charnel.

Nous nous défendons des nostalgies parce que d'instinct nous choisissons de devenir, à défaut de savoir mourir sur des œuvres définitives.

Puissent les simples savoir-faire, la force tranquille et néanmoins obstinée de nos ancêtres si proches nous tenir debout au cours de l'épopée incertaine vers laquelle nous allons à tâtons. » (p. 323)

PASSION DU PAYS NATAL, 1981, Jura/Ecriture-Identité

« Mais en m'enracinant de plus en plus profondément dans ce Jura natal, je crois que je n'ai pas cessés de me battre pour préserver ce pays d'enfance, justement parce qu'il intègre, symbolise et exalte à la fois tout ce qui le constitue et le prolonge, terre, faune, paysage, amitiés, communauté d'hommes rivés à leur sol. La conscience absolue de participer à une harmonie majeure, d'appartenir pleinement à une entité qui, au nom même de la poésie et de son exigence, ne se met pas une seconde en question...

En disant les autres et leurs folies, en célébrant l'espace qui nous réunit et où nous nous reconnaissons inmanquablement, je m'aperçois que j'ai dégorgé mes propres obsessions, qui viennent de loin et qui me donnent, au seul sens propre, des ailes infatigables.

Rien de littéraire là-dedans. La littérature n'intervient que par référence et subsidiairement par convention de langage. Je suis habité par la passion d'épouser fraternellement la chair la plus chaleureusement proche. La poésie m'aveugle, mais elle me tient debout. »

L'EXIL DE LA PLUME, 1983, in la revue La Chaux-de-Fonds

« Si je ne me pose jamais la question que vous énoncez, je ne m'en pose aucune autre non plus. Je fonce vers l'épreuve de l'écriture comme les joyeux martyrs dans le feu fatal, comme la chèvre acculée s'élançant vers le loup. A chaque fois, c'est la dernière extrémité, la chance ultime, la lutte finale.

Si je devais me demander pourquoi j'écris, je ferais dérouler sous mes yeux le film de mes années d'enfance et d'adolescence, qui constituent la matière même de mes premiers livres et qui n'ont certes pas usé tous leurs pouvoirs. Le pays natal y est présent avec ses collines, ses cluses, les moissons, les buses et les éperoviers, les mystères des haies et les fêtes buissonnières, les grands-mères et les frères et sœurs, la scène du ciel avec ses glissandos et ses apartés grandioses, les amours impunis, parfois désolés, avec tous leurs acteurs, les charrues (déjà) essoufflées, l'odeur et le halètement des chevaux, les histoires à la veillée, les rires qui éclaboussent les longues soirées autour des tables à toile cirée. En somme, toutes les conquêtes, les aléas, les déroutes, les découvertes sublimes ou déchirantes se rattachent à un espace défini, à une unité de lieu. Ainsi, j'ai pu affirmer souvent que la motte de terre natale qui me colle au talon ne retournera à ses origines qu'à l'instant où l'on déposera ma dépouille dans la même glaise. » (p. 331-332)

« J'ai beau être nocturne et baigner dans la solitude extrême qui m'est propice ailleurs, rien ne vient. Je ne sens en moi que le vide, les filets que je lance ne m'apportent que des poignées de mots décharnés, je suis pris de nausées que je tente de combattre à coup de calvados.

Pendant trois semaines, chaque soir je tenterai l'exploit : écrire trois lignes cohérentes. Et, au bout de chaque veille, l'échec et l'angoisse. Ce n'est pas la première fois que de tels désastres m'emportent : toujours, où que ce soit, un sentiment d'exil cloue mes mains à la table, entre le papier et le stylo. » (p. 333)

« C'est à leur rencontre, dans le martèlement des chemins dont chaque caillou m'est familier, dans l'accord de mon souffle avec le rythme des collines, que je retrouve mes obsessions, mes fatigues bien pleines, et mes raisons de les ruminer.

Comment dire les choses autrement ? J'ai bien conscience de ne pas répondre à votre attente. Si je savais pourquoi le Jura m'est nécessaire, peut-être pourrais-je écrire ailleurs. Pour l'heure, tous les chats ne sont pas gris... » (p. 334)

PAS A PAS, MOT PAR MOT, 1991, Alexandre l'Ajoulot, Porrentruy, Société jurassienne d'Emulation

C'est, sans doute, un grand privilège que d'être désigné à recevoir une récompense si rare mais c'est aussi un privilège embarrassant. Comment accepter la distinction en toute sérénité quand on en connaît, parmi la petite société de ses proches, plus d'un qui en eût été digne tout aussi bien ? Mais il faut se résigner, n'est-ce pas, à accepter le décret quand il vient de si haut et l'implacable sort quand il est si doux...

Reconnaissance à Pablo Cuttat dit Tristan Solier et Bernard Bédât. Avec eux, sur les brûlants tréteaux du Jura et sous la bannière des Malvoisins, j'ai connu tous les engagements, toutes les aventures, toutes les espérances...

Reconnaissance à Pierre-Olivier Walzer qui a guidé mes premiers pas si incertains sur la voie difficile de la poésie, qui m'a guéri de mes angoisses et de mes doutes et qui a ouvert toutes les portes utiles à mon épanouissement...

Reconnaissance à ceux qui m'ont nourri de leur amitié et de leurs talents, Dédé Lachat, Paul Noir, Jean Vogel...

Reconnaissance aux écrivains qui ont accueilli mes œuvres avec sympathie, avec qui j'ai noué un dialogue passionné qui ne s'est jamais interrompu, Maurice Chappaz, Jacques Chessex, Jean-Pierre Monnier, Bertil Galland, Georges Borgeaud... Je ne tombe pas dans le culte du souvenir ; je rassemble mes esprits pour comprendre d'où je viens - avant de tenter de dire qui je suis devenu, ou plutôt qui je deviens puisque, comme tout artiste, je suis pris dans une mutation qui ne connaît pas de répit.

LE MYSTIQUE ET LE PROFANE

Je suis né dans une famille toute simple où l'on ne se faisait pas de cadeaux hormis à Noël quelques tout petits chocolats et une orange. Où l'on ne se faisait pas de caresses, pas de manières, où l'on s'embrassait à la Saint-Sylvestre et pas plus. Ce n'est pas que nous ne nous aimions guère, c'était une espèce de pudeur qui tentait peut-être de cacher, sous le vernis tout frais, nos origines ouvrières et paysannes. Mes parents étaient alors de ceux qui timidement sortaient du rang et à qui il manquait une petite dose d'assurance. Ce père instituteur, pas très commode, voulait être exemplaire et sa longue vie fut en fait irréprochable. Cette mère, encombrée d'enfants turbulents, avait du mal à raccommorder les fils de ses rêves et était toujours en retard d'une punition. Quand à moi, je fus très tôt confronté à l'Ordre comme devant un Sphinx qui n'aurait pas encore rencontré Œdipe. Ou plutôt je me heurtai aux ordres qui se révélèrent doubles, en effet, dans leurs implacables interrogations : l'ordre métaphysique et l'ordre social.

J'ai eu l'occasion, déjà, de raconter comment, enfant découvrant dans le sable un cœur d'animal que je prenais pour le cœur même de la terre, j'éprouvai un sentiment de sacrilège et de malédiction, et avec quelle violence cet événement me fut rappelé plusieurs années plus tard, à la lecture d'un poème d'Eluard...

Ma fascination pour le surnaturel trouva ensuite à se nourrir dans la fréquentation assidue de l'église, où enfant de chœur extasié, je maniais l'encensoir ou frappait la cloche d'apparat...

UNE PLANCHE DE SALUT

Voilà comment le petit garçon ébloui par les feux des merveilles liturgiques, violeur involontaire du cœur de la terre, petit faux gros aux yeux des copains, allait durablement porter en lui une inguérissable mélancolie doublée du sentiment d'inconfort de celui qui n'est jamais à sa vraie place, qui joue à son corps défendant le rôle d'un autre, le cul entre deux chaises et le dos au mur. Ainsi, petit à petit, ce qui ne devait être que conjonctures et avatars sans importance s'insinue pour longtemps comme une fatalité pénible. La stupeur d'être au monde. Et l'adolescent dès lors trimbale avec lui ce poids d'angoisse et ce tourment si ostensiblement affiché qu'il irrite toute institution autoritaire...

Désormais, l'écriture sera ma seule planche de salut. Je dirai, en sanglots confus longtemps, mais je dirai en toute vérité le torrent en moi qui voudrait se dérober à sa source. La vérité.... Quelle vérité ?...

Le temps m'enseigne qu'il n'y a pas de vérité. Ou plutôt que la seule vérité est celle qu'on écrit, à laquelle on sait donner une forme. Le monde n'est pas tel que nous le voyons, il est tel que nous le disons. L'art seul, en son éternel et ravageuse remise en question des relations de l'homme avec la nature et la culture, donne un sens à notre destinée. « Producteurs de sens » disent aujourd'hui nos sémillants sémiologues. Oui, le poète donne un sens à la vie et sa poésie n'a de sens qu'elle même. Mais si la vérité est dans l'encrier, l'aventure est au bout de la plume. Figurez-vous que le monde s'élabore mot par mot, syllabe par syllabe devant vos yeux hallucinés. Vous comprenez que vous êtes encore en vie parce que vous avez trouvé réponse à des questions qui n'étaient pas formulées. »

Oui, le poète donne un sens à la vie et sa poésie n'a de sens qu'elle-même. Mais si la vérité est dans l'encrier, l'aventure est au bout de la plume. Figurez-vous que le monde s'élabore mot par mot, syllabe par syllabe devant vos yeux hallucinés. Vous comprenez que vous êtes encore en vie parce que vous avez trouvé réponse à des questions qui n'étaient pas formulées...

Quand il s'agit de prendre parti, le patriote se dresse en même temps que le poète, tous deux se conjuguent pour tenir le discours naturel qui ne déroule pas à priori d'un projet intellectuel. Mes pairs vous l'affirmeront d'une voix unanime : l'engagement jurassien est une affaire de cœur et de tripe. René Char m'écrivait en date du 30 septembre 1967 : « Nous poètes empêchons auprès des meilleurs que l'espoir soit tourné en dérision... » Quel rappel, quelle leçon ! Ces paroles m'en ont convaincu depuis lors : la poésie est liberté, c'est en elle qu'on trouve les ressources d'espérance pour échapper aux gouffres et aux monstres glacés. La poésie a éclairé notre nuit, que la poésie soit remerciée.

LE BAGNE DES MOTS

L'écriture est un effort incessant de fourmi sur l'ardoise trop lisse, une tâche d'abeille en un printemps de givre, et je n'ai guère connu, moi qui ai trimé dans toute sorte de petits métiers, de travail plus concret, plus matériel. Les mots roulent sous votre plume comme des billes dans l'huile...

Nous avons une culture parce que nous avons appris à vivre ensemble, à nous exprimer en tant qu'individus sur une terre donnée et que nous jouissons des intérêts d'un patriotisme commun.

- *Qu'est-ce que la culture ?*
- *Une façon d'être et une manière d'avoir.*

DU NOYAU ORIGINEL A LA PLANETE

Mais je m'enflamme. Il est temps que je revienne au cercle, à la paix de la ruche qui m'a tant donné, que je me retrouve en mon noyau. Que j'adresse quelques signes encore après avoir jeté un ultime regard par-dessus mon épaule. Ma vie commencée dans le chaos finira dans le chaos, à moins que quelques pages de cette pile de livres m'en préservent in extremis. J'aurai rêvé autant que j'ai vécu, traînant derrière moi deux ou trois lâchetés que je ne me pardonnerai jamais.

ICI OU LA, LIEU OU NON-LIEU, 2004, in Verrières, Besançon

Quant à moi, la question de la frontière ne m'est pas indifférente -ne m'est pas étrangère- puisque j'ai vécu à proximité d'une frontière pendant près de soixante ans et qu'aujourd'hui je vis toujours en sa proximité, mais de l'autre côté. Et, alors que je ne m'y attendais pas, ce déplacement a changé un peu ma vision des choses, peut-être même ma vision du monde.

J'ai cultivé pendant très longtemps une mythologie du lieu pour toutes sortes de raisons personnelles et historiques ; et aujourd'hui je suis, me semble-t-il, dans une tout autre dimension. Longtemps, le lieu d'écriture fut pour moi le terreau dans lequel j'avais consciencieusement enfoui mes racines, à moins que celles-ci n'aient précédé l'émergence d'un bourgeon alexandrin qui fleurirait parmi les siens, tôt reconnus et identifiés comme tels. Le lieu de l'écriture, comme le point d'ancrage -avec ses modulations orthographiques- ou comme un centre de gravité incontournable, est définitivement dévolu à cet usage...

Je sais aujourd'hui que l'enracinement me fut nécessaire et fécond, parce que la proximité même des êtres, des choses, et leur histoire m'inspirait (au sens fort du terme), m'insufflait un sentiment puissant de solidarité avec tout cela que j'ai pu nommer mon pays, dont longtemps j'exprimerai avec rage ou tendresse les impatiences et les blessures.

Je vois maintenant que ce centre de gravité s'est insensiblement déplacé et qu'il n'a pas remis en question mon adhésion au monde et à la fois la distance à laquelle je m'en tiens...

Dès lors, il m'apparaît de plus en plus que le « lieu de l'écriture » est une notion liée à celle de mouvement. « Ici ou ailleurs, tout est pareil » écrit Michaux. Sans doute, mais ce qui compte, c'est que ce que je dis là où je me trouve soit l'expression juste du lieu et des faits dont j'aurai tiré les leçons en rapporteur sincère et éclairé des rumeurs et remuements du monde. »

L'IMPROBABLE RENCONTRE DE L'AUTEUR ET DE SON LECTEUR, 2006, in « 20 ans du Salon du livre et de la presse, Editions Pierre-Marcel Favre

Je rêvassais aux étranges destins des livres, aimés et rangés dans la petite bibliothèque de chevet, ou lus en diagonale et aussitôt oubliés, provocateurs et en retour griffés de remarques acerbes du lecteur dans les marges, dévorés distraitement au petit déjeuner et maculés de taches de café, oubliés délibérément sur les bancs publics ou dans les trains « pour servir à d'autres », échoués dans de vagues successions pour aboutir entre les mains rustaude de brocanteurs ignares...

Oubliés après une gloire éphémère ? A peine parus, disparus des mémoires ? Imprimés et jamais lus par qui que ce soit ? Soldés en masse par leur éditeur ruiné ou tout bêtement insatisfaits des ventes ? Quoi qu'il en soit de ces destins variés, aucun à l'évidence ne me concernait, je m'en persuadais pour dixième fois...

-C'est bien vous, n'est-ce pas, l'auteur du livre ?

L'Académie française m'aurait-elle à l'instant décerné son Grand Prix que j'eusse guère été plus ému. Une vraie satisfaction marquait la fausse moue du jeune homme.

-J'ai lu de très belles choses dans ces pages !... Compliments !....

-C'est si beau que je ne voudrais en priver quiconque. Je le remets en place afin que d'autres en profitent à leur tour...

Voilà que mon lecteur, dont j'avais deux minutes plus tôt cru mesurer le subit et sincère attachement à ma poésie, ce lecteur ami me lâchait inopinément...

«Je rêve d'un monde juste»

Mais comment, Alexandre Voisard, vous sentez-vous dans ce monde d'aujourd'hui?

«En réalité j'essaie de faire bonne figure, mais je ne suis pas très heureux de l'état du monde. Parce que je fais partie d'une génération qui pensait pouvoir agir efficacement sur la société, l'améliorer, et qui s'est fait blouser: toutes nos belles espérances se sont écroulées... J'entends la génération qui a suivi se plaindre de l'état dans lequel ma génération a laissé ce monde. Visiblement les hommes sont plus

malheureux qu'avant, plus pauvres, certains se sont remplis les poches, c'est vrai, mais ils sont très minoritaires et veillent à le rester. Mais pour les autres, il y a une paupérisation qui n'est pas seulement matérielle, il y a une désespérance grave. Et moi, je ne peux pas me dire tant pis, j'ai tiré mon épingle du jeu, ce n'est pas possible. Je ne me plains pas de mon sort, mais je vois que le sort des hommes a empiré, alors qu'on avait tout pour qu'il s'améliore. On était parti sur une orbite qui permettait de rêver tout haut que des biens matériels finiraient par atteindre les plus pauvres et qu'on ne pourrait chanter que l'espérance, mais ne pas nous plaindre dans des élégies de l'état de déréliction du monde tel qu'on doit bien le constater aujourd'hui.»

Et le Jura, Alexandre Voisard, cet espoir du Jura que vous avez participé à rendre indépendant...

«Je pense qu'il y a trente ans on avait pour le Jura des espérances au diapason de cette grande espérance de société.» C'est-à-dire qu'on s'engageait sans retour dans une société d'abondance qui nous a fait défaut brutalement. Et je dirais que l'aventure jurassienne a coïncidé avec ces soubressauts de l'Histoire: Le rêve qui avait été nourri était dans le bouillonnement de cette espérance qui a suivi Mai 68. Or quand l'état du monde s'est aggravé, le Jura a dû se construire dans des circonstances sociales, économiques difficiles. »On peut dire très objectivement aujourd'hui que le rêve ne s'est pas complètement réalisé.» Mais il n'empêche, je crois, que les Jurassiens ne regrettent pas d'avoir fait ce pas-là, qu'il était important et qu'en soi, en germe, il porte encore des espérances ne serait-ce que celle de réunir le pays historique. Mais au-delà, à travers cette idée, comme le rêve originel, celui d'une société meilleure qui commençait par mettre de l'ordre dans son ménage, pour arriver à maîtriser son propre destin qui est au bout de l'idée d'indépendance.»

De quel monde rêvez-vous pour vos dix petits-enfants?

«D'un monde tel qu'on l'avait rêvé à trente ans: un monde de justice et de progrès. Mais un progrès intellectuel et moral qui accompagne le progrès matériel. Ce rêve qui nous a un peu déçu. »J'aimerais disparaître avec l'espoir qu'il sera porté, incarné et réalisé par mes petits-enfants.»

Un poète, aujourd'hui, à quoi sert-il?

«Je crois que le seul rôle qu'il peut décemment jouer, c'est d'interpeller. Le poète est un interpellateur, il pose les questions, il les reformule. Je crois que pour bien comprendre une question, si on veut tenter une réponse à la question, il faut la reformuler interminablement, d'une autre manière. Le progrès au bout du compte serait de savoir reformuler régulièrement toutes les questions fondamentales, de la vie humaine, de la présence de l'homme dans le monde, sur notre planète et bientôt au-delà, afin de trouver un sens à tout cela... Parce que ce qui manque le plus aujourd'hui, c'est l'acceptation d'un sens. C'est ce qui fait défaut le plus.»

JEAN-DOMINIQUE HUMBERT, *Coopération*

Alexandre Voisard, pourquoi écrivez-vous?

J'écris pour ne pas mourir à moi-même. C'est un précepte fondamental pour moi. Je sais que si je n'avais pas eu la ressource de la poésie, si je ne m'étais pas nourri de mots, j'aurais été perdu à plusieurs reprises. C'est un constat définitif de ma vie. J'espère aussi que dans mes derniers instants sur cette terre, je serai au clair. Profondément en accord avec ce que j'ai fait, ce que je pense de moi et mon rapport aux autres. Et que je serai dans un état de sérénité. La vie, elle, continue au-delà de moi-

même. Quand je parle de vie, je n'évoque pas la survie ou la soif d'immortalité, non. De même je ne me suis jamais préoccupé de l'au-delà. Je suis serein à ce sujet, je n'ai pas d'inquiétudes ni, a fortiori, d'angoisse. Je crois à l'harmonie des choses. J'ai toute confiance. Car tout me porte à croire à une transcendance.

Votre œuvre porte en elle une forme de spiritualité même si celle-ci n'est pas exprimée en fonction de codes classiques redevables à la poésie religieuse. Pourquoi?

La dimension spirituelle ne m'effraie pas, au contraire. Certes, je ne l'aborde pas directement dans mes poèmes, comme Paul Claudel, pour lequel j'ai beaucoup d'affection et que j'admire. J'emprunte un autre chemin, le mien en l'occurrence.

Pourquoi?

Je sais depuis mon adolescence qu'il m'arrive de me complaire dans la trivialité humaine. Cela n'est ni bon ni heureux. Il nous faut accepter nos faiblesses et en avoir conscience, mais ce n'est pas tout. Je sens que je suis dans l'obligation de trouver une rédemption personnelle afin de surmonter ces moments parfois difficiles, cette complaisance qui guette de façon menaçante. L'humanité est paresseuse, elle s'oublie... Ces avilissements passagers sont des avertissements. Il s'agit de ne pas se laisser aller, de faire en sorte de retrouver une certaine fraîcheur, d'émerger à l'air libre - ce dont j'ai le souci profond.

Pourquoi?

Je ne suis pas dans un état d'aptitude permanente à une méditation sereine. La vie est ainsi faite: pleine d'aspérités, de manques, d'oublis, d'errance. Je suis contraint de dresser ce constat, comme chacun d'ailleurs: on ne parvient pas facilement à l'état de sérénité, mais on doit y tendre en y consacrant ses

forces. C'est essentiel. Les efforts que je fournis pour parvenir à cet état de grâce sont d'autant plus nécessaires qu'ils doivent sans cesse être recommencés. Dans ma vie, j'ai eu des périodes de ferveur quasi mystique et des moments qui en étaient dépourvus. Ma destinée est de lutter chaque jour pour être digne de cette paix intérieure à laquelle j'aspire.

Cet état dont vous parlez ressemble à un besoin spirituel.

Il est difficile à qualifier (hésitation). Cette sérénité est certainement parente d'un état de ferveur... mais j'ai de la peine à lui trouver un nom adéquat.

À quand remonte ce besoin?

Je me souviens de mon enfance, pieuse. Ma mère était très catholique et mon père croyant avec la distance qu'un radical, au nom de la laïcité, peut avoir vis-à-vis de la religion. Je suis un catholique bon teint, peu pratiquant - moins aujourd'hui, plus autrefois. Et si j'ai douté souvent, j'ai au bout du compte la foi du charbonnier. Je me rappelle aussi des moments où j'étais servant de messe: j'assumais ces instants avec une grande ferveur. J'aimais beaucoup les invocations latines; le latin a en soi une musique singulière, c'est une langue qui a une résonance certaine. Et puis, la musique religieuse me plongeait dans le ravissement et la contemplation.

La musique a compté dans le façonnement de votre sensibilité?

Énormément. Dans ma première jeunesse, elle entretenait cet état de ferveur dans lequel je pouvais me retrouver par moments. Les élans musicaux manifestent et appellent un besoin de transcendance. Or, l'état de sérénité passe par ce besoin de transcendance, qui est un recours et une ressource permanente. Aujourd'hui encore, la musique m'aide à accéder à cet état voisin de celui des Béatitudes. Cette satisfaction profonde, je peux l'éprouver à l'écoute de quelque chose par définition immatériel et

inaccessible, mais qui compte tant! Cette aspiration à la ferveur ne s'est jamais délitée en moi, malgré des moments difficiles.

Cette aspiration est une fidélité à l'enfance?

Oui. J'ai des réminiscences: Les sonorités du latin et les accents enchanteurs de la musique, mais aussi le parfum de l'encens. Cela tient aussi à l'époque où j'ai grandi: Les choses étaient plus simples, plus codifiées.

Vous êtes nostalgique?

De la pureté enfantine. D'un absolu qui se laisse entrevoir dans l'adoration. De l'état de sérénité.

Dieu?

Si on me demandait de le définir, j'aurais grand-peine à le faire. Il est indéfinissable. Tout comme la musique ou le bonheur. Bien entendu, tout le monde sait de quel sujet on parle si l'on évoque le bonheur, mais qui en aura la définition la plus juste? Qui peut l'avoir? On ne fait que tourner autour. Et c'est mieux comme cela. Dieu est un absolu vers lequel je tends. Tout comme je tends à la poésie par l'usage des mots.

La démarche poétique serait-elle proche de la quête spirituelle?

Elle n'est pas identique, elle ne se situe pas sur le même plan. Elle est différente bien que comparable en raison de cette recherche de la grâce. Par la parole poétique - le choix des mots les plus ajustés a quelque chose de mystérieux -, on peut parvenir à un état particulier, accéder à une vie supérieure, à une vie de l'esprit. La difficulté à trouver les mots motive et justifie la parole poétique. En ce sens, elle est proche de la recherche spirituelle. Les Écritures ne mentionnent pas l'importance du Verbe pour rien.

La force de la vie irrigue vos poésies malgré toutes les vicissitudes de l'existence...

En dépit de ma confiance dans le devenir, je vois que le mal est partout dans le monde. Il est installé, il rampe, exerce ses ravages. L'état de grâce ne s'atteint pas sans combats. Cette nécessité m'alerte. L'harmonie est vite touchée et déstabilisée, elle est fragile et on se laisse facilement aller. C'est un combat sans cesse recommencé. Comme la poésie. Aujourd'hui encore, quand je m'assieds à mon bureau, je ne sais pas exactement comment je parviens à écrire un poème. C'est une souffrance. Comment faire? Je ne sais pas... Extraire les mots, les ajuster, formuler ce que l'on a en soi est difficile.

Même après toutes ces années?

Il n'y a pas de métier de poète. Le poète se réinvente à chaque poème. Il n'a pas les mêmes outils qu'un écrivain, dont le projet romanesque s'appuie sur une certaine structure. La poésie est démunie. Elle n'est pas dans la démonstration. Elle est au-delà. Elle est plus du domaine du don.

Démunie comme l'état de grâce qui émane de la vôtre. On a dit de vous que vous êtes le premier poète écologiste depuis saint François d'Assise!

J'ai en effet une sensibilité très forte à l'égard de la nature. J'ai toujours été séduit par saint François. Tout est «fioretti» dans sa vie! Ses prières sont des poésies. L'image du «Poverello» parlant aux oiseaux est tellement forte... À partir de là, tout est possible. Et imaginable. Je rejoins François sur le besoin de se dépasser, d'être dans une quête d'absolu malgré les difficultés et les entraves sur le chemin de la vie. Si je n'ai pas la même histoire et les mêmes origines que lui, je veux bien être maintenant son «voisin» tout en sachant que j'ai emprunté une autre voie.

Le message de Noël dans une époque qualifiée de désenchantée?

Je n'ai cessé de tourner autour. Il faut entrer dans l'entendement de ce message, l'assimiler. Je crois qu'il est inépuisable. Cette éruption divine ici-bas... Certes, le monde actuel a perdu le sens du sacré, et cela est désespérant. Mais je ne me sens pas désarmé pour autant. L'espérance est une grande chose et elle doit le rester. J'imagine mal qu'elle s'accomplisse pleinement. Il faut la mériter et, à ce titre, beaucoup travailler sur soi pour y parvenir. Comme Dieu et la poésie, on doit tendre à elle, vers elle. C'est une promesse lumineuse et nourricière. La poésie, elle, doit être une parole d'espérance même si elle a des accents tragiques, voire désespérés, avec ses accidents, ses obstacles, ses déserts. Mais la traversée du désert est impérative. Personne d'autre ne peut faire votre chemin à vous. Tout le monde connaît des difficultés, des faux pas et des illusions, mais chacun ressent le besoin de la lumière. Et la lumière luit au fond de chaque personne, même dans les situations les plus ténébreuses.

THIBAUT KAESER, *L'Écho illustré*